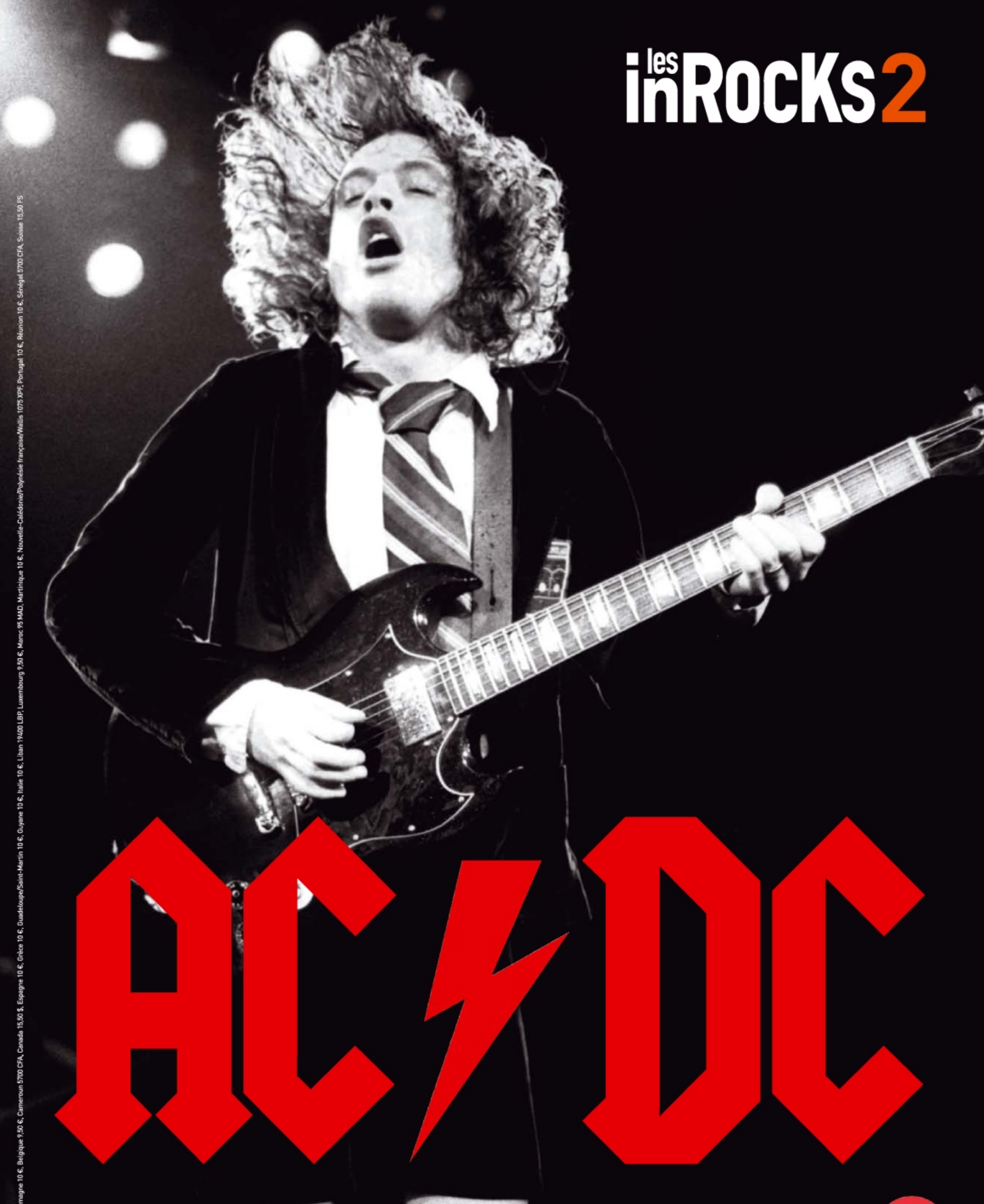


les inROCKS 2

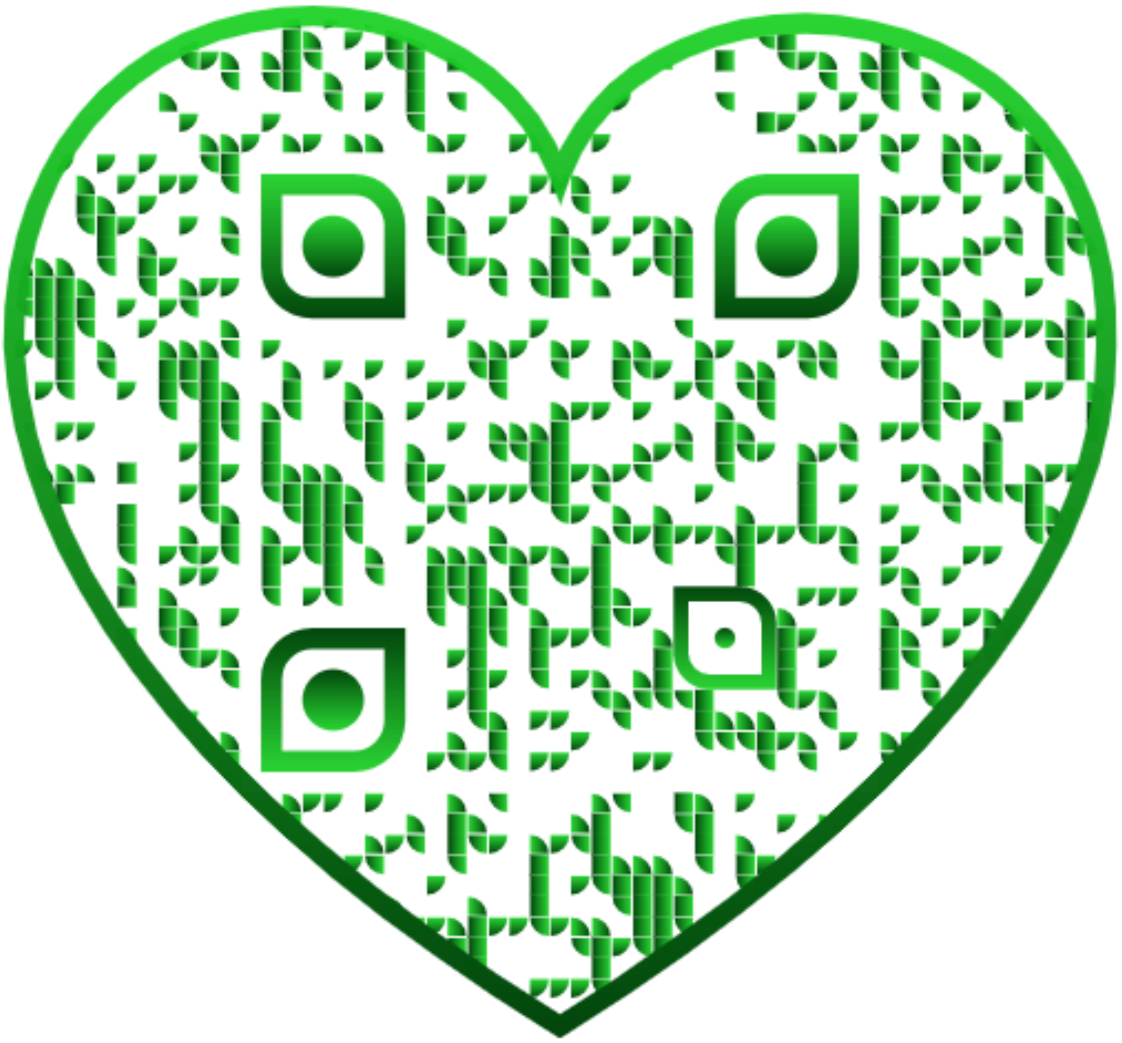
AC/DC

ISSN.0298-3788. Allemagne 10 €, Belgique 9,50 €, Cameroun 5700 CFA, Canada 15,50 $, Espagne 10 €, Grèce 10 €, Guadeloupe/Saint-Martin 10 €, Guyane 10 €, Italie 10 €, Liban 19400 LBP, Luxembourg 9,50 €, Maroc 95 MAD, Martinique 10 €, Nouvelle-Calédonie/Polynésie française/Wallis 1075 XPF, Portugal 10 €, Réunion 10 €, Sénégal 5700 CFA, Suisse 15,50 FS

8,50 €

M 05915 - 63 - F: 8,50 € - RD

FM



ouifm.fr

FAITES DU BIEN À VOS OREILLES

ÉCOUTEZ **OÜI FM**

Au milieu des années 1970, cinq énergumènes venus d'Australie ont sauvé la planète des sables mouvants du prog rock, de la bouillie pop FM et des paillettes du disco. Comme des punks qui auraient su jouer de leurs instruments, AC/DC remet alors l'énergie brute à l'honneur, les éclairs d'électricité comme source intense de plaisir. En dépit des coups du sort et de quelques passages en mode alternatif, AC/DC s'est joué du poids des ans et du défilé des modes, des mauvaises copies et de tous les concurrents du hard-rock que le groupe a lui-même enfantés. Quarante ans après, ces rockeurs absolus n'ont jamais baissé la tension du courant de leur réacteur nucléaire, ne déviant quasiment pas de leur formule assoiffée de blues et de riffs sanglants, ce qui fait leur force et suscite toujours autant l'admiration. Alors qu'ils enflamment les stades aujourd'hui encore, *Les Inrocks* vous invitent à redécouvrir leur trajectoire survoltée.

Les Inrockuptibles

Angus Young, 2014.

Angus Young, 1980.

© CHRIS WALTER/PHOTOFEATURES/DALLE

06 COURANT CONTINU AC/DC, plus grand groupe de rock du monde
10 BACK IN TIME L'épopée AC/DC en quelques dates-clés
12 LE GROUPE Portraits de ceux qui ont fait la légende
18 L'OUTSIDER Angus Young, une jeunesse à part – entretien 1995
24 LE CHEF DE LA BANDE Angus Young garde le cap – entretien 2015
28 SANG POUR SANG 1978, année faste avec deux albums événements
30 EXCÈS DE VITESSE Bon Scott, l'inoubliable chanteur du groupe disparu trop tôt
34 IN BON WE TRUST Bernie Bonvoisin raconte la rencontre de Trust avec Bon Scott
36 BACK IN BLACK L'album mythique
40 ABC/DC AC/DC de A à Z
42 LE HAUT DU PAVÉ Entretien avec Philippe Lageat, auteur d'un livre somme
46 DES PAINS ET DES JEUX Les Australiens à New York en 2008
48 LIVE WIRE Portfolio AC/DC en tournée
54 PRISES DE COURANTS Aux racines du blues
58 COUP DE BOULES Explication de textes
62 CHASSEUR DE PERLES Arnaud Durieux, un collectionneur professionnel
64 ROCK'N'ROLL DAMNATION Quand la malédiction s'abat sur les groupes de hard
66 LES BARBARES La scène hard-rock des années 1970
72 MADE IN AUSTRALIA La scène australienne
74 LES HÉRITIERS DU TRÔNE La descendance d'AC/DC
78 HIGHWAY TO ART Bruno Peinado et Space Invaders, deux artistes pour un hommage
80 DISQUES, DVD, LIVRES

LES INROCKS 2 **AC/DC**

RÉDACTION Directeur de la rédaction FRÉDÉRIC BONNAUD Rédactrice en chef ANNE-CLAIRE NOROT Chef de projet PASCAL BERTIN Secrétaire de rédaction YAËL GIRARDOT Rédacteurs JD BEAUVALLET, PASCAL BERTIN, MARC BESSE, THOMAS BURGEL, JEAN-MAX COLARD, CHRISTOPHE CONTE, GUILLAUME B. DECHERF, STÉPHANE DESCHAMPS, GILLES DUPUY, CHRISTIAN EUDELINE, OLIVIER GRANOUX, BRUNO JUFFIN, JEAN-LUC MANET, ANNE-CLAIRE NOROT, JOHANNA SEBAN **MAQUETTE** Directeur de création LAURENT BARBARAND Conception graphique MANUELLE CASTELLI Couverture MANUELLE CASTELLI **MERCI À** ANTENNA, CHRISTOPHE ALEXANDRE, PASCAL ARVIEU, PASCALE FRANCÈS **SERVICE PHOTO** Directrice photo MARIA BOJIKIAN Iconographes AURÉLIE DERHEE, VALÉRIE PERRAUDIN **PUBLICITÉ CULTURELLE** Directrice CÉCILE REVENU (musiques) Tél. 01.42.44.15.32, YANNICK MERTENS (cinéma, vidéo, télévision, livres) Tél. 01.42.44.16.17, BENJAMIN CACHOT (arts, scènes) Tél. 01.42.44.18.12, FRANÇOIS MOREAU (coordinateur) Tél. 01.42.44.19.91 **PUBLICITÉ COMMERCIALE** Directeur LAURENT CANTIN Tél. 01.42.44.19.94 Directrice adjointe ANNE-CÉCILE AUCOMTE Tél. 01.42.44.00.77 Directrice de clientèle ISABELLE ALBOHAIR Tél. 01.42.44.16.69 **PUBLICITÉ WEB** CHLOÉ ARON Tél. 01.42.44.19.98, LIZANNE DANAN Tél. 01.42.44.19.90, STÉPHANE BATTU (coordinateur) Tél. 01.42.44.00.13 **DÉVELOPPEMENT/NOUVEAUX MÉDIAS** Directrice FABIENNE MARTIN Directeurs adjoints BAPTISTE VADON (promotion, médias, diversification) Tél. 01.42.44.16.07, LAURENT GIRARDOT (événements, projets spéciaux) Tél. 01.42.44.16.08 Assistante LOU DURAND Tél. 01.42.44.15.68 Relations presse/relations publiques CHARLOTTE BROCHARD Tél. 01.42.44.16.09 Assistante promotion presse ROMANE BODONYI Tél. 01.42.44.16.68 **MARKETING/DIFFUSION** Responsable JULIE SOCKEEL Tél. 01.42.44.15.65 Chef de projet marketing direct VICTOR TRIBOUILLARD Tél. 01.42.44.00.17 Assistante marketing direct MARION BRUNIAUX Tél. 01.42.44.16.62 Chargée de création NATHALIE COULON Tél. 01.42.44.00.15 **ABONNEMENT** LES INROCKUPTIBLES SERVICE ABONNEMENT Libre réponse 83378, 60647 Chantilly CEDEX Renseignements au 03.44.62.52.35 ou par mail : abolesinrocks@everial.com **STANDARD/ACCUEIL** GENEVIÈVE BENTKOWSKI-MENAIS, WALTER SCASSOLINI **FABRICATION** Chef de fabrication VIRGILE DALIER, avec GILLES COURTOIS Impression, gravure ROTO AISNE Brochage LA BROCHURE INDUSTRIELLE printed in France Conditionnement ROUTAGE BRF Distribution PRESSTALIS Contact agence DESTINATION MÉDIA – DIDIER DEVILLERS, CÉDRIC VERNIER Tél. 01.56.82.12.06, reseau@destinationmedia.fr Imprimé sur papier produit à partir de fibres issues de forêts gérées durablement, imprimeur ayant le label "imprim'vert" **INFORMATIQUE** Responsable CHRISTOPHE VANTYGHEM Assistance technique MICHAËL SAMUEL **LES ÉDITIONS INDÉPENDANTES SA** Actionnaire principal, président MATTHIEU PIGASSE Direction générale FRÉDÉRIC ROBLOT Comptabilité STÉPHANIE DOSSOU-YOVO, ÉLODIE VALET, CAROLINE VERGIAT Administrateurs MATTHIEU PIGASSE, JEAN-LUC CHOPLIN, LOUIS DREYFUS Fondateurs ARNAUD DEVERRE, CHRISTIAN FEVRET, SERGE KAGANSKI Directeur de la publication FRÉDÉRIC ROBLOT Dépôt légal 2e TRIMESTRE 2015 *Les Inrocks 2* est édité par Les Editions Indépendantes, société anonyme au capital de 326 757,51 euros RCS Paris B 428 787 188 000 21 © Les Inrockuptibles 2015, tous droits de reproduction réservés.
Les Inrockuptibles, 24, rue Saint-Sabin 75011 Paris – Tél. 01.42.44.16.16, fax 01.42.44.16.00, www.lesinrocks.com **EN COUVERTURE** Angus Young au Wembley Arena de Londres, 1986 © Ross Halfin/Dalle

Depuis quarante ans, une bande de barbares venue d'Australie joue avec la poudre du blues et la dynamite du rock. Cette recette explosive a imposé AC/DC comme le plus grand groupe de rock du monde.
Par Guillaume B. Decherf

COURANT

Palais omnisports de Bercy, 25 février 2009, des bouteilles de bière éclatées jonchent les marches de la salle parisienne. En ces lieux, depuis trente ans, c'est le signe immuable d'un grand raout hard-rock. Mais le verre brisé ne tapisse que paresseusement les abords de la salle, signe que le groupe qui joue ne doit plus être de prime jeunesse. D'ailleurs, il y a des familles. Et d'insolites quadras bedonnants déguisés en écoliers qui se les gèlent en bermuda grenat. Une caméra de France 3 en maraude titille les fans sur les raisons de leur amour pour le groupe du soir. L'un d'eux, au bon sens rock'n'roll près de chez vous, dégaine la réplique qui tue : *"Si tu veux de la bonne viande, tu vas chez le boucher. Si tu veux du bon rock, tu écoutes AC/DC."*
AC/DC : en quatre lettres qui claquent au vent sur le drapeau noir de l'éternelle rébellion, le message est passé. Rock = AC/DC ! Succinct mais fort à propos. Car AC/DC, allergique aux modes, aux chansons à messages et aux ballades sirupeuses, ne s'écarte jamais trop des sentiers balisés d'un certain hard-rock parcouru de reliefs bluesy et à la rythmique imparable. Gorgée de feeling, sa musique ne réserve que peu de surprises, mais ça, les fans s'en moquent. Pour les surprises, il y a les œufs Kinder.
En 2015 de nouveau, ils seront 160 000 (deux Stade de France), avides d'entendre le groupe défendre *Rock or Bust,* son dernier-né, désireux que *"les murs de la cité résonnent AC/DC",* comme chantait Trust sur *Ton dernier acte,* leur hommage à Bon Scott, disparu en 1980.
S'il est énorme depuis trente-cinq ans à l'échelle planétaire, AC/DC se fait plus rare depuis le début des années 1990 et disparaît carrément hors tournée. En France, le gang s'était déjà fait discret au mitan des années 1980, séchant une tournée mondiale pour cause de désamour passager de ses fans après un album raté. Mais aujourd'hui les boys sont plus que jamais au top et ne le doivent qu'à leur entêtement à rester fidèles à leur son, contre vents grunge et marées R&B. Ils n'ont pas été anoblis comme sir Paul McCartney ni reçus par George W. Bush comme Ozzy Osbourne, ou invités à jouer à Buckingham Palace comme tout le gotha du rock. Et c'est aussi bien comme ça. Tête de bois en son âge tendre, le groupe l'est resté à l'automne de sa carrière. Sans compromission ni coup d'œil dans le rétro ou sur la copie du voisin. AC/DC a toujours marché à l'instinct autant qu'à l'électricité. Les teigneux qui emmènent ce groupe sont *born stubborn,* nés obstinés.

Les rois du ring
Pourtant, l'obstination et la force de caractère des Australo-Ecossais n'impressionnent pas forcément la pellicule. A les voir en civil, ▲▲▲

© MICHAEL HALSBAND/LANDOV/DALLE

CONTINU

AC/DC tout feu tout flamme pour dévorer le XXIe siècle, New York, février 2000. Malcolm Young, Phil Rudd, Angus Young, Cliff Williams et Brian Johnson.

■ NÉ POUR DURER

▲▲▲ voilà cinq types maigrelets, attifés comme s'ils sortaient tout droit de La Halle aux Vêtements, dont le plus jeune a plus de 55 ans et dont le plus grand doit frôler 1,70 mètre. Mais placez les cinq mêmes sur n'importe quelle scène et ils dompteront le public en trois riffs de blues survitaminé. Certains rock critics en avaleront leur clope de travers en l'apprenant, mais c'est officiel, AC/DC a piqué aux Stones le titre de meilleur groupe de rock du monde depuis belle lurette. On parle ici bien évidemment de scène, les deux groupes ne changeant plus que modérément la face du rock sur disque.

Il existe en outre quelque chose de l'ordre du surnaturel dans les prestations d'un groupe certes physiquement marqué par les ans et l'alopécie, mais pas guetté par le surpoids, car quand AC/DC brûle les planches, il brûle aussi les calories. C'était le cas au début, dans l'ambiance survoltée des clubs aux murs suintants, ça l'est toujours en 2009, les boys n'étant pas du genre à se pointer sur scène pour relever les compteurs. En 1991, le show durait près de deux heures trente, aujourd'hui on est un poil sous les deux heures. Ce qui reste énorme, vu la débauche d'énergie et la musique jouée. Bref, on ne sait si Angus Young est vacciné à la kryptonite, mais ses performances défient l'entendement... et le regard de ses collègues qui, les soirs de show, le voient partir se changer l'air de rien, puis revenir limite la bave aux lèvres. Timidité vaincue et public prêt à être soulevé par la grâce d'un costume de velours.

Même les pauses que s'accorde le groupe ne profitent pas à Super Angus, qui doit se consacrer à son striptease rituel ou doit fendre la foule pour rejoindre la plateforme d'où il exécute son solo durant *Let There Be Rock,* permettant à ses quatre aînés de souffler et de se griller une clope. Lui devra attendre les vingt et un coups de canon réglementaires en clôture du show pour se ressourcer à ses fameux masques à oxygène.

Le public plus jeune qui, après deux heures debout, a parfois mal au dos, sait apprécier la performance du virevoltant guitariste à sa démesure : un dieu du stade égaré en terre rock'n'roll.

It's a long way to the top...

Pourtant, le chemin n'a pas été si évident pour ces cinq *working class heroes* dont la genèse est à chercher du côté de Sydney en Australie, là où se forme en 1973 la première mouture du groupe qui n'enregistrera qu'un single. Sur les toutes premières photos, les musiciens arborent foulards de satin, pantalons bouffants et cuissardes noires. Joli look, à mi-chemin entre *Johan et Pirlouit* et l'équipage d'un bateau pirate, qui leur permettra de partir à l'abordage de toutes les scènes et bars qu'ils croiseront. Trouver un concert posait d'ailleurs moins de problèmes que de les enquiller, au rythme de trois ou quatre par jour, parfois en n'oubliant pas qu'entre deux il fallait dormir un brin ou... aller bosser. Mais c'est ainsi que le groupe gagnera son endurance de marathonien. Sans oublier les heures d'entraînement, chacun dans sa chambre ou ensemble pour Malcolm et Angus Young, les deux leaders, l'un à la ville, l'autre à la scène.

"Si tu veux de la bonne viande, tu vas chez le boucher. Si tu veux du bon rock, tu écoutes AC/DC." Un fan

Le premier grand bond en avant arrive à l'été 1974, quand les deux frangins recrutent Bon Scott, leur aîné de près de dix ans, comme eux arrivé enfant de son Ecosse natale, grâce au gouvernement australien qui attirait la main d'œuvre de son ancienne puissance colonisatrice à coups de vols à 10 livres. Ni Bon ni les Young n'étaient de Sydney. Le premier avait débarqué à Melbourne, puis la famille avait mis le cap sur Perth, ville isolée sur la côte Ouest. Les seconds avaient pris possession du sol de Melbourne en clan : sept des huit enfants et leurs parents. Tous étaient de solide extraction ouvrière, pourvus d'un sens de l'humour aussi robuste que leur accent écossais et ne crachaient pas sur une pinte, ni même sur dix. A l'exception notable d'Angus, lutin hyperactif à l'accent australien. Juché sur les épaules tatouées de Bon, lové dans son câble de guitare façon boa constrictor, le benjamin du groupe et de la tribu Young allait redéfinir les règles d'un concert rock en bonne et due forme. Le magnétisme du chanteur et la solidité rythmique jamais prise en défaut du reste du trio, son frère aîné Malcolm, secondé de Phil Rudd à la batterie et de Mark Evans à la basse, feraient le reste.

De 1968 à 1971, Malcolm bosse comme ouvrier dans une fabrique de soutiens-gorges, tandis qu'Angus sera un peu plus tard maquettiste pour *Ribald,* un magazine porno. De quoi alimenter leur obsession pour des textes à caractère explicite ? Sans oublier les trouvailles textuelles de ce poète paillard de Bon Scott, dont la voilure était un peu plus large côté expériences féminines. De plus, le groupe qui fonctionne en clan n'a jamais oublié d'où il venait ni ce qu'il devait à son public. Des gens simples, pas versatiles qui, au fil des ans, continuent d'aimer taper du pied sur un bon vieux rock en sirotant une bière.

Les *early adopters* d'AC/DC aimaient ce qu'on leur proposait. Il n'y avait pas de raison que les autres ne suivent pas.

Avant 1976, l'Europe ne savait pas grand-chose de ces kangourous bondissants du rock austral. Cette année-là, le punk frémit dans une Angleterre encore engluée dans le hard et le rock prog et ils ne figurent qu'au milieu d'une liste d'espoirs (plutôt moches) dans le *NME* de fin d'année. La presse se met donc en tête de les vendre comme le *"groupe punk des antipodes"* et ils sont le premier groupe australien à s'imposer vraiment en Europe en tournée.

A coups de deux ou trois gigs par soir, le groupe relocalisé à Londres y fait très vite ses universités scéniques, avant de mettre l'Europe à ses pieds. Le tour de l'Amérique se fera en deux temps. D'abord avec le fabuleux live *If You Want Blood* en 1978 marqué à la culotte par *Highway to Hell,* album étalon du hard-rock en 1979. Ensuite avec *Back in Black,* requiem saturé pour Bon Scott. Jamais classé numéro 1 aux USA, l'album y atteindra au fil des ans le chiffre effarant de 22 millions de copies, ne laissant que le *Thriller* de Michael Jackson le devancer sur le podium. Et reste le sixième album le plus vendu au monde à ce jour avec 50 millions de copies (sur plus de 100 millions pour la disco totale d'AC/DC).

Cependant, le groupe n'a jamais cédé à la folie des grandeurs ni pété les plombs, pas plus qu'il ne s'est érigé en donneur de leçons.

Impeccables en interview, on a du mal à croire à leur contact qu'on se trouve en présence de musiciens à l'aura aussi immense. Pas de caprices, pas de crises d'ego, pas de drogue (bon, Phil Rudd n'est plus là...) ! Ni de purin répandu dans les bottes de la concurrence. Bref, les derniers des Mohicans du rock, que rien ne détournera du but fixé. Karma calme mais volonté de fer. AC/DC ne s'est d'ailleurs jamais guère mélangé à ses pairs. Comme James Hetfield de Metallica plus tard, ils ont toujours été de l'école "avec nous ou contre nous".

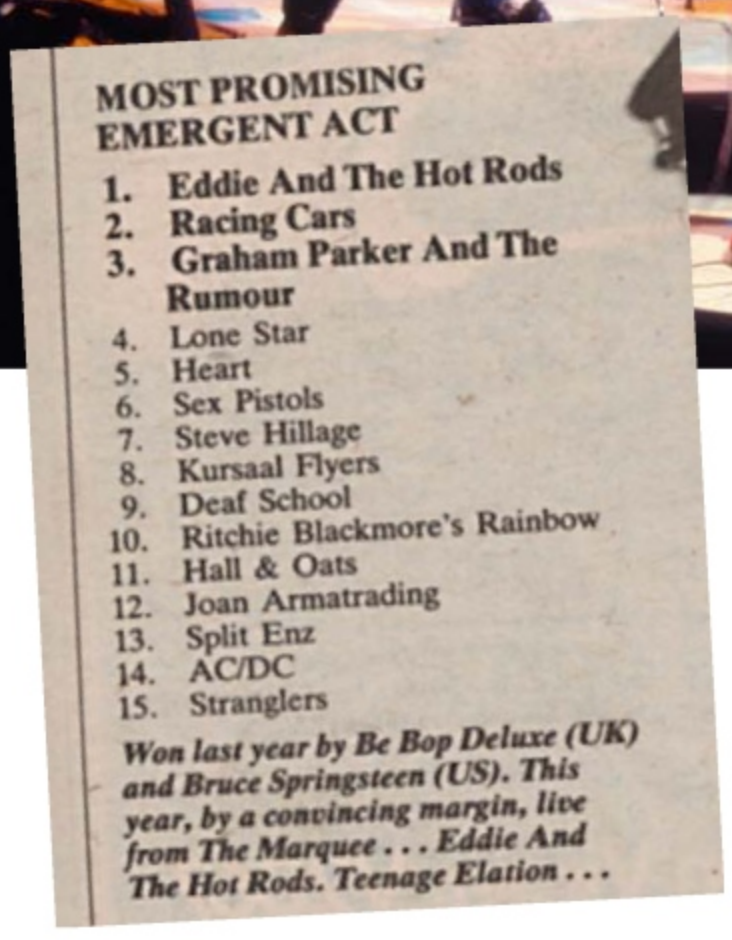
Même en 1983, quand le groupe est confronté à une première baisse des ventes, dépassé par les titans du heavy metal en matière de look et de gigantisme scénique. AC/DC saisit qu'il lui faut aussi miser sur la démesure live, d'autant que ses disques ne créent plus la sensation, enfoncés par les nouveaux-nés du hair metal sur sa gauche et ceux du thrash sur sa droite. Quand il n'est pas bêtement méprisé, à Donington en 1984, par un Van Halen au pic de son égotisme.

En 1990, le turbo est donc enclenché sur le *Razor's Edge Tour* avec l'apparition de Rosie, la poupée gonflable la plus maousse du circuit, et d'un immense Angus au rappel. Les fans ont aussi droit à une pluie de dollars labellisés AC/DC sur *Moneytalks*. Le groupe en profite pour ressortir un live à la sauce best of, le premier depuis 1978. Depuis, à chaque tournée succédera systématiquement un DVD live. Et, heureux timing ou non, quand la lame de fond grunge emporte tout à dater de la rentrée 1991, AC/DC achève son *Razor's Edge Tour* sur ses terres australes. Puis disparaît des scènes jusqu'en 1996, la scène hair metal alors scalpée par le grunge, lui-même enterré avec Kurt Cobain, l'homme qui ne voulait pas être roi... Depuis, peu importe les modes et les courbes de température de la scène metal, AC/DC, devenu immortel, s'est toujours maintenu au sommet.

The show must go on

Seul reproche de la presse et de leurs fans les plus anciens, leur relative inaccessibilité. Ils sont loin, les mini-concerts chez Fun Radio en 1995 ou Canal+ en 2000. Loin, les marathons promo où la presse était conviée en masse à causer avec les musiciens. Depuis, la promo se deale au compte-gouttes, mais quand

Obscur espoir des lecteurs du *NME* en février 1977, AC/DC enflamme le plateau de *Top of the Pops* en février 1980 avec *Touch Too Much*.



MOST PROMISING EMERGENT ACT

1. **Eddie And The Hot Rods**
2. **Racing Cars**
3. **Graham Parker And The Rumour**
4. Lone Star
5. Heart
6. Sex Pistols
7. Steve Hillage
8. Kursaal Flyers
9. Deaf School
10. Ritchie Blackmore's Rainbow
11. Hall & Oats
12. Joan Armatrading
13. Split Enz
14. AC/DC
15. Stranglers

Won last year by Be Bop Deluxe (UK) and Bruce Springsteen (US). This year, by a convincing margin, live from The Marquee . . . Eddie And The Hot Rods. Teenage Elation . . .

© ROBERT ELLIS/REPFOTO/DALLE

le groupe parle, c'est toujours avec la même gentillesse et la même authenticité. Devenu si énorme qu'il existe une rue AC/DC à Leganés près de Madrid et une ACDC Lane à Melbourne, le groupe semble ignorer ce statut de dieux vivants du rock et refuse le diktat de la hype. Céline Dion et Anastacia ont eu beau reprendre *You Shook Me All Night Long,* il n'est pas prévu qu'AC/DC, au contraire d'un Def Leppard en 2013, fasse la tournée des hôtels de Vegas.

En dépit de toute la logistique un peu kitsch déployée à la scène, AC/DC ne sera jamais une attraction de foire. Juste "les boys", bercés de rudes valeurs prolos, qui ont toujours franchi les étapes une à une, biberonnés au goût du travail bien fait et, surtout, du riff bien ciselé. Ceci jusqu'à l'annonce de l'alzheimer de Malcolm, fin 2014 (hélas avéré depuis plusieurs années). Sans oublier les démêlés homériques de Phil Rudd avec la justice, débouchant sur sa seconde éviction du groupe, son procès se tenant à l'heure de la tournée. Une *annus horribilis* dans toute sa splendeur qui voit AC/DC amputé de deux de ses fondateurs. Seul bémol dans ce désastre : le fait qu'Angus ait décidé de continuer et que Malcolm ait lui-même adoubé son neveu et ami Stevie.

L'histoire d'AC/DC s'écrira bien au futur, pour la plus grande joie des fans. Si Montesquieu avait vécu au XXIe siècle, peut-être eût-il adapté son célèbre adage sur le bonheur de lire en un *"Je n'ai jamais eu de chagrin qu'une heure d'écoute d'AC/DC n'ait dissipé"*. D'ailleurs, de quoi AC/DC est-il aujourd'hui le nom ? Dur à dire, quand tout le monde vous aime, de la mamie au hipster. Et que votre logo est gravé sur les pupitres des collèges depuis 1980. Le couturier Jean-Charles de Castelbajac, après avoir rhabillé les évêques de France et le pape Jean-Paul II, l'a même emprunté pour sa marque JC/DC ! Quant aux Finlandais de Steve 'N' Seagulls, connus surtout pour leurs reprises d'AC/DC à la mode péquenaud, en salopette et au banjo, les voilà signés pour un album sur la base de 20 millions de vues sur YouTube. Merci *Thunderstruck* ! Et devinez qui était aux premières loges lors du concert inaugural de Coachella le 10 avril dernier ? Patrick Bruel ! Plus que de Tennessee, on a peut-être finalement tous quelque chose en nous d'AC/DC... Dépassé par la presse people lors de la maladie de Malcolm et de l'arrestation de Phil Rudd, le groupe a appris à son corps défendant que le *complete control* et l'esprit du clan ne survivraient pas à l'ère d'internet. Mais si le monde entier s'est approprié AC/DC, on dira qu'il n'a pas fait un si mauvais choix que ça. ▲

En concert les 23 et 26 mai au Stade de France à Saint-Denis.

■ L'ÉPOPÉE EN QUELQUES DATES-CLÉS

BACK

1963
La famille Young quitte son Ecosse natale pour émigrer à Sydney, en Australie.

1964
George, aîné des frères Young, tient la guitare des Easybeats, le plus célèbre groupe pop australien des 60's.

1966
Les Easybeats s'installent à Londres. Ils décrochent le tube *Friday on My Mind,* que David Bowie reprendra sur l'album *Pin Ups.*

1969
Séparation des Easybeats. George Young part former avec le guitariste Harry Vanda le tandem de production Vanda & Young.

1970
Malcolm Young tient la guitare du Velvet Underground, formation de Newcastle (Australie) qui n'a rien à voir avec l'homonyme new-yorkais de Lou Reed.

Novembre 1973
Angus et Malcolm Young forment AC/DC avec le chanteur Dave Evans, le bassiste Larry Van Kriedt et le batteur Colin Burgess. Ils tirent leur nom de l'abréviation "courant alternatif/courant continu" lue sur un appareil électrique. En argot, AC/DC signifie aussi "à voile et à vapeur".

31 décembre 1973
Premier concert à Sydney. Angus Young commence à s'habiller sur scène avec son uniforme de lycéen de l'Ashfield Boys High School de Sydney. Il fera aussi plusieurs tentatives déguisé en Zorro, en Spider-Man et en gorille, tenues moins adaptées à sa débauche d'énergie qui entraîne une forte transpiration.

1974
George Young réussit à faire signer AC/DC sur le label australien Albert Productions. Le groupe déménage à Melbourne et enregistre un premier single, *Can I Sit Next to You, Girl/ Rockin' in the Parlour.*

Septembre 1974
Ronald Belford Scott alias Bon Scott, un autre émigré écossais ami de George Young, à la fois roadie et chauffeur, remplace Dave Evans, jugé trop glam-rock par les autres frères Young.

Janvier 1975
Enregistrement en dix jours du premier album *High Voltage* produit par Vanda & Young qui sort sur le territoire australien.

Mars 1975
Le batteur Phil Rudd est embauché sur petite annonce et Mark Evans devient le nouveau bassiste pour enfin stabiliser la section rythmique du groupe qui a vu passer de nombreux musiciens.

Décembre 1975
Le deuxième album australien *T.N.T.* devient double disque de platine dans le pays.

1976
Premier album international intitulé *High Voltage,* constitué de morceaux du *High Voltage* australien et de *T.N.T.* Parution simultanée du troisième album australien et du deuxième album international sous le même nom : *Dirty Deeds Done Dirt Cheap.* AC/DC signe avec le label américain Atlantic. Première tournée européenne d'avril à novembre.

1977
Tournées de février à novembre (Europe et Etats-Unis), puis de nouveau aux Etats-Unis en première partie de Rush puis de Kiss. En mai, à la veille de la tournée américaine et après l'enregistrement de *Let There Be Rock,* le bassiste Mark Evans est viré, remplacé par Cliff Williams.

1978
Powerage, premier album avec Cliff Williams. Enregistrement à Glasgow du live *If You Want Blood* qui sort la même année. Ce sont les deux derniers produits par le tandem Vanda & Young.

1979
Le cinquième album *Highway to Hell* est produit par l'Anglais Robert "Mutt" Lange. Immense succès.

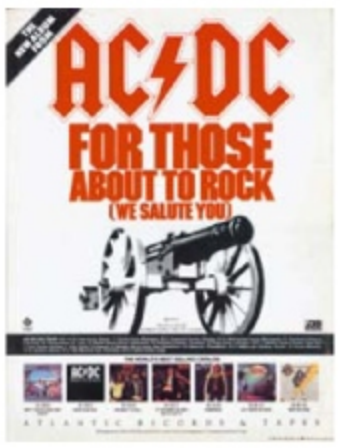
19 février 1980
Disparition de Bon Scott près de Londres, retrouvé étouffé dans son vomi dans une Renault 5 après une nuit glaciale, lors d'un ultime excès d'alcool et peut-être d'héroïne.

1980
Ex-chanteur du groupe de Newcastle (la ville anglaise) Geordie, Brian Johnson est engagé pour remplacer Bon Scott après une audition où il interprète *Nutbush City Limits* d'Ike & Tina Turner et *Whole Lotta Rosie.* Le groupe enregistre avec Robert "Mutt" Lange *Back in Black* qui sort en août et devient sa plus grosse vente.

IN TIME

Par Pascal Bertin & Guillaume B. Decherf

Novembre 1981
L'album *For Those About to Rock (We Salute You)* confirme le succès du AC/DC nouveau.



Mai 1983
L'alcool et les drogues ont raison de la santé d'un Phil Rudd viré après s'être battu avec Malcolm Young. Simon Wright devient le nouveau batteur.

Août 1983
Sortie de *Flick of the Switch,* pour lequel le groupe s'est séparé de Lange et s'est produit lui-même. Il s'agit du dernier album enregistré avec Phil Rudd (avant son éviction). Début du déclin du groupe.

Juillet 1985
Pour *Fly on the Wall,* le groupe continue de se produire. Le disque se voit cité parmi les sources d'inspiration d'un tueur en série de Los Angeles.

Mai 1986
Réalisé pour la B.O. du film *Maximum Overdrive* de Stephen King, l'album *Who Made Who* compile trois titres anciens et trois inédits, dont deux instrumentaux.

Février 1988
Retour du duo Vanda & Young à la production de *Blow Up Your Video,* disque qui renoue avec le succès.
Lors de la tournée américaine, Malcolm Young, miné par l'alcool, laisse la guitare à son neveu Stevie Young.

Janvier 1990
Malcolm Young reprend son poste, Chris Slade remplace Simon Wright tandis que Brian Johnson prend du recul afin de régler son divorce. Les frères Young deviennent les compositeurs en chef d'un groupe qui sort l'album *The Razor's Edge* en septembre.

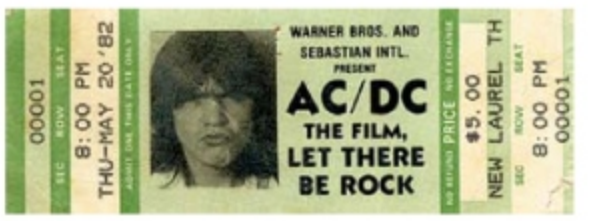
1991
Le morceau *Big Gun* figure sur la B.O. de *Last Action Hero.*

1992
Le double album *Live* immortalise le groupe en concert période 1991.

Août 1994
Phil Rudd retrouve sa place à la batterie.

Septembre 1995
Produit par Rick Rubin, *Ballbreaker* s'impose comme le meilleur album du groupe des années 1990.

1997
Sortie des disques *Let There Be Rock – The Movie,* live au Pavillon de Paris en 1979, du *Live from the Atlantic Studios* et de la compilation de titres rares *Volts,* regroupés dans le coffret *Bonfire* qui contient en outre une version remasterisée de *Back in Black.*



Février 2000
L'album *Stiff Upper Lip* est produit par le grand frère George.

2002
Signature avec la maison de disques Sony Music.

Juillet 2003
Participation au gigantesque festival Molson Canadian Rocks for Toronto aux côtés des Rolling Stones.

2007
Le coffret DVD *Plug Me In* rassemble des extraits de concerts de 1975 à 2003 et un live à Houston de 1983.

Octobre 2008
Produit par Brendan O'Brien, *Black Ice,* le quinzième album du groupe, rompt un silence studio de huit ans. AC/DC s'embarque pour dix-huit mois dans le *Black Ice World Tour.*

Mai 2009
A ce jour, *Black Ice* s'est vendu à 8 millions d'exemplaires dans le monde et a occupé la première place des charts dans 29 pays. AC/DC a vendu 100 millions d'albums dans toute sa carrière.

2012
Si les mauvaises langues évoquent la proche mise en bière d'AC/DC, celui-ci sort justement une pinte allemande à son nom, bientôt déclinée en fût de 5 litres. Idéal pour décorer son saint-bernard. Le *Live at River Plate,* déjà disponible en DVD, voit aussi le jour en album, trois ans après son enregistrement.

Novembre 2014
Départ définitif de Malcolm Young pour cause d'alzheimer précoce. Son neveu Stevie Young l'a remplacé pour l'enregistrement de *Rock or Bust,* seizième album. Ennuis judiciaires en escadrille pour Phil Rudd, contraint de quitter le groupe une seconde fois. Il n'y a plus d'Australien chez AC/DC !

Avril 2015
Une tournée de 40 dates débute au festival de Coachella aux Etats-Unis avec le revenant Chris Slade à la batterie. De nouvelles dates devraient l'amener (par plages) jusqu'à l'été 2016.

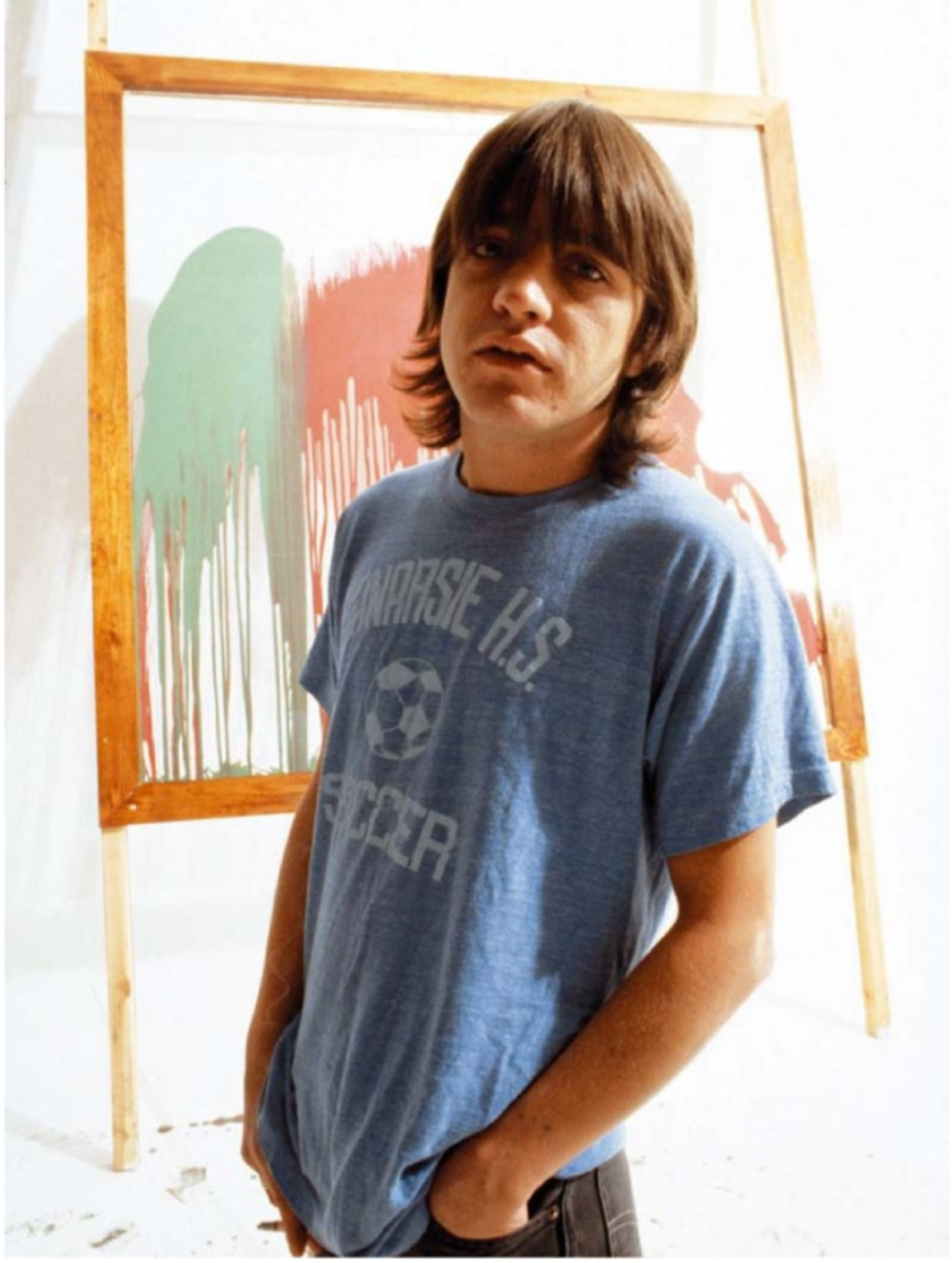
ANGUS YOUNG LE DÉMON

Le diabolique guitariste d'AC/DC n'a triché que sur son âge. Son jeu incendiaire sur disque fait aussi des ravages sur scène. AC/DC, c'est lui.
Par Pascal Bertin

Certains n'y verront qu'une faute de frappe sans importance, d'autres souriront de ce signe d'une coquetterie rare pour l'une des figures les plus célèbres de l'histoire du hard-rock. Pendant longtemps, la bio officielle d'Angus Young a fait état d'une date de naissance au 31 mars 1959. Le plus jeune des huit enfants Young est bien né sous le signe du bélier, mais quatre années plus tôt, en 1955. En queue de peloton d'une fratrie qui compte nombre de musiciens – George, Alex et Malcolm –, le petit Angus suit la tradition familiale et se met à la guitare dès l'âge de 5 ans. Au milieu de toute cette bande de *big balls,* sa sœur Margaret joue un rôle primordial en l'embarquant à un concert de Louis Armstrong et en lui faisant partager ses disques, des classiques du rock'n'roll des années 1960.
Le succès de son frère George au sein des Easybeats et la tournée qu'entreprend Malcolm, son aîné de deux ans, tracent devant ses yeux ébahis les premiers mètres de l'autoroute qui mène vers le paradis du métier de musicien. Réticent à toute forme de vie scolaire qui ne pourrait que l'engluer dans une condition prolétarienne qu'il veut fuir à tout prix, l'ado Angus se réfugie souvent dans une bibliothèque de Sydney où il rêve en lisant des articles sur le rock'n'roll primal de Chuck Berry et le blues de Muddy Waters, qui nourriront ensuite sa façon de martyriser ses six cordes. Quand il va à l'école, c'est en pensant jusqu'à l'obsession aux répétitions, où il galope sans prendre le temps de se changer, gardant son uniforme d'écolier avec sa chemise blanche à cravate, sa veste noire, sa casquette et son bermuda.
Après une première expérience de groupe de lycée, Angus tourne définitivement le dos à l'école dès que son âge le lui permet et, pour ses 18 ans, l'évidence familiale s'impose : Malcolm lâche son Velvet Underground, un peu trop promis à l'underground à ses yeux, pour une association avec son génie de petit frère. Douze cordes à eux deux : l'aîné se charge de la rythmique tandis qu'Angus martyrisera l'unique modèle qui l'accompagnera fidèlement toute sa vie – la Gibson SG couleur sang qu'il fait rugir et rougir de la chaleur de ses riffs et solos. Un modèle de guitare lourd et imposant pour lui, le guitariste haut comme trois pommes qui triche sur son âge et s'habille en écolier pour paraître encore plus jeune et alimenter la légende du groupe. Ce groupe qu'il va incarner non seulement par son look unique mais aussi et surtout par son incroyable jeu, qu'il s'attaque aux cordes avec ses dents ou qu'il ne joue qu'à une main, qu'il escalade les murs d'amplis ou se jette dans le public, le tout en parcourant la scène de long en large pour un vrai marathon à chaque concert. *"Quand je monte sur scène, le sauvage qui est en moi est lâché. C'est comme redevenir un homme des cavernes. Ensuite, il me faut six heures pour redevenir moi-même",* admettait-il en 1979.
Sa petite taille et son image enfantine valent au petit Pierrafeu d'être pris sous l'aile et souvent sur les épaules du "vieux" Bon Scott, de neuf ans plus âgé. Mais quelle que soit sa fantaisie scénique, Angus reste imperturbablement concentré sur son jeu incendiaire, comme si sa transe névrotique le protégeait de toute perturbation extérieure. Y compris quand il se lance dans des séances de striptease ou qu'il dévoile son postérieur, lui, l'écolier dépravé exhibo qui joue au vilain en se coiffant des cornes du diable, comme pour mieux ajouter à la confusion et à l'opposition des extrêmes, cette lutte entre l'innocence de l'enfant et l'empire du mal. Ces séances pourraient aussi être un moyen de s'accorder un break car, depuis les années 1980, sa débauche d'énergie lui impose de se coller un masque à oxygène une fois les concerts terminés.
La fusion fraternelle avec Malcolm se prolonge tantôt dans les combats, tantôt dans les alliances que leurs deux instruments fomentent au fil des morceaux. Car au-delà de tous les gimmicks, déguisements et autres fesses à l'air, le plus important demeure qu'Angus Young aura marqué de son empreinte l'histoire du rock et de la guitare. Mieux qu'un chanteur, c'est lui qui représente tout AC/DC d'une hauteur d'1,57 mètre, et au fil des pochettes, le diablotin s'est transformé en une sorte de super-héros : Angus est immortel. ▲

© FIN COSTELLO/REDFERNS/GETTY IMAGES

MALCOLM YOUNG
LE MAÎTRE AUX NORMES



Le plus discret des frères fondateurs était le boss de la maison AC/DC. Aujourd'hui, son absence est l'un des plus grands défis à relever pour le groupe. Par Guillaume B. Decherf

Ne dites pas au leader de poche d'AC/DC qu'il joue du metal : il n'en écoute jamais et n'y voit que du bruit sans feeling. Adepte du "pour vivre heureux, vivons cachés", Malcolm John Young, le cerveau du groupe, applique ce précepte dès son entrée en scène. Bien planqué derrière son énorme Gretsch Jet Firebird 1963, il ne bouge de son périmètre chichement éclairé que pour venir faire les chœurs et laisse son cadet Angus assurer le show. Si sur scène tout sépare le méthodique de l'épileptique, ces deux-là se connaissent musicalement par cœur. Malcolm arbore la même tenue et la même coupe depuis plus de trente ans, après l'épisode du look pirate qui dut en son temps faire frémir Adam Ant ! Il a même réussi l'exploit de se faire remplacer par son neveu et quasi-sosie Stevie sur la tournée US de 1988, sans que nul n'y voie goutte, et l'histoire se répétera en 2014, hélas définitivement.

Né le 6 janvier 1953, "Mal", marié, deux enfants, s'applique à tout faire comme tout le monde. Il aime le foot, et en ex-castagneur ombrageux est fin connaisseur du noble art. Il vira à coups de pompe le tout premier chanteur d'AC/DC Dave Evans (son complice au sein du Velvet Underground australien), puis ce fut Phil Rudd qui fit plus ample connaissance avec ses poings en 1983, lorsque celui-ci, touché par la mort de Bon, ne décollait plus d'un régime alcool-pétards. Affecté à son tour par une escalade alcoolique, Malcolm a arrêté de tiser il y a vingt-cinq ans. Sinon, il partage son temps entre Londres et l'Australie.

L'homme a beau brouiller les pistes, c'est lui qui détient les clés du coffre et la recette de l'élixir de jouvence AC/DC cachée à l'intérieur depuis 1974. C'est aussi lui qui descend à la salle des coffres au moment de composer un nouvel album. Au cours des années 1970, en sifflotant et en dévalant les marches quatre à quatre. D'un pas plus lourd et lent depuis les 90's, tandis que les fans se rongent les ongles en préfigurant ce que sera le disque (du blues méchamment électrifié, *what else?*). Les paroles lui incombent aussi en compagnie d'Angus depuis que le groupe a préféré se passer des services de Brian Johnson. Et faites confiance à Malcolm, quand il en a fini avec toute cette logistique musicale, pour garder un œil sur le livre de comptes et l'autre sur la couleur de votre pass si vous parvenez backstage. Il ne parle guère mais a l'œil sur tout. Des yeux revolver, devant lesquels tous mettent un genou à terre, sous l'autorité naturelle de ce chef de gang d'1,60 mètre.

Qu'ajouter sur Malcolm, ce héros taiseux, sinon que ce portrait se conjugue hélas au passé. Déjà diminué sur la tournée *Black Ice* (sans que cela ne filtre officiellement), il sera opéré du cœur, avant d'être atteint par un cancer. Puis ses problèmes de mémoire s'avéreront être un alzheimer précoce. Une belle saloperie qui voit Malcolm souffrir d'une diminution de ses facultés intellectuelles mais non de "démence", comme la presse l'a abruptement rapporté fin 2014, forçant AC/DC à sortir de son silence. Sa santé ne s'améliorera pas. Et on ne reverra Malcolm ni sur scène ni ailleurs. L'annonce est brutale, mais adoucie par le fait que sa femme Linda et ses proches – Angus compris – lui rendent de fréquentes visites dans la maison médicalisée où il réside près de Sydney.

So long, Mal... ▲

© FIN COSTELLO/REDFERNS/GETTY IMAGES

BON SCOTT L'ULTIME SHOWMAN

Disparu prématurément en 1980, il est la première vraie voix d'AC/DC et incarne les débuts fougueux du groupe.
Par Guillaume B. Decherf

Il est la voix légendaire d'AC/DC. Un type qui aimantait tous ceux qu'il attrapait au passage et que tout le monde aimait, les autres membres de son groupe compris, ce qui n'est pas si fréquent après cinq ans passés ensemble, le plus souvent dans un van rempli de livres de fesses, et qui sentait la chaussette et la clope. Par sa présence et son charisme, Bon Scott a mené le groupe dans une autre dimension. Aux yeux de maints fans de rock, il reste un héros, et les héros par essence meurent trop tôt. Ce Rabelais du hard-rock avait instinctivement pris comme devise le *"fais ce que voudras"* de l'abbaye de Thélème, cher à l'écrivain humaniste du XVI[e] siècle. Et il le fit jusqu'à en mourir, aussi bêtement que tragiquement. Pour de nombreux fans, surtout aux USA où AC/DC explose réellement juste après sa mort en 1980, Bon Scott n'existe hélas même pas sur les registres de baptême du groupe. Reste que le bluesman blanc et belliqueux aura pris les punks à leur propre jeu en *"vivant vite, mourant jeune et laissant un beau cadavre"*. Quant à laisser des héritiers au-delà du cadavre, la chose n'est pas impossible.

Fin 1970 à Melbourne, John Bisset, le claviériste de son précédent groupe Fraternity, se souvient d'une groupie enceinte de huit mois des œuvres de Bon... Ces filles, surnommées la Baby Brigade par les musiciens du coin, voulaient un bébé avec une rock star, rien d'autre. Pas de mariage, pas d'engagement. D'ailleurs, Bon passera quasiment toute l'année 1972 en Europe avec Fraternity. Reste que Bon Scott eut des amies et petites amies par grappes, et fut même brièvement marié à Irene Thornton en janvier 1972, une autre ex-groupie d'Adélaïde dont il se séparera en 1974 et divorcera en 1978. C'est quand même Irene, aidée d'Isa la mère de Bon, qui s'occupera de lui avec dévouement suite à l'accident de moto qui faillit le tuer fin 1974. Outre les femmes et la boisson, Bon Scott reste le performer dans toute sa splendeur. Chanteur avant tout mais doté d'un tempérament de cabotin, il aura fait le show toute sa vie. En 1962, champion de caisse claire, il joue à l'inauguration des Empire Games *(sorte de J.O. de l'Empire britannique et du Commonwealth – ndlr)* à Perth. Plus tard, à la télé, il doit recouvrir ses tatouages avec du maquillage qui bien sûr coule sous le double effet magique de la sueur et des projecteurs. Et en 1975, sur la reprise du *Baby Please Don't Go* de Big Joe Williams, Bon apparaît déguisé en écolière avec d'affriolantes nattes blondes dans l'un des premiers passages télé du groupe en Australie. Le résultat évoque plutôt un travelo en bout de course, Rimmel défait au matin blême, qu'une charmante Gretchen.

Mais telle était la passion de l'entertainment qui animait Bon.

Et pourtant, l'année d'avant, apprenant le nom du groupe qu'il allait rejoindre, il eut un mouvement de recul : quoi, AC/DC, ce mot d'argot pour évoquer les bisexuels, ces types "à voile et à vapeur" comme on les évoquait alors ? Toujours est-il qu'aux débuts le groupe prendra tout ce qui se présentera côté concerts, clubs gay de Sydney inclus. Le public des lieux alléché par un tel nom déchantera évidemment vite. Qu'importe, *"le poète du groupe"*, comme il se surnommait lui-même, aura suinté le rock par tous les pores lors de chacune des trente-trois années qu'il aura passées sur terre. Il partira comme une comète, sans testament ni message. *"De toute façon, je n'ai jamais eu un quelconque message à délivrer de toute ma vie, sauf peut-être mon numéro de chambre"*, concluait-il avec malice. Né le 9 juillet 1946, Bon Scott a quitté notre terre le 19 février 1980. ▲

© FIN COSTELLO/REDFERNS/GETTY IMAGES

BRIAN JOHNSON
LA VOIX DU NORD

Arrivé pour remplacer le défunt chanteur Bon Scott, Brian Johnson a été le garant de la survie et du succès mondial d'AC/DC. Par Pascal Bertin

C'est l'histoire d'un bon gars du nord de l'Angleterre qui a eu beaucoup de chance. Et qui traîne parfois une sale image auprès des fans alors que rien dans le succès planétaire d'AC/DC n'aurait peut-être pu arriver sans lui. Car malin celui qui pourrait dire ce que serait devenu le groupe si Bon Scott avait passé sa dernière nuit de février 1980 à siroter de la limonade... Celui que ses détracteurs franchouillards appelaient à ses débuts Braillard Johnson est né le 5 octobre 1947 à Dunston, petite ville pauvre du nord-est de l'Angleterre dont l'autre gloire locale a pour nom Paul Gascoigne, enfant (terrible) de la balle ronde et tête à claques de génie du foot anglais des années 1990. Tout ce que n'est pourtant pas Brian Johnson, un gars simple comme tout, un vrai *geordie,* comme on appelle les habitants de la grande ville proche de Newcastle, né en 1947 d'un père militaire dans l'infanterie britannique et d'une mère italienne. Tellement simple que son groupe s'appelle aussi Geordie, comme pour immédiatement marquer son territoire, ou plutôt son terroir. Au début des années 1970, Geordie récolte quelques petits hits dans une veine glam-rock de pub, avant que le chanteur ne tente une carrière solo pour finalement revenir vers le groupe la queue entre les jambes à la fin des années 1980.

Alors qu'il désespère de réussir dans la musique et pose des fenêtres dans la journée pour payer ses pintes, la chance lui sourit sous l'apparence de la Grande Faucheuse qui vient d'embarquer prématurément un certain Bon Scott. Brian Johnson se paie un billet pour la capitale et décide de montrer ce qu'il a dans le ventre pour l'audition qu'organise AC/DC afin de trouver un remplaçant à son défunt hurleur. Un morceau du groupe et une reprise d'Ike & Tina Turner plus tard, tous les deux beuglés comme si sa casquette en dépendait, le *geordie* est enrôlé dans le plus grand groupe de hard-rock du moment. Le fan encore sous le choc de la mort de Bon Scott réagit parfois comme à l'annonce du remariage d'une veuve trois mois après la disparition du mari, soupçonnant inconsciemment le nouveau venu de parader un peu trop vite dans les habits du défunt, comme si le bonheur ne pouvait revenir aussi tôt sans paraître indécent. D'autant que Brian Johnson, dans son registre éraillé, aurait presque plus de coffre que le disparu.

Il aura beau se fondre très (trop ?) rapidement dans le groupe et rendre régulièrement hommage à son prédécesseur en tapant comme un sourd sur les cloches de *Hell's Bells,* le mal-aimé demeure perçu comme un éternel remplaçant, le *substitute* d'une équipe qui a perdu à jamais son avant-centre chéri.

Grâce à sa simplicité et à son travail, Brian Johnson ralliera pourtant à sa cause chaque fan un à un, et le succès immédiat de *Back in Black* puis de *For Those About to Rock...* confirmera que les membres d'AC/DC ont eu du pif. Il écrit même les textes de 1980 à 1990, avant que les frères Young ne le renvoient dans ses vingt-deux mètres pour tenir seuls la baraque de l'écriture et de la composition. Désormais, le groupe compte plus d'albums avec Brian Johnson qu'avec Bon Scott, mais le fantôme de ce dernier rôde toujours. Brian Johnson s'en fout, car il s'amuse au cinéma en apparaissant comme un fan de Newcastle United dans le film *Goal!,* collectionne les vieilles bagnoles ou adapte *Hélène de Troie* en comédie musicale. Alors qu'il aurait pu connaître l'enfer, ça fait trente-cinq ans que Brian Johnson est aux anges. ▲

© PIERRE TERRASSON/DALLE

PHIL RUDD

Cet autodidacte des fûts qui a fait ses classes au sein de divers groupes (Buster Brown, Coloured Balls...), où il a notamment côtoyé le futur Rose Tattoo Angry Anderson, s'appelle en réalité Phillip Hugh Norman Witschke Rudzevecuis et est né le 19 mai 1954 à Melbourne, ce qui en fait le seul de la bande natif d'Australie. Son premier job a été électricien, mais ce n'est pas à lui qu'incombent les éclairs d'une guitare en fusion. Non, c'est derrière des peaux et des fûts que la rude bête Rudd gagne sa place en devenant à partir de mars 1975 le batteur attitré d'une formation qu'il contribue enfin à stabiliser. Trois ans après la disparition de Bon Scott, toujours affecté et aussi rongé par les abus en tout genre, il se fait éjecter du groupe suite à l'altercation de trop avec Malcolm Young. Il arrête alors la batterie et s'installe en Nouvelle-Zélande, où il s'occupe d'une affaire de transport par hélicoptère. En novembre 1991, une rencontre avec les frères Young lors de l'ultime concert à Auckland de la tournée *The Razor's Edge* apparaît comme une évidence tel un pif au milieu de la figure : le batteur d'AC/DC, c'est lui. Les frangins le rappellent pour travailler sur quelques morceaux sur lesquels ils se retrouvent comme au bon vieux temps, avant de le faire revenir définitivement en août 1994.

Alors qu'il a déjà enregistré *Rock or Bust,* Rudd est arrêté en septembre 2014 pour menaces de mort, chez lui à Tauranga. La police y découvre 0,5 gramme de méthamphétamine et 91 grammes de cannabis. En attente de jugement, le batteur pète les plombs : insultes à la presse, combat de rue... Le 21 avril, virage à 180 degrés sur sa ligne de défense, puisqu'il plaide coupable de menaces de mort et de possession de drogue à l'ouverture de son procès. Faisant profil bas, il est libéré sous caution et sera fixé sur son sort le 26 juin, à l'audience de fixation de la peine. Alors qu'il risque sept ans de prison pour les menaces de mort, la fragilité du dossier pourrait ne lui valoir qu'un simple avertissement.

Pascal Bertin & Guillaume B. Decherf

CLIFF WILLIAMS

En 1977, AC/DC enregistre *Let There Be Rock,* et comme pour répondre à l'ordre qu'il a intimé à la planète, engage celui qui tient toujours sa basse. Né le 14 décembre 1949 dans la banlieue est de Londres, sa famille déménage à Liverpool alors qu'il n'a qu'une dizaine d'années, au moment où des gamins les cheveux pas encore dans le vent font souffler un vent pop dans les caves de la ville. Musicien talentueux, il joue au sein du groupe Home, qui sort une triplette d'albums au début des 70's, puis monte Bandit, formation furieusement anachronique dans l'Angleterre punk de 1976.

Une audition pour remplacer Mark Evans au milieu de cinquante candidats se passe comme une formalité : Williams rejoint AC/DC en mai 1977, et apparaît dès la tournée qui suit *Let There Be Rock,* puis sur *Powerage.* Avec Phil Rudd, il forme une section rythmique soudée dans le plomb grâce à un jeu aussi précis que sobre. Sa discrétion et son sérieux en font un élément pondérateur du groupe autant qu'un gage de sa longévité. On ne lui connaît qu'une excentricité dont personne ne lui tient rigueur : il est le père de l'actrice et mannequin Erin Lucas. **Pascal Bertin**

STEVIE YOUNG

Né le 11 décembre 1956, il est le fils de Stephen, l'aîné de la fratrie, né lui en 1933. Il embarque pour l'Australie avec le reste de la tribu en 1963. Cul et chemise avec son oncle Malcolm (son aîné de quatre ans) avec qui il joue à l'adolescence, il finit par s'établir en Ecosse à la fin des années 1970 et montera plusieurs groupes sans succès avant de migrer pour Birmingham où son nouveau groupe, Starfighters, ouvrira pour AC/DC sur les dates anglaises de la tournée *Back in Black* en 1980. Après deux albums, un split en 1983 et un retour en dents de scie en 1987, Stevie assurera une première pige au sein d'AC/DC, remplaçant Malcolm lors de la tournée américaine de l'été 1988. Le choix de Stevie s'est d'abord fait sur ses qualités de guitariste, familier du son AC/DC. Il permettait également de rester en famille – toujours ce fonctionnement en mode clanique, constante d'AC/DC – et d'éviter les fuites dans la presse quant à l'alcoolisme de Malcolm. De plus, avantage certain, sa ressemblance physique avec son oncle donna beaucoup de mal aux témoins de l'époque pour les distinguer, Stevie jouant principalement en fond de scène, sans que les éclairages ne le mettent trop en avant. Au jeu des sept différences, on n'en trouvera qu'une, en cherchant bien : sur les bootlegs d'époque, Stevie et son oncle ne battaient pas la mesure du même pied... Cette ressemblance physique a disparu avec le temps. Stevie a été réintégré en janvier 2014 à la suite de l'annonce de la maladie de Malcolm. Enfin, Stevie a trois fils, Lewis, Stevie III et un certain Angus, également guitariste, mais pour un groupe de reggae ! **Guillaume B. Decherf**

CHRIS SLADE

PHIL RUDD ET CLIFF WILLIAMS © FIN COSTELLO/REDFERNS/GETTY IMAGES. CHRIS SLADE © ROB MONK/REX/DALLE

Né Christopher Rees à Pontypridd, au pays de Galles, le 30 octobre 1946, le second revenant sur le navire AC/DC est loin d'être un perdreau de l'année. Son CV rassemble le gotha du rock insulaire depuis 1965. A commencer par Tom Jones (la connexion galloise ?) : si l'on réécoute *Delilah* ou *Green, Green Grass of Home,* on y entendra Chris officier à la batterie. Il passera ensuite un septennat avec Manfred Mann entre 1971 et 1978. Plus de vingt ans après un concert à Sydney en 1971, les frères Young se souviendront de sa prestation, et il rejoindra AC/DC pour l'enregistrement de *The Razor's Edge* après avoir entre-temps joué avec David Gilmour de Pink Floyd, Gary Moore ou The Firm, supergroupe de Jimmy Page et Paul Rodgers dont il était le batteur attitré au mitan des années 1980. Avec AC/DC, il est aussi présent sur le live de 1992, ainsi que sur le single (hors album) de 1993, *Big Gun*. Contrairement à Rudd et Wright, Chris Slade est un batteur hautement visuel et qui assure le show, un atout pour les concerts. De plus, la setlist d'AC/DC n'évoluant que fort peu, il a été opérationnel tout de suite, ce qui a permis d'éviter la case auditions, que le groupe déteste au plus haut point. Enfin, Slade n'a jamais dénigré AC/DC quand il a dû partir en 1994. Plus ou moins poussé dehors par Rick Rubin, qui entendait produire le groupe dans sa forme post-Bon Scott, il s'est retiré à la campagne, suivant des cours d'art durant trois ans avant d'intégrer Asia, un autre supergroupe, jusqu'en 2005. Un état d'esprit non-revanchard qui a aussi compté dans la décision finale de le remettre derrière la batterie d'AC/DC.
Guillaume B. Decherf

LES INTÉRIMAIRES

DAVE EVANS
Chanteur de décembre 1973 à septembre 1974, la première voix éjectée d'AC/DC n'a jamais connu la gloire de son ex-groupe avec les suivants (Rabbit, The Badasses...), lui qui avait connu Malcolm Young dans le mauvais Velvet Underground.

LARRY VAN KRIEDT
Bassiste de décembre 1973 à février 1974, il fut le seul Américain à intégrer le groupe.

COLIN BURGESS
Batteur de décembre 1973 à février 1974, cet Australien avait joué dans The Masters Apprentices de 1968 à 1972.

MARK EVANS
Bassiste de mars 1975 à juin 1977, il a joué sur les albums *High Voltage, Dirty Deeds Done Dirt Cheap* et *Let There Be Rock*.

ET AUSSI

NEIL SMITH
Bassiste de février à avril 1974.

ROB BAILEY
Bassiste d'avril 1974 à janvier 1975.

PETER CLACK
Batteur de février 1974 à janvier 1975.

SIMON WRIGHT
Batteur de 1983 à 1988.

■ ENTRETIEN 1995

Un petit immigré écossais en Australie, chétif et rétif à toute forme d'autorité, "raté" aux yeux des jeunes gens sains et costauds : ainsi se décrit Angus Young en 1995. Une vie sans grand horizon qui trouve pourtant très tôt son salut dans la musique.
Entretien JD Beauvallet

L'OUTSIDER

Angus Young : Généralement, les journaux culturels nous méprisent. Pour les intellectuels, nous ne sommes que des abrutis qui jouent une musique de sous-développés, de paysans. AC/DC, ce n'est pas assez culturel, on ne peut pas prendre cette musique au sérieux. Pour eux, c'est une musique de pauvre, une musique honteuse. Ce qui, pour moi, est un compliment : le blues était aussi considéré comme la musique des pauvres.

Depuis 1973, tu es guitariste d'AC/DC. Tu n'as pas envie parfois de décrocher, de penser à autre chose ?
Depuis que j'ai débuté dans ce groupe, je n'ai jamais vraiment eu le temps de réfléchir. Je n'ai jamais eu une seconde pour envisager le long terme. S'amuser, s'éclater, oublier aujourd'hui : voilà ce qui était important. Ça a été toute ma vie, avec son lot de joies et de drames. Tout ce que je connais, c'est grâce à AC/DC. Quand on vient de mon milieu, on n'a aucune chance de voyager dans le monde entier, de rencontrer tant de gens. On reste à Sydney, on s'accroche à son boulot et on attend que la vie passe. Je ne vois donc aucune raison de me plaindre, je n'ai jamais envisagé, même pour un instant, de quitter ce groupe auquel je dois tout. Et puis, que faire d'autre ? Jouer de la guitare, me défouler jusqu'à l'évanouissement sur scène est à la fois mon métier et ma passion. Il y a vingt ans, j'avais décidé de consacrer ma vie à ma guitare et, aujourd'hui, je suis récompensé d'avoir été si têtu. Je n'ai jamais eu l'impression que ce soit limité, car je suis de plus en plus exigeant avec moi-même, avec l'écriture.

As-tu parfois l'impression d'avoir sacrifié ta vie privée ?
C'était un choix, je connaissais le prix ▲▲▲

© ROBERT ELLIS/REPFOTO/DALLE

Angus Young, octobre 1979.

▲▲▲ à payer. Je savais que nous allions rencontrer l'incompréhension, le mépris, les difficultés financières. Quand on choisit de vivre du rock'n'roll, on ne peut pas s'attendre à être accepté et compris. C'est la règle, et je l'ai acceptée, car je savais où je voulais aller. Ma vie privée a été sérieusement affectée par ce choix, des gens de ma famille sont tombés très malades sans que je puisse être à leur chevet... Si j'avais dû analyser le pour et le contre, je serais devenu fou. Il fallait rester fidèle à ce choix premier : jouer du rock'n'roll.

Comment peut-on rester si sûr de ses choix quand on perd son chanteur et ami, Bon Scott ?

Quand Bon Scott est mort, le chagrin a été trop fort pour qu'on puisse réfléchir au futur, au groupe. Ce n'est que plus tard que je me suis demandé si le jeu en valait vraiment la chandelle. Mais je me suis souvenu de la façon dont Bon menait lui-même sa vie, comment il réagissait face aux tragédies. Et si j'étais mort, je sais que lui aurait continué le groupe, même si c'est un choix très pénible. Heureusement, mon frère Malcolm m'a beaucoup soutenu. C'est un solide, beaucoup plus vigoureux que moi. C'est lui qui m'a forcé à reprendre la guitare, à écrire des chansons. Il considérait ça comme une thérapie, une façon d'échapper à la dépression. Sans lui, je serais probablement encore en train de tourner en rond dans ma chambre, à ressasser les mêmes idées noires, à macérer dans mon cafard. J'en suis sorti plus fort, alors que je pensais sur le moment que ce style de vie nous menait à une impasse.

Beaucoup de groupes de heavy metal recherchent, à un moment de leur carrière, la respectabilité, en enregistrant par exemple avec des orchestres symphoniques. Vous paraissez farouchement ancrés dans vos principes.

Ce sont les choses les plus simples qui me procurent les joies les plus intenses. Je ne pourrais pas mentir, faire semblant de m'amuser : le public s'en rendrait immédiatement compte. Quand ils vieillissent, la plupart des groupes ont honte de faire simple, ils finissent par en faire des complexes. Ils se mentent à eux-mêmes, se prennent pour des artistes, veulent à la fois la respectabilité et le public rock... Le schéma est classique : ils commencent par jouer du rock'n'roll, puis cherchent à s'acheter une bonne conduite en faisant des disques ambitieux et expérimentaux. Et quand le public de base les lâche, ils reviennent au rock'n'roll. Nous, nous avons sauté la deuxième étape et sommes directement passés du rock'n'roll au rock'n'roll ! Ce que j'admire, ce sont les gens comme Einstein. J'aime cette capacité à mâcher le travail pour les autres, à dompter un sujet pour le rendre accessible à tous. Réduire un sujet à sa plus simple expression : voilà mon but avec la musique. Nous avons pris le rock et le blues pour en tirer une matière brute, un torrent d'énergie. Tous ces musiciens qui réfléchissent à la musique, qui veulent la faire avancer ne m'intéressent pas. C'est comme le matériel : je me fous de savoir sur quelle guitare ou quel ampli je joue, ce n'est pas ça qui compte. Nous ne jouons pas cette musique pour impressionner les gens, pour faire les malins... AC/DC n'a jamais cherché à courir les modes, nous nous sommes contentés de jouer encore et toujours la même musique, même si pendant des années les maisons de disques et les médias nous ont regardés de haut, comme des attardés. L'expérimentation, j'ai fait ça bien avant de faire partie d'AC/DC. J'ai tout tenté à la guitare quand j'étais gamin et, une fois que j'ai trouvé ma voie, je m'y suis tenu.

Angus Young au Victoria Park à Sydney, juillet 1975.

La respectabilité te fait-elle peur ?

Nous ne serons jamais acceptés, jamais respectés. Récemment, un gamin m'a arrêté dans la rue et m'a dit : *"Angus, tu es* old-fashioned"... Je lui ai répondu qu'il avait raison sur un point : je suis effectivement vieux. Mais *fashioned,* ça, jamais, car on nous a toujours considérés comme des primates. Tout gamin

© PHILIP MORRIS/DALLE

Jean-Baptiste Maunier dans *Hellphone*, Homer Simpson, Beavis & Butthead, *South Park*... Tous fans d'AC/DC, qui a aussi eu droit à ses figurines et ses comics.

"Je n'ai jamais envisagé, même pour un instant, de quitter ce groupe auquel je dois tout."

déjà, on me méprisait : j'ai eu le temps de m'y habituer et d'y prendre plaisir. Car pour rien au monde j'aurais voulu être accepté et considéré comme un des leurs par ces gens qui me prenaient pour un moins-que-rien. La première fois que je suis monté sur scène avec ma dégaine d'écolier, tout le monde s'est moqué de moi. Mais c'était ma façon de me faire remarquer, de hurler : "Je ne suis pas comme vous." Il fallait du courage pour sortir avec des fringues aussi ridicules, je ne pouvais pas me permettre d'être juste moyen. Grâce à mes shorts, à mon cartable, j'ai dû me surpasser.

Etait-ce une façon de régler des comptes avec l'école ?

Je ne suis presque jamais allé en classe, ça ne m'intéressait pas. Tout ça sentait le lavage de cerveau à plein nez, la facilité : tout le monde pense à l'unisson, et tant pis pour les fortes personnalités. Je n'y apprenais rien, choisissais avec précaution les rares cours auxquels j'assistais. Sinon, il fallait vraiment me clouer au sol pour que je reste en classe. Je passais mes journées avec ma guitare, je n'emmerdais personne.

Votre chanson *Problem Child* reflète-t-elle ton enfance ?

Bon Scott me disait souvent qu'il l'avait écrite à mon sujet. Je savais déjà pertinemment ce qui m'était nécessaire ou non et, bien sûr, ça créait des problèmes. Il me fallait sans arrêt me révolter pour me faire entendre, je refusais les ordres quand ils me paraissaient injustes. J'ai souvent dit aux instituteurs qu'ils avaient tort, ce qui m'a valu beaucoup de problèmes. J'étais pourtant calme, effacé et très timide – ça m'est resté. Exactement l'inverse de mon image publique, de cette tornade que les gens voient sur scène. Je rêvais d'un monde simple et direct. En Australie, quand tu as un physique aussi limité que le mien, tu es forcément à l'écart. Il y a ce culte des jeunes gens sains et costauds, qui alimentent les équipes de rugby. Nous, les petits, nous étions tout juste bons à rester sur la touche, on nous appelait les déchets. Dès ma plus tendre enfance on m'a prévenu : *"Angus, vous n'êtes qu'un bon à rien, vous serez un raté toute votre vie."*

Au début des années 1960, tes parents ont émigré d'Ecosse en Australie. T'y sentais-tu à l'écart en raison de tes origines ?

Dans mon quartier, tout le monde était déraciné. J'ai grandi avec des Français, des Italiens, des Irlandais, des Grecs... On cantonnait les prolos dans ces quartiers, le plus loin possible des endroits chic. On s'y sentait tous un peu paumés, mais nous faisions d'incroyables efforts pour nous adapter, nous intégrer. J'avais tiré un trait définitif sur l'Ecosse, où mes parents seraient restés pauvres toute leur vie. Là, au moins, ils avaient pu se payer une maison avec le salaire de peintre de mon père.

Pensais-tu à ton futur ?

Jamais. Quand j'ai abandonné l'école, mon père a bien essayé de me raisonner : *"Fiston, tu ne peux pas passer le reste de tes jours sur ce canapé !"* J'ai alors fait semblant de chercher du boulot, tout en partant en quête de musiciens. Car depuis l'âge de 5 ou 6 ans, je jouais de la guitare et n'envisageais aucun autre futur. J'ai des souvenirs précis, tout gosse, de disques de Little Richard.

J'ai toujours su que cette musique était pour moi. On m'avait tellement affirmé que mon futur était très limité que je cherchais ma propre voie de secours. Je savais que je ne pourrais pas faire demi-tour, que je m'engagerais définitivement. Et à 17 ans, en 1973, quand nous avons formé AC/DC, nous avons foncé tête baissée. C'était ça ou rien. Ma dernière chance. Je me suis dit : "Angus, tu as choisi une voie, tu vas bosser pour réussir, t'accrocher et n'écouter personne."

Ta famille compte pas mal de musiciens, de producteurs. Ce choix paraît presque évident.

Si, en rentrant de l'école, je décidais de passer un disque ou de jouer de la guitare plutôt que de faire mes devoirs, personne ne s'en offusquait. Mes parents encourageaient même ma curiosité. Ma mère m'a acheté ma première guitare après m'avoir laissé jouer du banjo pendant des mois. Comme la musique que j'adorais – le blues – n'était pas à la mode, ils m'envoyaient me documenter à la bibliothèque. Je faisais des kilomètres pour trouver des librairies vendant des magazines américains comme *Downbeat*, je traversais Sydney pour trouver les disques en import. Mon trésor, c'était une vieille radio en ondes courtes sur laquelle je recherchais les radios du monde entier. J'y passais mes nuits, à la recherche des émissions de blues.

Ton frère George était une véritable star avec les Easybeats. Comment le vivais-tu ?

C'était surtout effrayant. C'était en ▲▲▲

▲▲▲ pleines sixties, et comme leur musique était vraiment commerciale, ils étaient au centre d'une mania digne des Beatles. Certains soirs, je ne pouvais même pas rentrer à la maison : les rues étaient totalement bloquées par des fans hystériques. Mon père avait fini par couper le téléphone, il ne supportait plus les appels pour George. Pourtant, à la maison, on faisait tous comme si de rien n'était, les rapports père-fils n'avaient pas du tout changé. Je n'avais que 9 ans, il m'interdisait de toucher à sa guitare. Je ne suis allé les voir en concert qu'une fois, et ils étaient fantastiques. Pour moi, AC/DC a plus à voir avec les Easybeats qu'avec Led Zeppelin. Les journalistes spécialisés me parlent encore et toujours de Page et Plant, mais moi, ils ne m'ont jamais impressionné : mon frère faisait déjà ça des années avant.

Les autres écoliers étaient-ils jaloux ?

George avait tout fait pour séparer sa vie privée de sa vie publique. Si bien qu'à l'école personne ne pouvait se douter qu'il était mon frère. Et un jour, un imbécile de professeur a osé me dire en cours : *"Ça ne m'étonne pas de quelqu'un qui vient d'une telle famille !"* Mon père est allé en courant à l'école, a fait irruption dans la classe et a menacé le prof de lui casser la gueule s'il continuait à critiquer ma famille. Devant trente gamins qui hurlaient : *"Allez-y, monsieur Young, on est avec vous" (rires)*... Comme moi, il était tout petit. Mais ça ne l'a jamais empêché de tenir tête à qui que ce soit. Dans notre quartier, il était très populaire. Les enfants le considéraient un peu comme leur père, car la maison était toujours grande ouverte et pleine d'imprévus. Il aidait tout le monde, avait une incroyable capacité à résoudre les problèmes.

Le heavy metal est traditionnellement une musique de rébellion. Es-tu passé par là ?

Mon père nous sortait des phrases comme : *"C'est ma maison ici, et si tu veux y rester, tu te plies à mes règles. Sinon, dehors."* Il avait ses convictions et n'en démordait pas. Alors, fatalement, on s'engueulait. Il nous disait de faire attention aux jeunes, aux voyous, aux gangs, de ne pas les fréquenter. De toute façon, ces bandes ne voulaient pas de moi ! Ils me considéraient comme un taré car je n'arrêtais pas de les raisonner pour empêcher les bagarres. J'étais l'élément pondérateur, je leur disais : *"Hé !, nous sommes copains, pas des animaux, vous n'allez pas vous entretuer !"*

Depuis le milieu des années 1970, votre succès a été constant. On a du mal à vous imaginer pauvres et rejetés.

Pendant des années, nous avons vraiment galéré. Mais je savais que c'était le prix à payer et je m'interdisais de me plaindre. Il fallait assumer ce choix. Dans les clubs, les bars, les gens étaient enthousiastes. Mais dans les maisons de disques, on nous riait au nez. Ou on nous claquait la porte au nez, car les gens avaient vraiment l'air effrayés par un groupe aussi dur. Pourtant, nous n'avons jamais été un groupe violent, je faisais mon vacarme avec un grand sourire aux lèvres. Ça énervait beaucoup ma mère quand elle lisait des articles où j'étais décrit comme un sale type, violent et dangereux. Elle savait que j'étais un gentil garçon qui s'amusait à jouer du rock'n'roll.

Vous avez volontairement donné cette image de mauvais garçons.

Et personne n'est allé voir derrière le masque.

"Réduire un sujet à sa plus simple expression : voilà mon but avec la musique. Nous avons pris le rock et le blues pour en tirer une matière brute, un torrent d'énergie."

Jamais on ne s'est demandé : "Et si finalement Angus Young était honnête et travailleur ?" Ça ne correspondait pas à l'image qu'on avait envie de trouver chez AC/DC. Nous avons pourtant toujours été normaux et simples, de bons voisins. Les gens voyaient le côté sombre et maléfique du groupe, sans se rendre compte que nous faisions tout ce cirque pour rigoler. Et au lieu d'être pris tout simplement comme une bonne grosse plaisanterie, on nous a considérés comme un problème social, un reflet de la société... Et le malentendu n'est malheureusement toujours pas résolu. Je me souviens qu'à l'école on nous disait qu'on ne jugeait pas un livre à sa couverture. Encore un beau mensonge d'instituteur. Ça fait vingt ans qu'on nous accuse de tous les maux, qu'on nous reproche de détraquer la jeunesse... Comme si les problèmes venaient d'AC/DC.

Depuis l'explosion de Pearl Jam, Nirvana, le heavy metal est totalement accepté.

Il a suffi que les petits Blancs des banlieues cossues s'y mettent pour que cette musique devienne acceptable. L'Amérique est une nation bourgeoise : elle aime que le rock soit joué par des étudiants blancs en bonne santé. Pendant des années, nous étions tout seuls. Nous nous sommes imposés grâce à notre attitude. Comme le dit mon frère, *"AC/DC n'a pas besoin de prendre une cigarette pour avoir une dégaine. Si nous nous mettons une cigarette dans la bouche, c'est pour fumer."* Pas de pose, pas de mode. Le grunge, c'est comme quand les punks ont débarqué : ce n'est pas parce qu'on se teint les cheveux en bleu ou en vert qu'on se teint le cerveau. Au fond, on reste le même gamin des banlieues aisées. Ce n'est pas une bouteille de teinture qui change un homme et son éducation. Les punks m'ont bien amusé, mais franchement, rien à foutre de leur musique. Moi, je ne peux m'intéresser qu'au rock'n'roll et au blues. Quand je suis dans un magasin de disques, je n'entends que du boom-boom. Et soudain, au beau milieu, j'entends quelque chose qui me plaît, qui me parle. Je vais au comptoir et je demande ce qui passe : c'est généralement John Lee Hooker ou un vieux blues. Il n'y a que ça qui m'intéresse, que je comprenne. Si tu es supporter de l'équipe de France de football, tu te fiches de connaître le résultat du match Corée du Sud-Japon. Tu ne t'intéresses à ces équipes que lorsqu'elles jouent contre la France. Moi, c'est pareil : je ne m'intéresse qu'au blues, sauf si, à l'occasion, le blues joue à l'extérieur. ▲

les inROCKS premium

rejoignez-nous !

Vous aimez les inRocKuptibles hors série, vous aimerez les inRocKuptibles hebdo.
En vous abonnant, bénéficiez de tous les avantages de notre **nouvelle offre premium**.

formule intégrale

abonnement papier + digital

9,60 € /mois
sans engagement

abonnez-vous sur **abonnement.lesinrocks.com**

- ✔ **Le magazine papier chez vous tous les mercredis**

- ✔ **La compilation mensuelle dans votre boîte aux lettres**

- ✔ **Le site premium en illimité**

- ✔ **Le magazine sur ordinateurs, tablettes et mobiles**

- ✔ **Les cadeaux du Club abonnés chaque semaine**

club abonnés

- ✔ **Des réductions et exclusivités sur les inRocKs store**

LES INROCKS STORE par les inROCKuptibles

formule numérique

le site premium sur tous supports
+ Club abonnés + réductions sur les inRocKs store

1 € le 1er mois
puis 5,99 €/mois sans engagement

abonnez-vous sur **abonnement.lesinrocks.com**

LE CHEF DE LA BANDE

Avant d'entamer la grande tournée mondiale *Rock or Bust*, Angus Young raconte la nouvelle mue – forcée – de son groupe. Et comment, quarante ans après, il maintient toujours le cap.
Entretien Guillaume B. Decherf

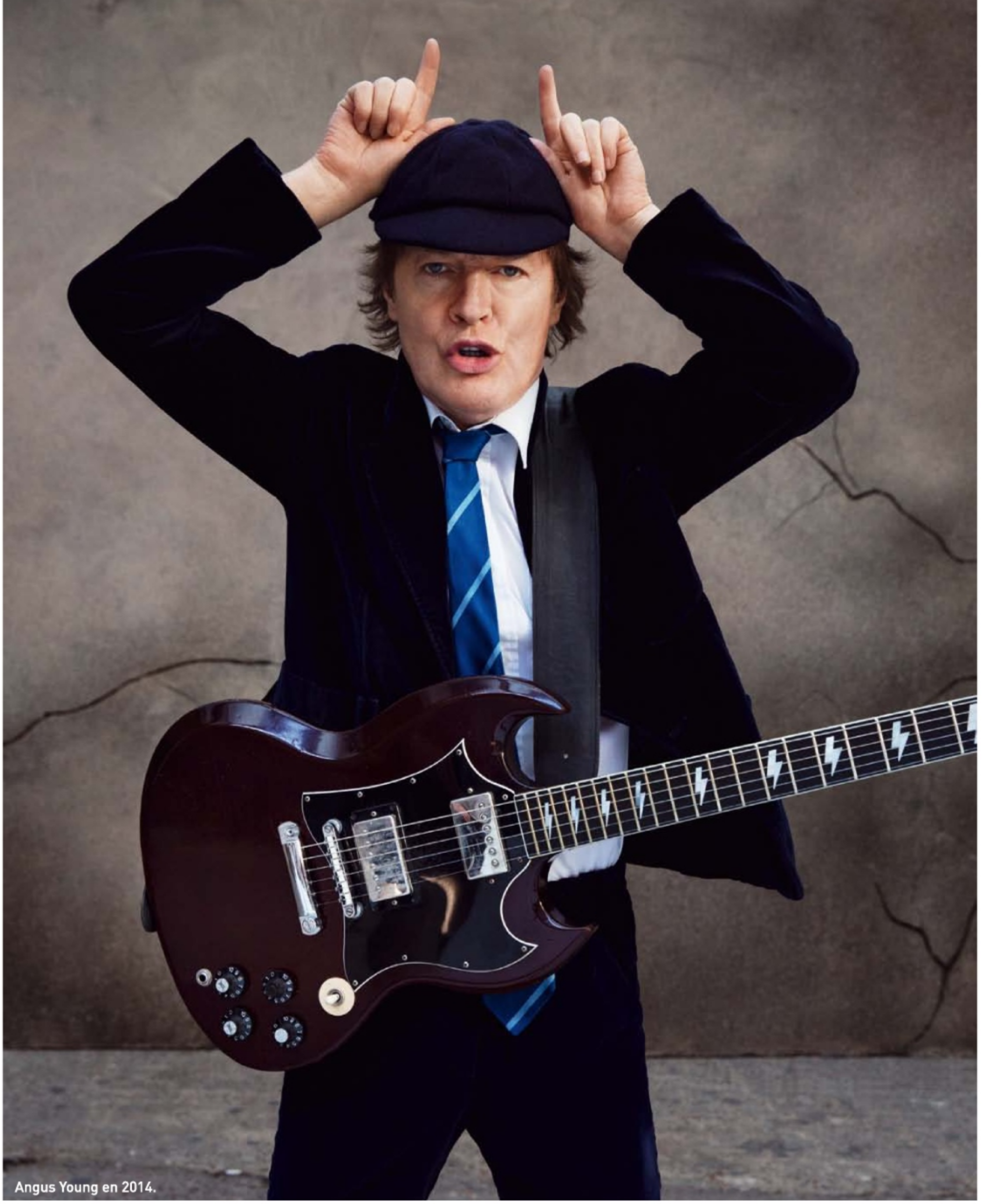
Cliff Williams, Brian Johnson, Stevie Young et Angus Young en 2015.

Angus a su rester simple. Il ne sait pas qu'il est Angus. Ou du moins, ne semble jamais saisir la (dé)mesure de son personnage aux yeux des fans. Quand le seul rescapé des débuts d'AC/DC nous appelle, jovial et détendu, on est à vingt-quatre heures du premier concert de la tournée *Rock or Bust*. Et quand la ligne coupe, quelque part dans le désert californien, l'homme rappelle. Toujours urbain, comme insensible à la légende qu'il incarne depuis près de quatre décennies. Angus Young aligne sûrement moins de mots que de notes à la minute, mais sa parole est franche et directe.

Votre tournée débute par une double tête d'affiche au festival de Coachella : êtes-vous subitement devenus un fantasme pour hipsters ?
(il rit) Non, je ne pense pas, mais c'est vrai que l'album était à peine sorti que Coachella nous réclamait, donc nous voilà ! C'est l'occasion de tester les nouvelles chansons. On en a répété pas mal, ainsi que des vieux trucs d'ailleurs. Et l'idée est assez simple : trouver nos marques rapidement. Afin que les nouvelles chansons sonnent comme si elles dataient de trente ans. Comme des classiques quoi !
L'arrivée de Stevie Young et de Chris Slade, même s'ils ont déjà fait partie du groupe par le passé, a-t-elle changé votre manière de travailler ?
Avec Stevie et Chris, il a fallu reprendre pas mal de trucs, beaucoup répéter afin que chacun se sente bien avec la setlist. On a ralenti le tempo sur *Highway to Hell* aux Grammys, mais bon, il faut bien tenter de nouveaux trucs. Nous sommes un groupe qui joue de manière spontanée, sous l'impulsion du moment, et si ça sonne bien comme ça, on continue. Quand ça te paraît bon, il vaut mieux ne pas hésiter. Et parfois, aujourd'hui, il arrive qu'on doive réarranger des chansons, ce qui est plus simple pour Brian, qui donne beaucoup sur scène. Pour lui, c'est aussi une question d'articulation et de capacité à tenir les notes.
Tu auras encore le temps de faire quelques longs solos à demi-nu, afin que Brian puisse se reposer et respirer ?
(hilare) Me balader à demi-nu... Eh bien, je ne sais pas si ma condition physique est encore assez bonne pour ça. Me balader à demi-nu ou garder mes vêtements ? Je n'ai pas encore tranché, ou alors il faudra vraiment que je sois à 100 ou 200 mètres du public, à bonne distance !
Pensais-tu en débutant avec AC/DC à 20 ans que, quatre décennies plus tard, le compteur tournerait encore ?
Aïe, c'est une question piège ! Mais à 20 ans, tu sautes juste sur l'opportunité qui se présente sans trop analyser. Et une fois arrivé à 30, tu mesures bien que tu as parcouru un bout de chemin, mais bon... Ensuite, à chaque décennie qui passe, tu repenses à ta chance d'être encore là. Que ma musique fasse encore vibrer suffit à me combler.
A quel moment as-tu vraiment eu l'impression qu'AC/DC était devenu quelque chose d'énorme, au point que le monde entier connaissait votre nom ?
Je dirais autour d'*Highway to Hell* probablement. On a vraiment senti une différence en termes d'affluence aux concerts et dans la taille des tournées, c'est indéniable.

"C'est grâce à Malcolm que je suis là où je suis, et si j'y repense, il ne m'a même jamais dit pourquoi il m'avait choisi !"

Ensuite est venu un bref retour de bâton, avec des albums moins aimés à partir de 1983. Vous êtes-vous parfois remis en question musicalement durant ces années ?
Non, car sur le moment, en tant que musicien, tu fais ce que tu penses devoir faire. Ce que tu crois être bon pour le groupe. De plus, quand tu crées quelque chose, il est difficile d'en saisir la portée immédiate. Notre approche a toujours été basée sur le plaisir : aimer ce que l'on joue. Ensuite, j'adorerais avoir une énorme boule de cristal afin de prévoir ce qui marchera, mais ça ne se passe pas comme ça. En même temps, on ne s'est jamais appesantis sur le passé pour avancer. En termes de chansons, on essaie de faire ce qu'il y a de mieux dans l'esprit d'AC/DC. Comme pour les concerts, en espérant que ça prenne...
Les textes d'AC/DC n'ont jamais été engagés. Cette neutralité a-t-elle contribué à ce que les gens vous aiment tant ?
AC/DC n'a jamais eu la volonté d'aborder ce genre de textes. Déjà, nous faisons de la musique, et ce sont deux mondes à part. En outre, je trouve qu'il y a un côté prêcheur chez les groupes qui s'y risquent – et monter sur scène pour expliquer aux gens quoi penser n'a jamais été notre truc. C'est de famille : je me souviens encore que mon père nous disait que tout le monde avait ses valeurs, et que même si celles du voisin étaient différentes, elles méritaient d'être considérées. Pour lui, il y avait un côté pharisien, donneur de leçons à dire aux autres ce qu'ils devaient penser. Et j'en suis moi-même convaincu.
On sait qu'AC/DC dispose d'inédits dans ses tiroirs : allez-vous les sortir un jour prochain ?
Les inédits, oui, nous en avons, mais rien n'est planifié de ce côté. Je compose tout le temps et il y a aussi beaucoup de canevas de morceaux commencés avec Malcolm, que je finirai peut-être. Stevie pourrait m'aider. Quant aux paroles, lui et moi en écrivions déjà pas mal, et ce du temps de Bon Scott. Tu serais étonné de ce qu'on pouvait faire quand on s'y collait vraiment !
Aurais-tu désormais le temps ou l'envie pour un album solo ?
C'est toujours le souci du temps dont on dispose, et même si on a espacé l'intervalle entre deux albums, AC/DC reste très chronophage. Ce monde va à présent si vite que chaque jour amène son lot de nouvelles informations à prendre en compte, de choses à régler en amont d'un disque ou d'une tournée. Alors, pour l'instant, AC/DC suffit à mon bonheur, et je suis quelqu'un qui aime faire les choses comme il l'entend.
A ce propos, avez-vous été approchés par la production du film qui entend sortir un biopic non autorisé de Bon Scott ?
Nous n'avons pas été approchés. Mais nous avons l'habitude de recevoir beaucoup de demandes de gens qui ont des idées pour le groupe, qui aimeraient faire telle ou telle chose autour, ou nous voir tourner dans de plus petites salles. Mais pour ce film, non.
Tu es passionné d'Histoire. Y a-t-il des périodes qui te fascinent particulièrement ?
Je n'ai pas d'époque de prédilection. Aujourd'hui, ça peut être la Rome antique, demain l'Egypte des pharaons ou le Moyen Age. Mais je lis beaucoup et, quand un sujet m'intéresse, j'essaie de me documenter. Pour autant, je n'ai pas de désir de voyage dans le temps, j'aurais peur de ne pas survivre bien longtemps dans le passé. J'ai toujours été à l'aise dans mon époque – d'ailleurs, AC/DC n'est pas le genre de groupe à avoir des paroles style heroic fantasy !
Peux-tu nous donner quelques nouvelles de ton frère Malcolm ?
Je l'ai vu à Noël et au début de l'année en Australie. J'ai passé du temps avec lui et l'ai bien sûr tenu informé de nos projets. Honnêtement, le disque lui a plu. Il est plutôt dans une bonne condition physique, c'est juste la dégradation de son état mental qui est plus dure à assumer. C'est un phénomène tellement complexe... Mais je le tiens au courant de la vie du groupe autant que possible. AC/DC a eu l'habitude des coups durs dans le passé. En studio, tout s'est passé très positivement, comme si Malcolm était là.
As-tu eu du mal à prendre la décision de continuer sans lui, et de te retrouver avec tout le poids de la gestion d'AC/DC au quotidien ?
La décision a été assez dure à prendre. Nous savions dès la fin de la tournée *Black Ice* que ça allait être difficile pour lui. D'autant plus que Malcolm a un tempérament de guerrier : il a voulu se battre, jusqu'au moment où il a réalisé qu'il ne pourrait plus poursuivre. La question du futur d'AC/DC s'est alors posée, mais lui-même m'a dit de continuer...
***"Jusqu'à la mort"*, comme tu l'affirmais dans une récente interview ?**
Oh, peut-être... Je ne sais pas si je serai capable de faire comme B.B. King, avec mon tabouret sur scène à plus de 80 ans, mais en tout cas, respect ! Pour ma part, tant que je peux jouer de la guitare, je suis content. Peu importe qu'il y ait du public. Bien sûr, j'aime la scène et l'atmosphère spéciale que cela procure. Mais aujourd'hui, il se passe des années entre deux tournées, et ça me va aussi. C'est vraiment le plaisir de jouer qui prime. J'ai beau avoir 60 ans, je suis content de me coucher en ayant appris quelque chose de neuf de mon instrument. Je considère qu'on n'a jamais fini d'apprendre.



Angus Young en 2014.

Avoir Stevie avec toi maintenant, lui qui appartient au clan Young, est peut-être plus simple qu'avec un remplaçant lambda…
Je suis très content que Stevie ait accepté de nous rejoindre. Au vu de l'estime mutuelle entre lui et Malcolm d'abord. Et c'est bien pour moi de l'avoir à mes côtés, car, certes, je le connais bien, mais je peux aussi m'appuyer sur lui puisqu'il maîtrise déjà tout le répertoire et a prouvé par le passé qu'il s'intégrait parfaitement à AC/DC.

Le livret de *Rock or Bust,* avec ses gros plans de vieux badges et patchs d'AC/DC, ainsi que la dédicace à Malcolm en dernière page, est-il là pour le remercier et évoquer ce que le groupe lui doit ?
Oui, comment oublier le rôle de Mal ? Je me souviens de ce soir, il y a quarante ans, où mon frère est venu me voir dans un bar où je me produisais avec deux, trois types et où il m'a dit qu'il ne s'était pas rendu compte du niveau que j'avais atteint. Il cherchait un guitariste et m'a dit : *"Si tu veux intégrer le groupe, viens !"* C'était un honneur car, à mes yeux, c'était aussi un excellent guitariste. C'est grâce à lui que je suis là où je suis, et si j'y repense, il ne m'a même jamais dit pourquoi il m'avait choisi ! Mais ça c'est Malcolm : une grande force intérieure et une confiance inébranlable, à la fois en lui et dans le groupe. ▲

SANG POUR SANG

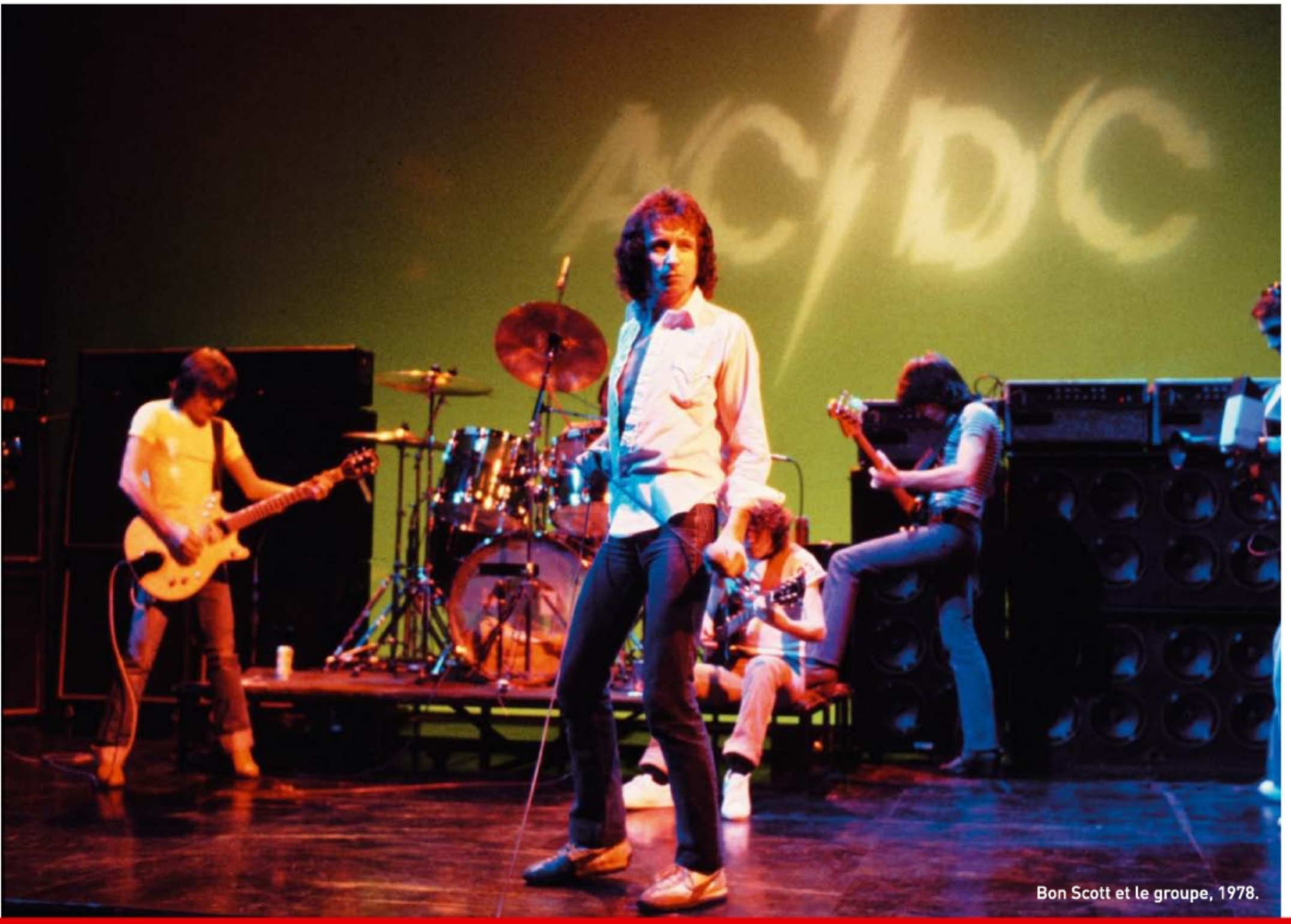
En pleine explosion punk et disco, AC/DC connaît en 1978 une année faste avec un dernier album blues, avant le virage hard, et un live monumental.

Par Guillaume B. Decherf

Souvenez-vous, 1978 ! Très mauvaise année pour les papes : deux dans la sciure, comme le rappelait un Coluche chafouin à souhait. En revanche, très bonne année pour le disco et Travolta qui règnent sans partage sur les charts avec *Saturday Night Fever* puis *Grease*. Et pour le punk, qui mute déjà en une new-wave rageuse et un postpunk dont on ressentira les secousses pendant plusieurs décennies. Pourtant, AC/DC arrive à glisser dans les interstices de ces raz-de-marée deux albums du bois dont on fait les héros. Versant studio, ce sera d'abord *Powerage,* puis côté live *If You Want Blood,* deux disques qui installent le groupe en première division du riff et représentent l'ubac et l'adret d'AC/DC. Une couleur blues, parfois sombre sur le premier, à l'image du splendidement dépressif *Down Payment Blues,* et le côté plein soleil d'un live radieux, gorgé d'énergie et de feeling pour le second. Bref, ce qui reste comme l'*annus horribilis* du Vatican a plutôt tenu de la cuvée millésimée chez AC/DC. Les deux disques adoubent un groupe au top niveau du live avec des prestations scéniques encore à taille humaine : sans chichi ni tralala, sans cloches ni canons. Ce seront également là les dernières balises bluesy avant mutation vers un ton plus hard, entamé dès la fin de l'année avec l'enregistrement de *Highway to Hell*.

C'est le 10 mai 1978 qu'éclot ce disque grandiose qu'est *Powerage,* entre la mort de Claude François, plutôt *high voltage,* et la Coupe du monde de foot à l'ombre de la dictature argentine. Cette même semaine, le single *Night Fever* des Bee Gees est en tête des charts anglais alors que, côté albums, *Saturday Night Fever* entame un règne sans partage de dix-huit semaines. AC/DC, à qui on ne met pas la fièvre à coups de boule à facettes, doit se contenter d'une 26e place pour ne camper que neuf semaines dans les charts. Ni Angus ni Bon n'avaient prévu de sortir le tube de Pento pour dompter leurs mèches rebelles. Pour eux, tout ce qui brille n'est pas d'or, et le groupe résolument hors mode s'assoit sur le disco, à l'inverse d'un Kiss par exemple, toujours prêt à sauter sur la dernière tendance pour mieux en servir sa propre relecture.

Pas question non plus de céder aux sirènes du punk toujours en embuscade. Si les Sex Pistols ne résistent pas à leur propre escroquerie et se séparent dès janvier, 1978 voit l'éclosion de quelques classiques du genre : *Adventure* de Television, *All Mod Cons* de The Jam, *Another Music in a Different Kitchen* et *Love Bites* des Buzzcocks, *Chairs Missing* de Wire, *Eternally Yours* et *Prehistoric Sounds* de The Saints, *First Issue* de Public Image Limited, *Parallel Lines* de Blondie, *Real Life* de Magazine, *The Scream* de Siouxsie and the Banshees, *This Year's Model* d'Elvis Costello and the Attractions ou encore *Outlandos d'Amour* de The Police, excusez du peu. Cette explosion n'empêche pas Angus de conchier la clique punk en interview,



Bon Scott et le groupe, 1978.

Powerage et _If You Want Blood_ installent le groupe en première division du riff. Avec une couleur blues sur le premier et le côté énergie et feeling pour le second.

"pour la plupart d'ex-étudiants en art, alors que nous sommes des prolos, durs à la tâche". Cela ne fera que renforcer la popularité d'AC/DC, surtout aux Etats-Unis où, de 40 dates prévues, le groupe passa bientôt à 76, ouvrant aussi pour Journey, Aerosmith ou Alice Cooper – et renonçant ainsi à quelques festivals européens.

Sur la pochette de *Powerage* hurle un Angus punkifié, qui ne se serait pas assez méfié du triphasé et aurait en plus oublié ses semelles de crêpe en tripatouillant au rayon électricité du palais de la Découverte. Pourtant, malgré ce visuel haute tension, *Powerage* est nettement un disque de blues, en pleine ère des cols pelle à tarte lamés, des futals glitter et des pompes d'un blanc immaculé.

Indispensable panoplie pour briller de mille feux. Très peu pour Angus & Co., toujours accros à leurs immuables T-shirts et jeans feu de plancher. Leur persévérance paie puisque, mi-juin, *Rock'n'Roll Damnation* devient leur premier single classé. Une 24e place, loin derrière les *Rivers of Babylon* de Boney M. qui n'en finissent plus de ruisseler sur l'Angleterre, mais c'est un premier succès dans la nuit à paillettes sans fin.

AC/DC termine l'année en studio à Londres, œuvrant sur *Highway to Hell,* premier grand disque de hard de l'ère moderne, produit par le jeunot Robert John "Mutt" Lange, le visage alors autant affublé de boutons que sa table de mixage et qui connaîtra la gloire planétaire avec Def Leppard, Bryan Adams ou encore son ex-femme, Shania Twain. Entre-temps, le label d'AC/DC hésite à sortir un best of pour imposer le groupe aux USA. Ce sera finalement un live, second fait d'armes de l'année dans les bacs, ce *If You Want Blood* sorti le 24 octobre qui devra, lui, se débattre dans les classements anglais entre *Summer Nights* côté singles et *Grease* côté albums.

AC/DC se retrouve de nouveau encerclé par Travolta, cette fois secondé par Olivia Newton-John, à l'époque moins *physical* que les boys, même si elle partage avec eux une naissance britannique avant une éducation australienne.

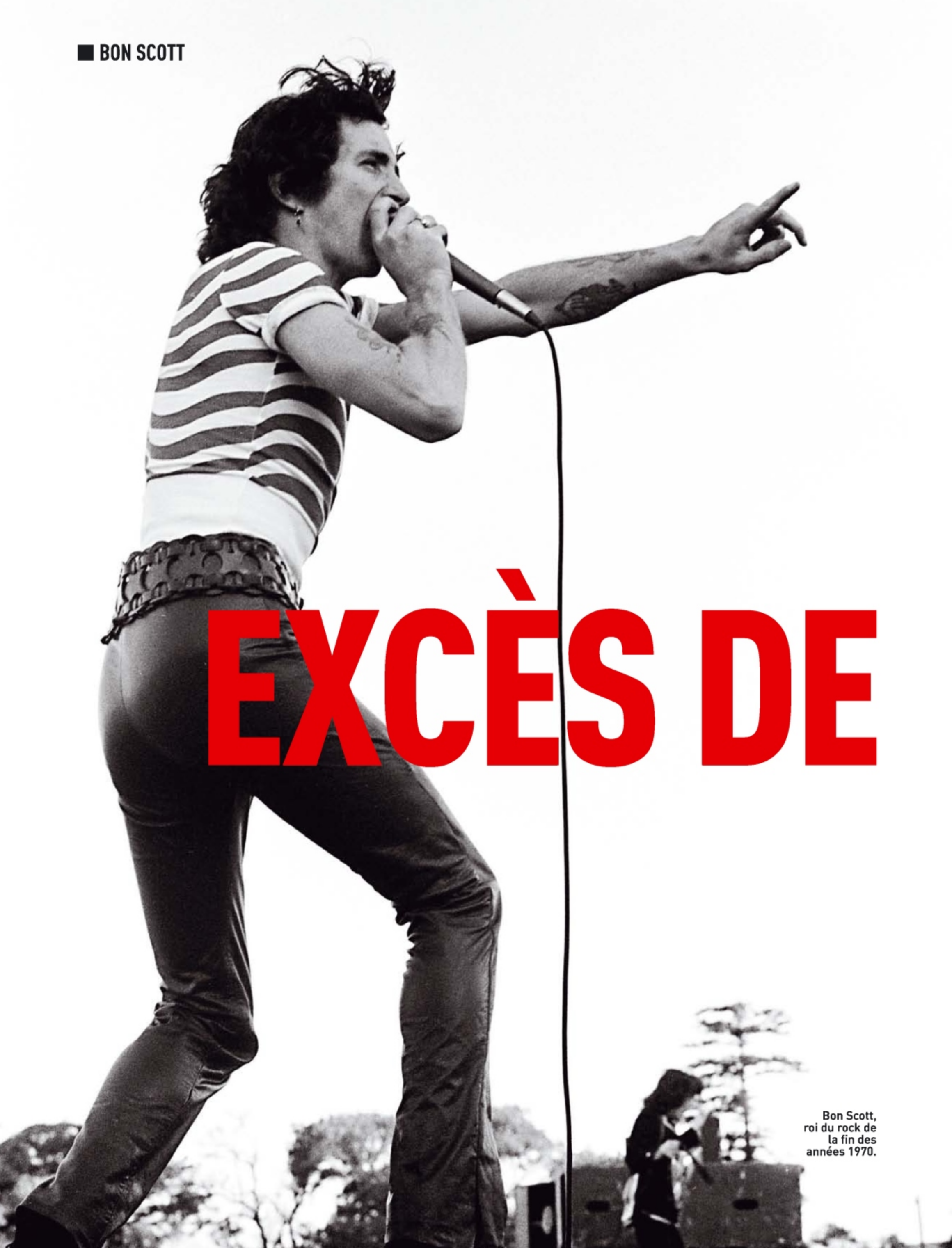
Le disque se loge à la 13e place des charts où, bouche à oreille aidant, il séjourne plus d'un an : 58 semaines. Est-ce le fruit d'une pochette floue quoique sanguinolente, édifiante allégorie néoclassique qui aurait pu être sous-titrée "Le démon du rock'n'roll emmenant l'innocence écolière headbanger au Pandémonium" ? Des années plus tard, le disco enterré par la new-wave, elle fera en tout cas son petit effet sur l'auteur de ces lignes, mouflet ignorant que le chanteur au regard méphistophélique – ce fameux flou – était lui-même déjà parti régner en enfer (plutôt que servir au paradis) depuis deux longues années.

Pour Bon Scott, ce live capté dans sa ville de Glasgow demeure sa plus belle épiphanie, gorgé de riffs pénétrants, de chevauchées de guitares tonitruantes et d'intenses moments blues. Depuis le 19 février 1980, une couleur associée à jamais à Bon Scott dans le cœur des fans. Là, juste sous la veste patchée. ▲

© PHOTOFEATURES/DALLE

■ BON SCOTT

EXCÈS DE



Bon Scott, roi du rock de la fin des années 1970.

VITESSE

Tragiquement disparu en 1980, le chanteur Bon Scott a emporté avec lui l'innocence des débuts fulgurants du groupe.
Par Guillaume B. Decherf

Mort à la charnière des années 1980, Bon Scott, né en 1946, venait déjà d'un autre temps, celui d'un certain amateurisme où tout n'était pas encore réglé au millimètre dans l'univers de la scène. Cet allergique notoire à l'autorité disparaît à l'aube d'un monde où tout ce qui tournait autour du spectacle allait plonger dans l'ultra-professionnalisme au détriment d'une légèreté certaine et d'une bonne dose d'improvisation. Bye-bye surprises et bonjour tristesse ! Bon Scott, qui jouait de la flûte, de la batterie et avait appris la cornemuse (comme plus tard le chanteur de Korn, Jonathan Davis), n'intègre AC/DC qu'en 1974 à l'âge de 28 ans et reçoit carte blanche pour donner au groupe sa couleur et son atmosphère au travers de ses textes.

Egalement d'origine écossaise, également embarqué enfant avec sa famille pour l'Australie et ses lendemains qui chantent, il connaît surtout trente-six métiers, trente-six misères. Entre autres jobs low cost autant que pittoresques, Bon est ainsi plongeur, mécano, pêcheur de crabes en apnée ou facteur.

Il s'empare d'un micro dès 1964 et passe par maints groupes de rock, dont les Spektors puis les Valentines qui croiseront la route des Easybeats, le groupe pop à succès de George Young, l'aîné de la tribu. Avant de rejoindre AC/DC, son futur chanteur, sociable autant que bagarreur, vit en 1967 dans une communauté hippie dans la banlieue de Melbourne, mais se fait coffrer pour usage de marijuana (alors qu'il avait déjà passé neuf mois en centre de redressement à l'âge de 16 ans pour divers larcins – le tribunal lui avait alors permis de retourner chez ses parents, mais la honte de se retrouver face à eux l'avait fait opter pour la solution la plus répressive).

Habitué au mouvement et à la foule, il peut décider sur un coup de tête d'aller passer la soirée dans une fête, convié par des fans après un concert, ou opter pour une série de pintes au pub du coin – et il en sera ainsi jusqu'à son ultime nuit. Très loin du protocole entourant aujourd'hui un AC/DC devenu multimillionnaire et couvé comme le lait sur le feu par son management, Bon Scott aura très peu profité de la phase grands hôtels du groupe. Avec son décès prématuré, une sensation de perte de l'innocence évidente naîtra – même inconsciemment – dans l'esprit des fans pour qui AC/DC est une pièce qui se joue en deux actes. Avec l'acte I pré-Brian Johnson, enjoué et imprévisible, où le groupe se fait plaisir et un acte II post-Bon où la machine de guerre scénique croule sous les lasers dans les stades du monde entier.

Pour être honnête, il faut reconnaître que cet acte II semblait déjà amorcé par le succès d'*Highway to Hell,* avec lequel le groupe propulsé en première division du riff et abonné aux grandes salles commence déjà à se retrouver victime de son succès. Ce qui aura forcément un impact sur son attitude ▲▲▲

■ BON SCOTT

Quand les excès de Bon Scott amusaient la galerie, Sydney, 1975.

▲▲▲ jusque-là légère. Le public des débuts voit vite que le succès phénoménal de *Back in Black* (plus de 50 millions d'albums vendus à ce jour) propulse définitivement le groupe dans une nouvelle dimension. Cet album, sorti alors que les cendres de Bon Scott étaient encore chaudes, marquera le début de l'ère industrielle d'AC/DC qui allait dorénavant devenir une énorme machinerie avec décors à l'avenant. Fini, le temps des trois concerts par soirée, des clubs enfumés et de Bon portant lui-même Angus sur ses épaules pendant que le soliste s'agite au milieu du public et qu'un roadie s'occupe de récupérer l'immense câble de guitare du lutin écolier façon tuyau d'arrosage. En parlant de câble, Bon, qui était l'aîné du groupe, en avait déroulé pas mal avant de rejoindre AC/DC, dont il fut brièvement au préalable garde du corps puis chauffeur, *"un vrai danger public"* selon les dires de Malcolm.

Live fast, die young

Gouailleur, bon esprit et grande gueule, Scott était un personnage à l'humour acéré. On lui doit des déclarations telles que : *"Je ne bois pas de cigarettes et ne fume pas d'alcool."* Mais plus subtil qu'il n'y paraissait, Bon Scott jouait de son personnage, au fait de l'image de voyou tatoué qu'il dégageait. Il suffit pour s'en convaincre de lire les hilarants courriers de fans qu'il recevait, tel celui d'une certaine Helen reproduit au verso de la pochette de *High Voltage*. Parolier plus raffiné que l'on ne pourrait le croire, il s'imprégnait de tout et de tous, toujours ouvert à la rencontre, la picole ou... la baston. Cet exact contemporain de Lemmy Kilmister, le leader du trio Motörhead, avait un peu la même approche de la vie – femmes et substances comprises –, doublée d'une même curiosité tous azimuts. Mais il faut croire qu'il n'y avait pas de place pour les deux hommes dans le même rafiot du rock'n'roll. L'un d'eux devait subir les conséquences d'une vie sur le fil du rasoir et ce fut Bon, condamné à être remémoré par la célèbre devise punk : *"live fast, die young"*. Ironie du sort, il déclarait en 1977 que : *"Si la vie commence à 40 ans, alors j'ai encore dix ans devant moi."* Le destin ne lui en accordera plus que trois chichement comptés. Et il mourra à l'âge de 33 ans, en ayant profité de chaque instant.

Grand frère pour le reste du groupe à qui il rendait une dizaine d'années, Bon était aimé comme tel par Malcolm et Angus. Dans une interview de 1982, questionné sur ses héros, Angus déclarera que *"la plupart sont morts"*, dont *"Bon Scott qu'il aimait, beaucoup"*.

En pensant à cet aventurier du rock qui vivait comme si demain n'existait pas, on ne peut s'empêcher de penser à Errol Flynn.

Rien de comparable entre le chanteur et l'interprète de *Robin des Bois* au niveau de la coupe de cheveux ou des goûts musicaux. Mais l'Australien d'adoption et le "diable de Tasmanie", familiers de l'excès et proches parents de la débauche, se ressemblaient sur bien des points : caractère bien trempé, goût prononcé pour l'aventure, frasques alcoolisées et amour insatiable des femmes. L'un mourut à 50 ans, l'autre à seulement 33. Vu sa consommation d'alcool, si Bon n'était pas mort en 1980 dans une Renault 5 glaciale, ç'aurait peut-être été en 1990 dans une Rolls climatisée. Mais au rythme qui était le sien, il ne serait sûrement plus en train de décapsuler des bières en 2015.

Après la mort de Bon, outre Brian Johnson, le groupe auditionnera aussi le très moustachu Terry Slesser, également originaire de Newcastle comme son concurrent à casquette. La casquette l'emportera sur la moustache, comme le papier sur la pierre au chifoumi. L'ex-chanteur de Back Street Crawler, dont le guitariste Paul Kossoff mourut tragiquement

© PHILIP MORRIS/DALLE

Bon Scott au gin et Angus Young au lait, Londres, janvier 1976.

© DICK BARNATT/REDFERNS/GETTY IMAGES

Bon Scott : un caractère bien trempé, un goût prononcé pour l'aventure, les frasques alcoolisées et un amour insatiable des femmes.

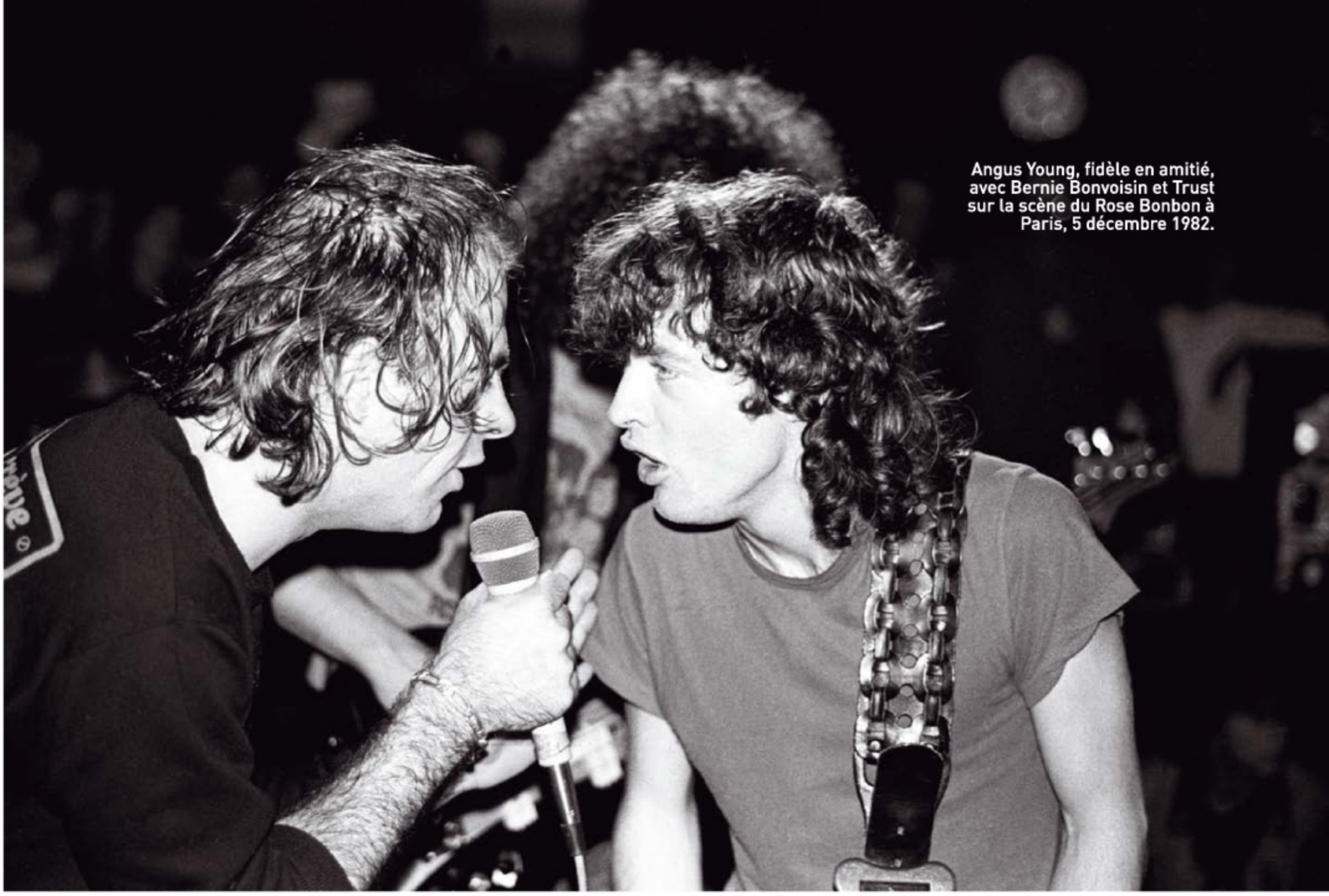
en 1976, auditionnera plus tard pour Iron Maiden, loupant là aussi le coche au profit de Bruce Dickinson. Quant à Bon, il possède sa statue et sa pierre tombale dans le petit cimetière de Fremantle en Australie, où le côté sauvage et beau d'AC/DC période indomptable repose à ses côtés à tout jamais.

Futur imparfait

On ne va pas jouer ici au petit jeu des prédictions à la *"que serait devenu le groupe si Bon en était resté le chanteur ?"*. Musicalement, le trio Angus/Malcolm/Bon avait jammé à Londres la semaine de la mort de ce dernier, et Bon avait déjà sous le coude quelques bribes de textes que, par respect, Malcolm et Angus se refusèrent à utiliser. Lors de ces jams finales, Bon s'était d'ailleurs aussi mis à la batterie, comme lors de sa première rencontre avec les frères Young. Bon Scott mort, il rentrait dans l'Histoire ; vivant, il aurait juste fait partie de l'histoire. Et l'état d'esprit pour le disque appelé à succéder à *Highway to Hell* en eût été tout autre. Malcolm traînait bien le riff de *Back in Black* (lire p. 36) depuis des années, mais bien sûr sans la noirceur des paroles qui vont lui être associées. Et musicalement, on doute que le groupe ait accouché de ce requiem métallique qu'est *Hell's Bells,* qui résonne plus que lourdement du sceau de la Camarde.

En même temps, cette atmosphère de requiem ne se traîne pas comme une âme en peine sur toute la longueur du disque : pour preuve, le morceau guilleret *You Shook Me All Night Long,* le plus connu et emblématique du groupe aux Etats-Unis (repris bien plus tard par Céline Dion !). Quant à *Rock'n'Roll Ain't Noise Pollution,* Anna Baba, la dernière petite amie japonaise de Bon pendant quelques semaines, dit en avoir vu les paroles écrites de sa main sur un calepin dans sa chambre, mais sans preuves tangibles à l'appui. Rappelons juste qu'officiellement, l'album *Back in Black* est signé *in extenso* Young, Young & Johnson...

Bon Scott a vécu trente-trois ans, dont seulement un peu plus de cinq passés au sein d'AC/DC. Il y a imprimé sa marque non seulement vocale, mais aussi sa présence et son esprit à travers les textes qu'il signait tous, et aussi par son attitude et son côté grand frère, toujours là pour aider le groupe ou résoudre les conflits ou les histoires d'argent avec le label. Tel un Syd Barrett chez Pink Floyd ou un Brian Jones chez les Stones, il a marqué brièvement mais avec fulgurance l'histoire d'AC/DC. Mais au contraire des précédents, il n'a jamais perdu pied au sein de son propre groupe. Son impact chez AC/DC s'est au contraire trouvé amplifié par le temps. Passé l'énorme succès de *Back in Black,* la médiocre décennie 80 a souffert de son absence qui s'est lue plus intensément à chaque album. Le groupe a vécu sur ses acquis pour peu à peu tourner en roue libre et, au final, finir sur la jante. ▲



Angus Young, fidèle en amitié, avec Bernie Bonvoisin et Trust sur la scène du Rose Bonbon à Paris, 5 décembre 1982.

IN BON WE TRUST

Bernie Bonvoisin, la voix de Trust, fut l'ami de Bon Scott durant la dernière année de sa vie. Il nous racontait en 2009 sa rencontre avec le chanteur d'AC/DC.
Entretien Guillaume B. Decherf

De quand date la rencontre de Trust avec Bon Scott ?
Bernie Bonvoisin : On était au studio Pathé à Boulogne en 1978, pour enregistrer le premier single de Trust. Bon était dans le studio voisin, où les Rolling Stones enregistraient *Hot Stuff,* car il passait voir un pote à lui, technicien guitare de Ron Wood.
Et qui est allé le premier vers l'autre ?
Je ne sais plus, mais il s'est retrouvé dans notre studio et a écouté notre adaptation de leur *Love at First Feel,* et voilà... On s'est revus pendant deux ou trois jours à Paris avant de le raccompagner à Roissy. Quelque temps après, j'ai reçu une lettre de Munich que j'ai toujours, où Bon me proposait d'ouvrir pour eux au Stadium à Paris, en octobre 1978.

Bon était connu pour beaucoup aimer écrire, ses textes mais aussi des notes, des cartes pour ses amis...
C'était quelqu'un de très vivant, très humain, et qui en tout cas a toujours gardé le contact avec nous. Et surtout simple, très simple ! On s'est tout de suite bien entendus. Les choses se sont faites très naturellement. Et son amitié englobait tout le groupe. On était ensemble en studio, il nous a trouvés sympathiques et vice-versa. Par la suite, on a eu des contacts plus rapprochés en se retrouvant à Londres. Je me souviens avoir rencontré son pote Mick Cocks, le guitariste de Rose Tattoo, avec qui il venait de faire un restau sans payer, avant de sauter dans un taxi ! Voilà la spontanéité de Bon.
Cette amitié s'étendait-elle au reste du groupe ?
Les frères Young sont plus réservés et avaient une vie plus rangée. On les voyait surtout en tournée. On parlait musique – je sais qu'Angus adorait *L'Elite,* et on avait d'excellents rapports avec tout le groupe. Hormis le management. A l'époque, ils étaient managés par un type qui s'appelait Peter Mensch et... qui était une sale race, quoi ! Et en même temps, il ne pouvait rien dire ni rien faire donc ça le rendait fou. Je ne sais pas ce qu'il avait à craindre, mais il y avait un truc qui ne passait pas et c'était réciproque.
Il l'avait peut-être mauvaise que vous ouvriez pour eux ?
Ce n'était même pas la question d'ouvrir pour eux ou pas, mais juste notre présence. Moi, j'ai suivi une partie de leur tournée dans le tour bus. Je suis même parti sur la route avec Bon, tous les deux on a voyagé en train, et Peter Mensch ne comprenait pas. Il y avait un truc qui lui échappait.
Combien de fois vous êtes-vous vus avec Bon ?
Ça a duré une grosse année, mais c'était intense. La dernière fois que l'on s'est vus à Paris, il s'est engagé à écrire les textes en anglais de l'album *Répression* pour sa sortie internationale. Je lui ai donné des thèmes, et quand on s'est revus quelques mois après à Londres, où il avait effectivement travaillé

© ALEX MITRAM/DALLE

sur sept ou huit textes, j'étais assez surpris. Je me suis dit : "Vraiment, c'est un mec de parole." On a même découvert après sa mort qu'il était allé bien au-delà de ça. L'appel qu'on a reçu ensuite d'Ahmet Ertegün, fondateur de Warner, pour un contrat, c'était aussi par son intermédiaire.

En revanche, ces fameux textes écrits pour vous n'ont jamais été retrouvés...

Pour les textes, je suis allé avec Silver Smith, l'ex-petite amie de Bon, chez Peter Mensch afin de voir ce qu'il en était, et il s'est fait un plaisir de me dire qu'il n'y avait plus rien chez Bon. Plus de photos, plus rien...

Donc, ces archives, c'est Peter Mensch qui doit les avoir ?

Je ne sais pas, je n'ai jamais su le fin mot de l'histoire, mais le ménage avait été fait... On était le lendemain du décès de Bon. La veille, on était au studio à Londres et il y était passé le soir. Il avait aussi laissé un mot à l'hôtel nous demandant de le rejoindre au Music Machine avec ce pote, Alistair. Mais le staff de Sony est venu de Paris pour nous apporter notre premier disque d'or, et on est partis faire la fête. Dans la nuit, on est repassés au studio enregistrer les chœurs d'*Antisocial* avec tous ceux qui étaient là. Et puis voilà, le réveil a été ce qu'il a été... Mais la veille, j'avais déjeuné chez lui dans la maison encore pleine de cartons où il venait d'emménager.

Et le lendemain, plus de photos, plus rien.

Il avait peur que des gens récupèrent des effets personnels et fassent monter les enchères ?

En tout cas, la seule chose que Mensch n'a pas pu récupérer, c'est la bande qu'on avait faite ensemble. Je crois qu'on doit être les dernières personnes avec qui Bon ait posé sa voix. Mais je n'ai jamais vu ses textes, rien. J'en avais même parlé à ses parents qui étaient venus en France l'année suivante pour qu'on se rencontre. Et même sa mère n'a jamais rien récupéré de tel.

Existe-t-il d'autres morceaux en commun avec Bon que cette version de *Ride On* ?

Non ! D'ailleurs, c'était juste une jam comme ça, ce n'était pas prévu. Il est rentré dans le studio alors qu'on faisait tourner le titre, il s'est mis au micro et a chanté, c'était vraiment une impro. Décontractée. Ça faisait partie du réel bonheur qu'il avait de passer du temps avec nous et qui était réciproque.

Avait-il besoin de sang neuf ?

Non, je pense que c'était quelqu'un qui dans la vie était foncièrement curieux des autres, ce qui le rendait profondément humain. C'était une belle personne.

Tu n'es pas allé à l'enterrement en Australie ?

Non, mais sa mère m'a ramené un Polaroïd de l'endroit plus tard. Je ne suis jamais allé en Australie, c'est loin et j'ai peur en avion. Mais il me reste des images de ces moments avec lui. J'y repense parfois. C'est quelque chose qui est forcément là quand j'entends un de ses titres. En plus, avec Trust, on rejoue souvent *Ton dernier acte*. En dehors de l'aspect musical des choses, la rencontre avec Bon, c'est d'abord une rencontre humaine.

As-tu connu les parents de Bon ?

Il sont venus en Europe l'année après sa mort je pense. J'avais reçu une lettre de sa mère Isa. Avec Vivi *(Yves Brusco, bassiste – ndlr)* on est allés les chercher à Roissy puis on a passé une journée avec eux. Ce sont des gens très simples, à l'image de Bon. Il y avait une simplicité harmonieuse dans toute la famille. Mais ils étaient un peu surpris de l'aura du fils qui avait quitté l'Australie en n'étant pas encore trop connu. La trace qu'il avait laissée chez tous ceux qu'il avait rencontrés les étonnait, et ils profitaient de ce voyage en Europe pour rencontrer des gens dont il avait été proche. Sa mère m'a dit qu'elle avait des photos de nous ensemble que Bon lui avait envoyées. Ensuite, on a dû s'écrire deux, trois fois, c'était plutôt touchant.

La mort de Bon fait-elle partie de celles qui t'ont le plus touché ?

Oui, bien sûr. Partir comme ça à cet âge-là, même sans être chanteur de rock, c'est un truc violent. Les conditions dans lesquelles ça s'est passé sont assez sordides. Bon buvait, mais je n'avais pas imaginé ce scénario une seule seconde, et puis je n'avais pas à rentrer dans cet aspect-là de sa vie. Etre fauché en pleine ascension après avoir autant bossé, ramé pendant des années, surtout lui, qui était plus âgé que nous... Ça nous ramène à la fragilité des choses. Bon était en pleine euphorie, nouvel appart, nouvelle fiancée, même s'il avait des doutes sur le fait de ne plus être avec Silver. Il avait un boulevard devant lui. Le regret, c'est de s'être installés dans cette amitié en se disant que sur la longueur on aurait le temps de parler des choses...

As-tu été tenté de faire un rejet d'AC/DC après ça ?

Non ! Parce que Bon Scott nous avait aussi branchés avec leur tour manager John Jackson qui nous a pris dans son écurie Fair Warning. C'est comme ça que l'on s'est retrouvés à jouer au festival de Reading ou à ouvrir pour Iron Maiden. Et quand Brian est rentré dans AC/DC, la première chose qu'il a faite a été de m'appeler. Nous étions en tournée en France, et il est venu se présenter. J'ai trouvé ça plutôt classe... étrange dans la démarche, mais bien. Les deux hommes n'ont rien à voir : Brian a eu cette opportunité de raccrocher avec le rock alors qu'il n'était pas dans une situation brillante. Quand dans ta vie il t'arrive un truc comme rejoindre AC/DC... Il peut aller brûler un cierge tous les jours ! Honnêtement, je suis moins allé voir le groupe après. Je les ai vus au moins vingt fois avec Bon, ensuite, je trouvais ça... étrange.

Ce qui étonne vos fans, c'est que vous n'ayez ensuite jamais ouvert pour AC/DC...

Si, au Stadium à Paris en octobre 1978. Mais depuis notre reformation, ce sont des histoires de managers, ça ne dépend pas de nous.

Ferhat (manager) : AC/DC aujourd'hui, ils sont intouchables, tu ne peux joindre ni les artistes ni le management, ils ont des premières parties prévues sur toute la tournée. Tu n'arrives pas en disant : "Bon, pour la France on les dégage." Ce n'est plus une question de liens.

"Je n'ai jamais vécu une rencontre aussi forte avec un autre musicien."

Bernie Bonvoisin : Pour Bercy en mars 2009, Nono et Izo *(Norbert Krief, guitare et Izo Diop, guitare, basse – ndlr)* y sont allés avec Ferhat, ils ont passé du temps backstage. Moi, en ce moment, j'ai une vie un peu compliquée, et en plus, je suis en repérages pour mon prochain film. Brian m'a appelé pendant deux jours pour que j'y aille. Mais on se voit. Avec Bon, ça aurait été plus simple, il aurait peut-être fait la démarche d'interférer au vu de ce qu'il avait fait pour nous de son vivant. Donc, s'il était resté ce qu'il était au sein de ce groupe, il y a longtemps qu'on aurait joué ensemble... En même temps, on n'a jamais rien demandé à Bon. Tout venait de lui car il appréciait le groupe, musicalement comme humainement.

Je suppose que vous ne parliez pas de technique de chant entre vous ?

Non ! Il n'était pas là-dedans. On partageait un amour du blues ou des Beatles. Il connaissait même quelques chanteurs comme Brel. Mais Bon, c'est quelqu'un qui aimait boire, qui aimait les filles et qui chantait à l'instinct. Il vivait les choses comme elles venaient et aimait immensément la vie. Il était conscient... au point d'en être inconscient... Moi, j'ai fait des trucs avec lui, par exemple quand ils ont joué à Lyon, on a fait le voyage en train. Et on est allés au concert avec les fans, en rentrant par la porte principale.

A un moment, Bon s'est amusé à dire aux gens : *"Hé, c'est le chanteur de Trust !"*, alors j'ai répliqué en disant que lui c'était le chanteur d'AC/DC. Du coup, c'est la sécurité qui est venue nous sortir de là parce que ça tournait à l'émeute. Tu ne t'attends pas à ce qu'une star comme ça se pointe à pied à son propre concert – c'est surréaliste, mais lui le faisait. Ce qui montre qu'il avait les pieds sur terre, il n'était pas dans un trip "enfermé dans sa bulle".

Il te parlait de sa famille, de l'Australie ?

Bien sûr, il parlait de son pays, qu'il fallait venir ! On avait plein de choses à faire et à apprendre l'un de l'autre. Tout ça était neuf, comme quand tu construis une amitié avec quelqu'un et que tu sais que ça va être durable. Et encore une fois, tout cela était au-delà de la musique parce qu'il y avait une réelle affinité dès le départ.

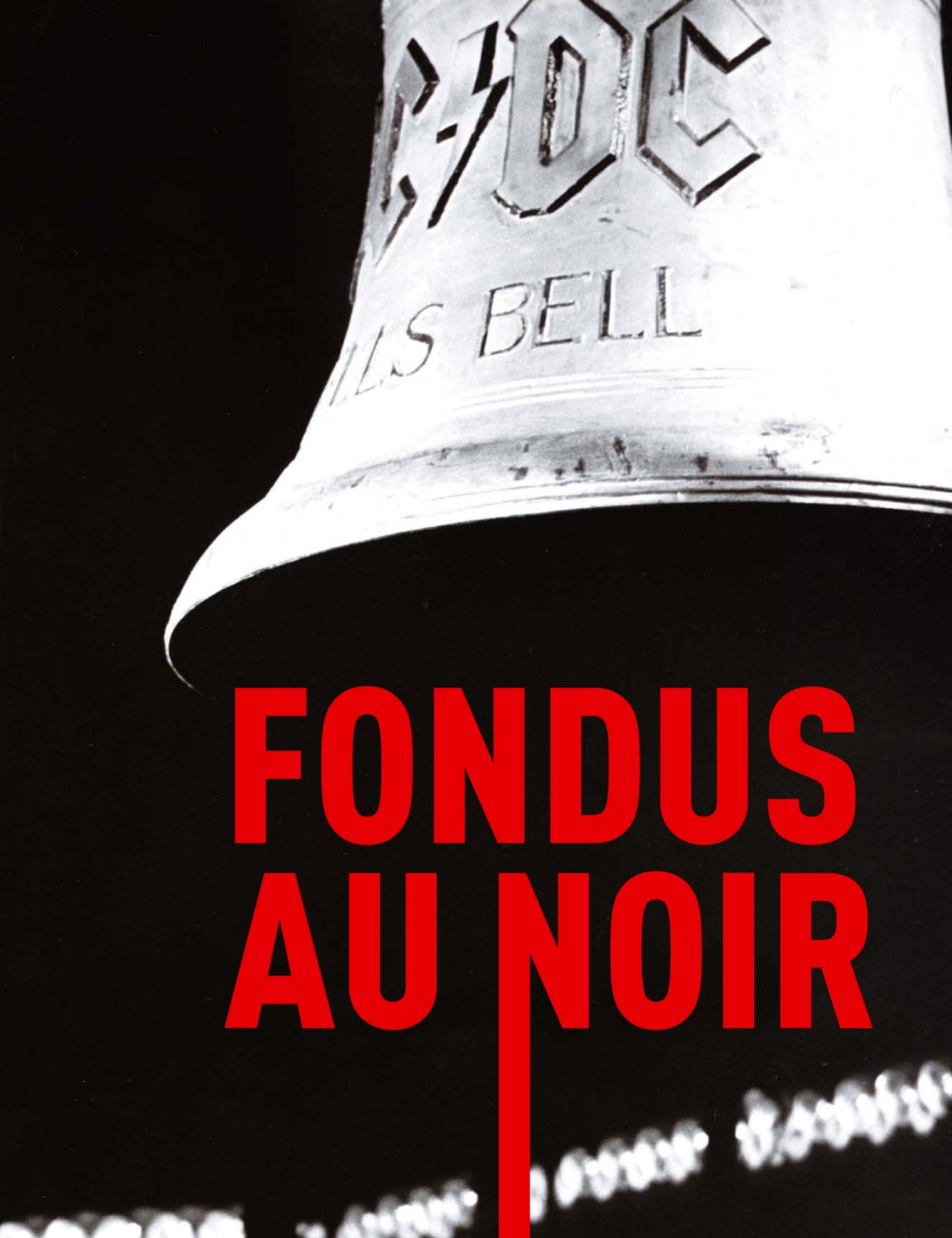
Tu te sentais honoré de cette amitié du fait du décalage de notoriété dans vos carrières ?

Non, on n'était vraiment pas sur ce registre-là, mais sur un registre humain. La fonction devient secondaire. On aurait pu sympathiser, lui l'Ecossais d'Australie et moi le Français, sans être chanteurs, juste par affinité. Je n'ai jamais vécu une rencontre aussi forte avec un autre musicien par la suite. J'étais à des kilomètres de penser que je recevrais un jour une lettre de Bon Scott me demandant d'ouvrir pour AC/DC. Ça venait du cœur. Simplement. ▲

■ BACK IN BLACK, 1980

© CHRISTIAN ROSE/DALLE

Brian Johnson fait trembler les cloches de l'enfer en mémoire du disparu Bon Scott, Le Bourget, 29 novembre 1980.



FONDUS AU NOIR

En 1980, avec *Back in Black*, AC/DC bâtit un pont électrique entre la vie et la mort et gagne ses galons de légende du rock. L'histoire d'un album mythique, engendré dans la sueur et la douleur.
Par Olivier Granoux

Geordie, la sympathique bande de Brian Johnson, deuxième à gauche, 1974.

© CHRIS WALTER/WIRE IMAGE/GETTY IMAGES

Un journaliste anglais (et sournois) les avait un jour résumés en une seule formule : *"AC/DC, c'est dix albums qui sonnent comme un seul."* Groupe devenu culte en en faisant le moins possible, sorte de Ramones du heavy metal ayant choisi les stades plutôt que les caves, AC/DC a survécu à toutes les modes depuis quarante ans. En s'obstinant au surplace apparent, la musique du groupe n'a ainsi jamais vieilli. Le secret absurde de l'éternité, découvert par des prolos du bush. La sortie d'un nouvel album de ces monstres du rock en octobre 2008, après huit longues années d'absence, électrisa les foules. Parce que, officiellement, *Black Ice,* c'était le retour aux valeurs refuges et crédibles : la suite de *Back in Black*. L'allusion à ce disque-charnière du groupe paru en 1980 n'est pas innocente. Avec *Back in Black,* les Australiens ont sublimé leur destin et écrit un peu d'histoire du rock au passage, catégorie Highlander : en affrontant la mort, AC/DC est devenu immortel.

Rock'n'roll jusque dans la mort

En 1979, l'album *Highway to Hell* se classe de longues semaines en tête des charts australiens, anglais et américains, où il s'écoulera à 18 millions d'exemplaires. Le succès enfin au rendez-vous, AC/DC entre dans les années 1980 avec le sentiment du devoir accompli. Mais l'histoire est en marche, et les Australiens doivent maintenant confirmer. Le groupe a commencé à Londres l'enregistrement du successeur du puissant et chaleureux *Highway to Hell*. Après six ans et six albums, l'attente est immense.

Fêtard invétéré, Bon Scott arrose régulièrement les sessions en studio d'intermèdes nocturnes rocambolesques où il écume les pubs de Camden. Le 19 février 1980, rond comme une queue de pelle, il est ramené dans la voiture d'un ami qui le laisse cuver sur la banquette arrière. Il est retrouvé mort le lendemain, étouffé dans son vomi. Dans le genre mort rock'n'roll, on tutoie les sommets. Cette fin peu glorieuse de leur leader à 33 ans confère immédiatement au groupe un statut d'intouchable, preuve absolue de totale crédibilité rock, validée par Jimi Hendrix, étrangement mort de manière similaire dix ans plus tôt. Le coup est cependant rude pour AC/DC, qui perd un ami, un frère, un chef. Angus Young déclarera : *"Bon était comme un père pour nous. Il avait dix ans de plus que moi et il possédait l'expérience et le savoir. S'il y avait un problème de salaire dans le groupe, Bon prenait tout de suite l'affaire en main. S'il y avait un problème personnel, Bon était le premier sur le coup. Il était le type qui était là au bon moment. Quelqu'un d'unique."* Hagard, le groupe tangue dangereusement et son avenir est incertain.

Malcolm décide cependant de rebrancher les amplis, par thérapie : *"En jouant de la guitare, on pouvait oublier la réalité."* Reproduire la routine pour ne pas sombrer totalement. Mais il leur faut surtout retrouver un chanteur. Quelques auditions désastreuses plombent un peu plus le moral des troupes. Et puis un fan de Cleveland zélé envoie une K7 du groupe anglais Geordie, militant pour que son

Avec Brian Johnson, AC/DC entre dans l'ère du clip et de MTV. Miami, 1983.

chanteur, Brian Johnson, soit le successeur tant recherché. Les frères Young et "Mutt" Lange en ont aussi entendu parler via Bon Scott. Angus Young le raconte au magazine *Record Collector* : *"Quand j'ai entendu le nom de Brian pour la première fois, la seule chose que je savais à son sujet m'avait été racontée par Bon (...). Il est allé voir ce que Geordie donnait sur scène, et tout ce qu'il a entendu à peine arrivé, c'était ces cris venant de la scène. Bon a levé les yeux et vu ce mec, Brian, sur le sol, avec les jambes bougeant dans tous les sens. Des types sont venus avec un brancard et l'ont installé dessus. Bon a adoré et s'est mis à gueuler :* "Encore, encore !" *Sauf que c'était pour de vrai : Brian avait l'appendicite. Mais Bon a trouvé que ça sonnait super-bien quand même."*

Une oraison de décibels

Brian Johnson est un solide poulbot à casquette de Newcastle qui pose des fenêtres le jour, chante du rock la nuit et descend des bières en cadence. Convoqué à Londres pour une audition, le chanteur au physique de routier débarque sans trop connaître le groupe. Il l'a cependant repéré quelques fois à la télé du fond de son canapé, bluffé par l'attitude bondissante du collégien guitariste : *"Il ressemblait au Taz, le diable de Tasmanie, c'était cool."* L'amitié est scellée à coups de tournées générales avant même le début de l'audition, et se concrétise sur un titre de Tina Turner (l'abus d'alcool, sûrement) et *Whole Lotta Rosie*. Le 1er avril 1980, six semaines à peine après la mort de Bon Scott, AC/DC s'est trouvé un nouveau chanteur.

"Bon était comme un père pour nous. Il avait dix ans de plus que moi et il possédait l'expérience et le savoir. Quelqu'un d'unique." Angus Young

Le groupe recomposé se retranche alors aux Bahamas, dans les studios de Compass Point, propriété de Chris Blackwell. Le fondateur du label Island y a vu passer Bob Marley, les Stones et bien d'autres. L'équipement vintage est de qualité, même si l'enregistrement est souvent pollué par le bruit de pattes des crabes qui trottinent sur le parquet. Dans la moiteur ambiante, AC/DC délivre un disque gros calibre : *Back in Black*. Un retour en fanfare de décibels. "Mutt" Lange canalise la fougue retrouvée, mais la recette reste la même : riffs primitifs, arrangements minimalistes et braillements gonflés de testostérone.

Et pas de slows, surtout : Angus Young les déteste. Brian Johnson, malgré son grain éraillé, possède une voix à la tonalité proche de celle de Bon Scott, qui offre une transition en douceur pour les fans – et la seule évolution musicale que connaîtra le groupe de toute sa carrière.

Le disque s'ouvre avec le glas inquiétant et mythique de *Hell's Bells*. La symbolique du deuil est évidente. C'est la chanson titre *Back in Black* qui sert d'oraison funèbre à Bon Scott. Voulu sans mièvrerie, l'hommage viril repose sur un riff de trois accords désespérément basiques qui servaient d'échauffement à Malcolm avant les concerts. Jugé trop heavy, le riff est sauvé *in extremis* de l'oubli par Angus que sa simplicité transcende, et habille d'un rien (qui fait tout) la chanson. La pochette est refusée des dizaines de fois par la maison de disques, qui finit par abdiquer, de guerre lasse. Son concept est décidé depuis longtemps : elle sera noire de deuil. La légende est en marche, attisée par un tube inattendu : *You Shook Me All Night Long* – un titre qui a longtemps fait débat au sein même du groupe car jugé trop rapide, trop pop, hors sujet avec le reste de l'album. Le titre sera un tube mondial, repris (massacré) même par Céline Dion, qui n'a visiblement pas compris les paroles.

Alors qu'il a failli ne jamais exister, le disque marque paradoxalement le début d'une deuxième vie pour AC/DC. Enfanté dans la douleur, *Back in Black* est aujourd'hui, avec 50 millions de copies vendues, le disque le plus populaire du groupe. Et continue à très bien se vendre. Le noir, ça ne se démode jamais. ▲

© YOURI LENQUETTE/DALLE

ABC/DC

Par Guillaume B. Decherf

Angleterre

En y débarquant en 1976, un Angus prétendument mineur (pour cadrer avec son look d'écolier) vous expliquait entre une gorgée de milk-shake choco et une poignée de Smarties vouloir devenir riche rapidement pour s'offrir l'île de Tasmanie. Peut-être pour remplacer l'acteur Errol Flynn, natif de l'île ? En effet, le futur Robin des Bois était accusé par sa mère dès ses 7 ans de n'être qu'un *"diable en culottes courtes"*. A l'image d'Angus.

Butés ?

Allergique au téléchargement, AC/DC pense que c'est bon pour les singles pop, mais que leurs albums s'écoutent *in extenso*. Pour la même raison, et dans un souci de non-dispersion de leur œuvre, les Australiens ont toujours refusé la sortie de quelque compilation ou best of que ce soit.

Cinéma

Jean-Baptiste Maunier, l'ex-Choriste, porte un T-shirt AC/DC dans *Hellphone*. Dans *Jerry Maguire*, le réveil tire Tom Cruise du sommeil au son de *For Those...* Dans *School of Rock* (*Rock Academy* en V.F.), Jack Black et le groupe de collégiens qu'il coache reprennent *It's a Long Way...* Hormis les films rock style *Beavis & Butthead, Rock Star* ou le *Last Action Hero* de Schwarzie proposant sur sa B.O. l'inédit *Big Gun* en 1993, ce sont surtout des films australiens qui utilisent des chansons du groupe ou scénarisent un film autour du groupe, comme *Thunderstruck* en 2003, où quatre potes parient d'en enterrer un cinquième à côté de Bon Scott.

Dieu

"S'il existe, le diable aussi", déclarait tout de go au magazine *Salut !* au début des années 1980 un Angus doutant fortement de l'existence du Tout-Puissant devant le flot de calamités que la terre a endurées de tout temps.

Enfer

Le 18 janvier 1991, à Salt Lake City dans l'Utah, trois fans (deux garçons de 14 ans et une fille de 19 ans) meurent, victimes d'un mouvement de foule. La presse US se déchaînera contre le groupe qui en sera très affecté. Fin 1992, le drame se solde par le paiement d'une somme restée inconnue aux familles des trois jeunes fans.

Fremantle

On est bien d'accord, les statues sont faites pour que les pigeons fassent dessus. Ce qui n'a pas empêché la municipalité de la ville australienne de Fremantle, où repose Bon Scott, d'en inaugurer une en 2008. Affreux ! Autant on peut vaguement comprendre les fans qui vont desceller les plaques des rues AC/DC à Madrid ou Melbourne, autant vouloir piquer la statue de Bon... Pour s'en servir comme épouvantail ?

Guitare

AC/DC a construit un son rock'n'roll en symbiose entre la Gretsch Jet Firebird 1963 demi-caisse de Malcolm et la Gibson SG d'Angus. Du haut de son 1,57 mètre, celui-ci adopte en partie la SG du fait de sa petite taille (pas Angus, la guitare !), donc de la maniabilité de son manche ainsi que de son prix riquiqui.

Hell's bells

Composé juste après une tempête sur l'île-paradis fiscal des Bahamas, Nassau. Son riff fut qualifié de mystique par Angus et les paroles furent écrites par Brian, qui fit de son mieux pour se glisser dans le côté ironique et second degré de Bon. Rappelons qu'en vieil argot Brit *"hell's bells"* signifie sacrebleu... ou merde.

It's a long way to the top

L'hymne ouvrant *High Voltage*, mariant guitares et hum... une cornemuse jouée par Bon, est considéré comme la première *signature song* de Scott. Devenu culte au point que Brian Johnson ne le chante jamais, ce titre accompagne le générique de fin du film *Rock Academy* (avec Jack Black) et ouvre chaque concert des New-Yorkais de Twisted Sister. L'emploi de la cornemuse donnera vingt ans plus tard des idées à un jeune groupe nommé Korn.

Jagger & Richards

Angus se souvient des Stones comme du premier groupe qu'il ait vu, emmené par ses grands frères du haut de ses 9 ans. Il en aimait surtout les premières années, encore dominées par les influences blues, et les Stones restent aussi le dernier groupe qu'il ait vu live. En 2003, en première partie du groupe anglais, AC/DC savait n'avoir rien à perdre de cette confrontation : ils avaient juste à mettre le feu, partir sous les vivats et laisser Mick et Keith trouver les lances à incendie !

Krokus

Le plus fameux des clones d'AC/DC a connu un certain succès aux USA au début des années 1980, loin de sa Suisse natale, et ce malgré un son copie carbone. Dans le registre "fans de", on leur préférera au fil des ans Great White, Helix, Four Horsemen ou fin 1980 les Danois de D-A-D, à la pédale wah-wah bien mieux inspirée et à la mélodie jamais loin du manche.

Lange (Robert John dit "Mutt")

Né en 1948, le producteur anglais se sera forgé une réputation sur la glorieuse trilogie allant de *Highway to Hell* à *For Those...* Pour appréhender sa patte, on écoutera attentivement *Touch Too Much*, le moins AC/DC des titres d'AC/DC : le plus Def Leppard pour tout dire, tant s'y nichent en germe les tics de studio de Lange, gros chœurs multicouche, guitares

policées et écho de batterie artificiel. Etrange comme même la voix de Bon semble domestiquée sur *Touch Too Much,* un morceau qui n'aurait pas détonné sur *High'n'Dry* ou *Pyromania* de Def Lep.

MOUSTACHE

A la mort de Bon, outre Brian Johnson, AC/DC auditionne un autre chanteur de Newcastle : le moustachu Terry Slesser, ex-chanteur de Back Street Crawler, dont le guitariste-junkie mais grand espoir du blues, Paul Kossoff, mourut tragiquement en 1976. Slesser auditionnera plus tard pour Iron Maiden, loupant là aussi le coche au profit de Bruce Dickinson.

NÉGRIERS

Contre une somme rondelette versée au groupe, le monopole de la vente aux USA de l'album *Black Ice* a été remporté par le groupe Wal-Mart, géant de la grande distribution et négrier des temps modernes, connu pour ses salaires en dessous des minima et sa haine des syndicats. Précisons que Wal-Mart ne vend que des versions bipées de tout disque arborant en bandoulière un *"fuck"* ou un *"cunt"* dans ses paroles.

OXYGÈNE

Dès 1980, on peut voir des photos où Angus reprend son souffle après un concert grâce à un masque à oxygène. On en compte même trois sur la tournée *Black Ice*. Mais même Lemmy (Motörhead) l'inoxydable en a eu besoin après le Fury Fest 2005 l'année de ses 60 balais.

PEOPLE

Outre Stephen King dont c'est le groupe préféré et qui, en 1986, réalisa son premier film *Maximum Overdrive* autour de chansons du groupe, les fans d'AC/DC comptent dans leurs rangs Justice, Fabrice Bénichou, Roger Federer, Antoine de Caunes, Nagui, William Baldé, Phoenix...

Q

Les groupies ne semblent plus à la fête depuis le trépas de Bon et les premières tournées où les revues de charme jonchaient le sol du van. Quoique très discrets sur leurs vies privées, les membres du groupe sont plutôt du genre mariés (Angus depuis vingt-neuf ans !). Les backstages d'AC/DC sont donc loin de ressembler à un lupanar : on n'est pas chez Motörhead.

RIDERS

Sur les *riders* d'AC/DC, ces listings détaillés de ce que le groupe désire trouver dans les loges de ses concerts, nul bain au lait d'ânesse ou canapé rose, mais il est précisé que chaque pièce des loges de ces (très) gros fumeurs doit être équipée de trois grands cendriers en verre. Dans les backstages désertés du groupe à Bercy en 2000, on se souvient aussi d'un immense porte-briquets en mousse, style boîte à œufs, fixé sur un ampli contenant une trentaine de briquets jetables.

SOUVENIRS, SOUVENIRS

Jeff Bouquet, l'ex-rédacteur en chef de *Metal Attack,* se souvient d'avoir reçu *"Brian et Malcolm à l'été 1985 pour* Les Tympans fêlés, *première émission de hard à la télé... sur TF1, alors non privatisé ! On tournait à Balard dans la poussière et la rouille sur le site des usines Citroën en démolition. Malgré l'endroit, deux heures durant, ils ont été très dispos, très cool. D'autant que l'idée était que je les prenne en stop dans une Ferrari décapotable où ils répondraient à mes questions. Brian, qui est un fêlé de bagnoles, a adoré, il voulait la conduire..."*

TAROT

Malcolm racontera vingt ans après qu'en 1977 Bon avait vu une cartomancienne lui prédisant une courte existence. Il continua donc sa vie de bâton de chaise, sachant qu'en 1980 il serait mort ! Il l'avait lui-même révélé au groupe dans les bureaux de leur tourneur à Melbourne.

TEN POUNDS (10 £)

Le prix à acquitter pour un show exceptionnel le 21 octobre 2003, pour la réouverture de l'Hammersmith Odeon de Londres. Soit le même tarif que vingt ans auparavant ! Mais avec une setlist abrégée à seize titres, Brian souffrant d'une infection pulmonaire.

UNIFORME

Margaret, la grande sœur, trouve le nom du groupe en regardant la prise de sa machine à coudre. Elle rapportera aussi à Angus sa première veste de velours *made in London* récupérée à la boutique du label Apple, alors que les Beatles liquidaient leurs stocks de la fin des 60's.

VOLÉE DE REPRISES

Les *cover bands* ont beau pulluler, peu de poids lourds pop se sont risqués à reprendre AC/DC sur disque : trop de respect ? Citons la reprise d'*Hell's Bells* par les Dandy Warhols et le groupe comico-country Hayseed Dixie. Live, *Back in Black* eut droit à un sort furibard par Jack "Tenacious D" Black et les Foo Fighters. Quant à la *signature song* qu'est *You Shook Me All Night Long,* elle a été reprise par Kelly Clarkson, Melissa Etheridge, Shania Twain, Kid Rock et surtout Céline Dion et Anastacia en 2002, *"pire affront musical de tous les temps"* pour le mag briton *Total Guitar*.

WE ARE THE WORLD, WE ARE THE CHILDREN LALALA...

Le groupe ne cautionne guère le *charity business* et a par exemple refusé de jouer au *Live Aid*. Angus estimait qu'il n'aurait pas été très fin d'y jouer des titres intitulés *Highway to Hell* ou *Hell's Bells* !

X

De *The Jack* ("la vérole") à *Big Balls,* de *You Shook Me...* à *Whole Lotta Rosie,* de *Girls Got Rhythm (The Backseat Rhythm...)* à *Mistress for Christmas,* le sexe est un sujet prééminent (proéminent) dans l'œuvre d'AC/DC. Rien que le cartoon ouvrant le show *Black Ice* suffirait à s'attirer les foudres des Chiennes de garde. Tout y est hautement suggéré (Brian "pompier, bon œil", les filles du train arc-boutées au manche de la chaudière au bord de l'explosion, etc.), mais jamais proprement (!) énoncé.

Y&T

Dave Meniketti, leader et seul rescapé de Y&T, a confié en mars dernier à 93.3 WMMR que Bon Scott aurait qualifié en 1976 les AC/DC d'ennuyeux au prétexte qu'ils ne le laissaient pas se soûler ou ramener des groupies dans le tour bus. Bon aurait alors opté pour le plancher du van de Y&T, car, selon Meniketti, *"il pensait qu'il s'éclaterait plus avec nous, et je suis certain que c'est ce qui s'est produit !"*. Qu'ajouter, si ce n'est rappeler cette sentence de Lemmy sur Y&T en 1984 : *"Un très bon groupe de première partie !"*

ZÉGUT

Pour beaucoup, l'animateur culte de RTL fut le passeur idéal de la musique d'AC/DC en France. Dès 1980, dans sa mythique émission nocturne *Wango Tango,* ce pionnier du hard sur les ondes à l'humour décapant n'aura de cesse de soutenir le gang des frères Young. *"Je les ai découverts en live sur le tard en 1978, mais à peine vus à Paris, je refilais à Londres. C'est vraiment eux qui m'ont mis les doigts dans la prise pour la première fois. Pour moi, les albums que Bon a faits avec eux, c'était la quintessence du rock sans fioritures..."* Pour le coffret *Bonfire,* Zégut a même puisé dans ses archives la bande de *Bad Boy Boogie* tirée des concerts de 1979 et qui aboutiront au film *Let There Be Rock*. Sur la tournée *Black Ice,* tonton Zézé s'est même mis à la photo, et pas avec des moufles ! ▲

LE HAUT

Fan d'AC/DC depuis plus de vingt ans, Philippe Lageat, rédacteur en chef de *Rock Hard*, a vécu une véritable histoire avec le groupe. Il vient de publier *AC/DC : Tours de France, 1976-2014*, sur cette passion très française.
Entretien Guillaume B. Decherf

Tu as commencé à suivre les tournées d'AC/DC assez tardivement…
J'ai commencé les tournées en 1991, mais j'ai vu AC/DC dès le 23 janvier 1981 à Brest. J'allais avoir 13 ans. Ma mère était allergique au rock, elle trouvait que je passais trop de temps à éplucher la presse et à courir les disquaires au détriment de mes études, mais voyant que ce n'était pas une tocade, mes parents m'avaient laissé y aller car des parents d'amis nous emmenaient. Et puis j'avais déjà raté la date avec Bon Scott fin 1979, ce qui m'avait bien fait criser. Ensuite, j'ai fait Bercy en 1984 et le Zénith en 1988. Puis je suis passé à cinq ou six concerts pour *The Razor's Edge* en 1991, et parallèlement j'ai vendu ma batterie et mes collections de disques d'Iron Maiden ou Guns N' Roses afin de financer ma passion. Arrivé à Paris en 1992, j'ai pu m'investir plus et, en 1996, j'ai suivi 40 concerts ! J'étais alors devenu journaliste à *Hard Rock Magazine* et je pouvais me faire sponsoriser quelques dates. Sinon, je me débrouillais en dormant chez d'autres fans, que je logeais à mon tour à Paris. J'ai profité aussi de quinze jours de vacances en Nouvelle-Zélande avec ma copine fin 1996 pour voir deux fois AC/DC. Enfin, en 2001, j'ai vécu ma première date au Japon.

A quand remontent tes relations privilégiées avec AC/DC ?
Ça s'est fait progressivement. A partir de 1991, j'intègre donc "le gang", soit une douzaine de fans européens qui suivent AC/DC intensivement. A force de nous voir aux concerts en France et ailleurs, le groupe nous donne des pass, et la confiance s'établit. L'accès s'en est trouvé facilité depuis lors, AC/DC fonctionnant en mode clanique et gardant les mêmes rapports avec toi, même s'il enchaîne les stades. Malcolm – qui avait une mémoire d'éléphant – nous a ainsi accordé sa seule interview durant la promo du *Black Ice Tour*, ce dont je ne suis pas peu fier. En outre, dans l'optique du livre *AC/DC, Tours de France*, nous voulions des réponses très précises à des questions qui ne l'étaient pas moins. Ainsi, en 2011, Brian Johnson m'a aussi fait l'honneur de m'accorder plusieurs heures à son hôtel alors qu'il était à Paris pour l'anniversaire de sa femme. Brian est quelqu'un de drôle, très chaleureux, d'autant plus libéré qu'avec les années il a vraiment trouvé sa place au sein d'AC/DC. Après cinq minutes, tu as l'impression de l'avoir toujours connu, et ses interventions dans le livre sont d'autant plus précieuses que c'est un roi de l'anecdote. Il a raté une carrière dans le one man show !

Peux-tu revenir sur quelques moments rares ?
J'ai eu la chance de rencontrer AC/DC en 1988, époque où il n'était pas suivi comme aujourd'hui. En guettant devant l'hôtel Intercontinental, tuyauté par André Cadiou, autre Breton avec qui je lancerai le fanzine *Let There Be Light*. En voyant arriver Cliff Williams, Brian Johnson et Simon Wright, j'ai traversé la rue comme un dératé pour un autographe. Une voiture est arrivée en pilant, et je suis passé par-dessus le capot ! Le groupe s'est inquiété de savoir si j'allais bien et nous a dit de revenir le lendemain pour voir les frères Young, qui ont signé nos disques, fait des photos. Je suis rentré à Brest encore plus fan. En 1996, aux Etats-Unis, on a débarqué pendant les ultimes répétitions en Floride, et on s'est retrouvés à trois fans dans la salle, devant AC/DC qui déroulait son futur show. L'après-midi, ils avaient répété de manière classique, mais le soir on a eu droit au show complet avec l'énorme boule en entame de concert, le costume d'écolier d'Angus – inoubliable ! Fraterniser avec leur crew a aussi permis un accès plus aisé : en 2003, quand AC/DC ouvrait pour les Stones, leur chef de sécu est venu nous chercher pour nous placer dans la fosse, au plus près d'eux, afin de voir leur jam avec les Stones en fin de concert. ▲▲▲

Cliff Williams et Angus Young à Paris, 1981.

DU PAVÉ

© COLLECTION FRANCIS MAILLARD

Angus Young et Philippe Lageat en 2000.

“En sept ans, on a récolté 220 témoignages, dont l’ultime interview accordée par Ronnie James Dio. On a repris des archives, des choses publiées auparavant...”

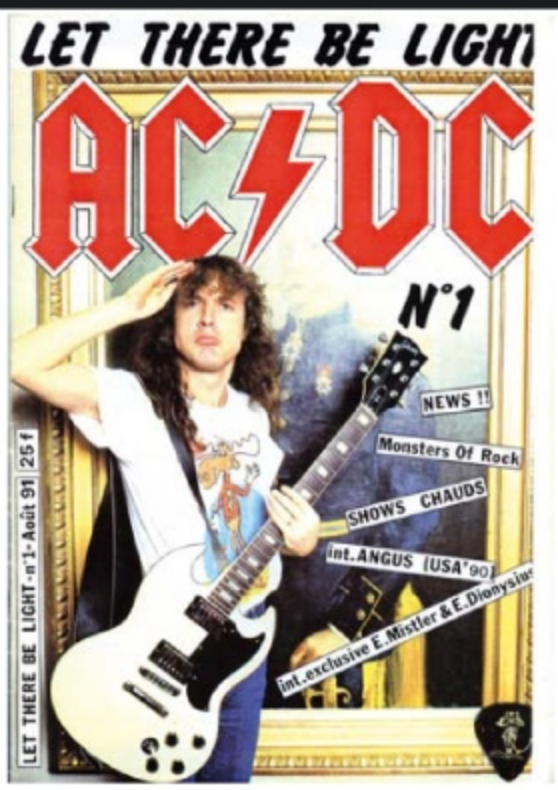
▲▲▲ On a l’impression que tu n’as jamais hésité à pousser les portes pour approcher AC/DC ?
Oui, et parfois la chance s’en est mêlée. Fin 1992, j’apprends par le rédacteur en chef d’*Hard Rock Magazine* que le groupe est en promo à Düsseldorf. Sans réfléchir, on prend le premier avion et on fonce à l’hôtel leur présenter *Let There Be Light*. AC/DC dîne, mais Jacqueline Ledent-Vilain, la formidable directrice promo internationale de Warner, nous laisse regarder la K7 vidéo du live, six mois avant sa sortie sur la télé de sa propre chambre ! A 1 heure du mat’ on part, alors qu’elle se démène pour nous dégager un créneau d’interview sur le planning, forçant le groupe à se lever une heure plus tôt ! Cette exclu dans notre fanzine le fait monter en puissance. Autre exemple, en 1995, pour le tournage du clip d’*Hard as a Rock*, je reçois un fax de Stewart Young, leur manager. J’assiste à tout l’enregistrement à Londres, de 14 heures à 23 heures et en ressors avec des photos potables que je propose à *Hard Rock Magazine*. Ça sème un peu la panique puisque *Rock & Folk* devait dealer une exclu, mais je mets un pied dans la porte. Du coup, fin 1996, je stoppe le fanzine en rentrant chez *Hard Rock*.

Quelle fut la genèse du livre qui ressemble fort à un travail de titan ?
En sept ans, on a récolté 220 témoignages, dont l’ultime interview accordée par Ronnie James Dio. On a repris des archives, des choses publiées auparavant... L’esprit était de retranscrire fidèlement les propos de chacun, un peu au long cours, comme je le fais en tant que journaliste, car je n’aime pas les interviews tronquées alors que tu as passé une heure avec un musicien. J’ai croisé les propos afin de donner l’impression que les protagonistes étaient là à discuter autour d’une table.

L’histoire d’AC/DC en France croise celle, passionnante, des prémices du rock et de l’organisation de concerts, et c’est parfois pire que le film *Spinal Tap*...
Outre l’histoire d’AC/DC et la France, on embrasse aussi celle d’AC/DC tout court et, en filigrane, on évoque la situation du rock et surtout du live en France, assez désastreuse jusqu’à l’arrivée des Zénith et autres Bercy. On constate aussi l’existence d’une réelle AC/DC mania entre 1980 et 1982, trois années où le groupe est partout en presse généraliste et passe en radio, donnant près de 40 concerts rien qu’en France. A titre d’exemple, on ne peut pas louper le visuel de *For Those About to Rock* à sa sortie en 1981. Chez les disquaires, il y a d’énormes affiches ou PLV, et de la pub dans tous les mags. Et l’album s’écoule à 450 000 exemplaires en treize jours !

AC/DC, réputé secret et verrouillant sa communication jusqu’au dernier moment, a-t-il facilement accepté de participer au projet ?
Quand nous leur avons présenté le livre sur le tournage de *Rock or Bust*, à Londres début octobre, ils n’ont pas compris tout de suite : “700 pages juste sur nous et la France ?” Et puis ils ont adoré... C’est surtout un bouquin

© ARCHIVES PHILIPPE LAGEAT



Le fanzine *Let There Be Light*.

fait par des fans pour des fans, et aussi avec eux. On les a sollicités pour des documents, des photos de dédicaces, de rencontres à l'hôtel… Et Baptiste Brelet, le coauteur du livre, a passé au peigne fin les archives de la presse régionale, les bibliothèques et retrouvé beaucoup de photos inédites. Nombre de photographes avaient des pellicules dans des cartons depuis vingt-cinq ou trente ans, qu'ils ont été ravis de rouvrir.

Devenu *uncool* entre 1982 et 1987, AC/DC a-t-il souffert de l'acharnement de la presse rock et hard-rock d'alors qui lui reprochait entre autres une absence de renouvellement artistique ?

Je pense que la presse est en partie responsable du désamour entre AC/DC et la France. Ils étaient au sommet depuis 1979, et on les voyait partout, y compris en presse jeune comme *Salut !,* dont ils trustaient les pages. Mais c'était aussi le début d'*Enfer Magazine,* jeune mensuel de metal ayant à cœur de proposer de nouveaux héros à son lectorat, jeune également et en quête de nouveautés. Entre Iron Maiden qui cartonnait, Metallica qui émergeait dans un style tout nouveau et les débuts d'un hard plus visuel sur MTV avec Mötley Crüe, AC/DC – et je le dis sans méchanceté – ressemblait à cinq péquenauds arborant toujours les mêmes jeans-T-shirts. Et *Enfer,* qui vendait alors 70 000 exemplaires, les a un peu dézingués. Comme rien n'a jamais bougé chez AC/DC, ne sont alors restés que les fans les plus motivés. En ce sens, leur premier Stade de France en 2001 a été une belle revanche, le groupe brassant toutes les générations sans efforts.

Faveurs de la presse ou non, rien n'amène donc jamais AC/DC à se remettre en question ?

Non, que ce soit pour leur musique ou leur look d'ailleurs. En le rencontrant en 1996, j'ai réalisé qu'Angus avait les mêmes chaussures qu'en 1978 ! Le même modèle, et peut-être la même paire. Mais c'est sa femme qui l'habille, lui s'en fout complètement. Il est dans sa bulle, ne s'occupe que de sa guitare et de peindre. Tu peux le brancher sur le blues des origines, et là il est intarissable. Ou lui parler d'Histoire, dont il est un fanatique. Sinon, il aime prendre le soleil tranquille chez lui en Australie et ne surtout pas devoir se confronter au business. Mais il a dû prendre énormément sur lui avec la maladie de son frère pour devenir le taulier, se mettre devant. Angus avait toujours laissé Malcolm décider, se contentant d'acquiescer, et le leadership a changé d'épaules. On a ensuite appris que Malcolm commençait déjà à souffrir de pertes de mémoire durant l'enregistrement de *Black Ice* et la tournée, et qu'il avait dû réapprendre des morceaux. Mais la sortie de *Rock or Bust* prouve qu'Angus se sent le courage de continuer. Pour les fans, c'est un bonus, car l'aventure aurait pu stopper net après le dernier concert, à Bilbao en 2010. Ensuite, dès qu'Angus aura le moindre doute, il arrêtera. Mais, en dépit des récents événements, cette volonté de finir sur une note de musique et non d'hôpital est tout à leur honneur et digne de leur rang.

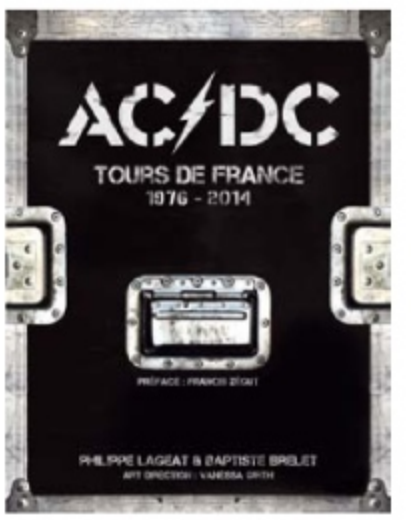
Existe-t-il un élément qui te semble négligé dans l'analyse du succès du groupe ?

Sans hésiter, je dirais le rôle de George Young, le frère aîné sans qui AC/DC n'aurait pas existé ! Lui-même fut une énorme star avec les Easybeats. La "Easyfever" qui saisit l'Australie en 1965 n'ayant rien à envier à la Beatlemania. George a ensuite choisi l'ombre, tout en montant d'autres groupes de studio comme Flash & the Pan avec son alter ego Harry Vanda. La paire s'est lancée dans l'écriture pour d'autres artistes, et dans la production sur les cinq premiers AC/DC. En parallèle, George a aidé Bon Scott à écrire des titres, a parfois tenu la basse en studio et même fait un concert avec eux au début. Il est encore plus secret que ses frères, mais c'est vraiment le sixième membre, et tout passe par lui. Il s'est fait arnaquer avec les Easybeats à Londres à la fin des 60's, ce qui a laissé en lui une méfiance à vie envers le showbiz. En 1993, nous avons eu la chance qu'il nous accorde un après-midi entier avant de nous inviter au resto pour *Let There Be Light,* alors que c'est un ermite qui fuit la presse. On se demande encore comment et pourquoi ! ▲

AC/DC : Tours de France

Comme livre à poser sur la table basse, *AC/DC : Tours de France* est parfait. Ce beau bébé pèse 4,7 kilos : un poids aussi hors norme que ses sept ans de gestation. Appelée à remplacer *La Terre vue du ciel* d'Arthus-Bertrand, la somme de Philippe Lageat et Baptiste Brelet traite plus modestement d'AC/DC vu d'en France – mais alors, quel panorama ! Un éclairage à 360 degrés qui ne laisse nulle zone d'ombre sur les étapes françaises du groupe depuis 1976. En 700 pages, on passe 60 concerts au peigne fin, avec force photos inédites, 1 200 documents et des témoignages de fans, ainsi que 220 interviews d'organisateurs, des premières parties et de chaque membre d'AC/DC (passé ou présent) ! L'impromptu mythique du Rose Bonbon ou le film *Let There Be Rock* tourné peu avant la mort de Bon Scott sont là aussi, ainsi que les migrations saisonnières d'AC/DC en studio à Hérouville Saint-Clair ou Miraval. L'épopée d'AC/DC se voit doublée ici d'une vue fascinante sur l'âge de pierre de l'organisation de concerts dans la France pré-Zénith et Bercy. De quoi captiver tout fan d'AC/DC et de rock en général. **Guillaume B. Decherf**

AC/DC : Tours de France, 1976-2014 (Point Barre, 2014). En librairie ou sur le site www.acdclelivre.fr (version dédicacée par les auteurs et enrichie d'une affiche du concert du Stadium 1978). Un tome 2 est à paraître.



DES PAINS ET DES JEUX

On vient voir AC/DC pour le rock et pour la poilade. Récit d'un concert dingo des Australiens à New York lors de leur tournée 2008. Par Thomas Burgel

Autour de l'énorme stade du Madison Square Garden, des *trucks* gargantuesques auxquels Johnny, quand il pense à Bercy, n'ose même pas rêver. Une armée de fans, la plupart américains, quelques australo-pittoresques, aussi. Dans la file vite formée à l'intérieur du bidule, c'est sex, drugs, et rock'n'roll – mais gentiment, rigolard, propre sur soi. L'Amérique d'Obama, il faudra aller la visiter ailleurs : on a beau être en plein trognon de la babylonienne New York un soir de novembre 2008, on ne note qu'un petit Hispano un peu paumé au milieu de cette marée de rock un peu rosacée. Dans l'arène clignotent partout des cornes de démons à piles AA (fournies), voire des pintes lumineuses de Bud – Vegas, à côté, c'est Maubeuge un jour de Toussaint. Tout le monde est assis, pas de fosse, donc pas de débordements possibles, et une bonne nouvelle pour les varices et arthrites naissantes. On s'inquiète un peu des deux murs circulaires d'enceintes à peu près grands comme la pleine lune, et on remercie Quiès par avance.

Sur scène, un décor encore inerte, et des amplis. Pas qu'un peu, et pas des nains ; dix-neuf exactement, et on les imagine déjà montés jusqu'à 13 – Spinal Tap, ces minables. Les lumières s'éteignent un peu avant 20 heures, le stade est alors au tiers plein, et débarque sur scène une première partie vite passée, vite oubliée. C'est pas tout ça, mais on est surtout venus pour se marrer. Et pour le rock. AC/DC, c'est les deux à la fois. Dès que le concert s'enflamme, au sens propre, un bon gondolage permanent peut débuter et les fulgurances rock d'AC/DC, dans le même temps, de prouver leur belle éternité.

Un écran géant, des scènes de train, de cul, des watts à étourdir Times Square, puis l'écran s'ouvre et un gigantesque train en carton-pâte, dans une pyrotechnie rebrousse-poils, surgit sur scène. C'est *Rock'n'Roll Train,* tube du dernier *Black Ice,* et la foule est logiquement en liesse. Le groupe balance son énorme son sans grosse rouille, tout juste le poids des décennies jouant sur une verve parfois un poil molle. Brian Johnson a, quand même, une sacrée sale touche : il ressemble à une espèce de Coluche bodybuildé, l'œil torve et malade, la truffe en fraise, et pas des bois – mais il bouge comme un Hercule, et s'arrache encore joliment les cordes vocales. Et c'est finalement tout ce qu'on lui demande. Angus s'en sort, lui, très bien. En écolier pourpre, c'est historique, c'est folklorique. Il assure comme une bête, surjoue juste ce qu'il faut, solote sur sa 43-cordes comme un beau diable, les doigts pas encore gourds. Mais, malheur, il perd son galurin après deux morceaux et une image terrible nous vient à l'esprit : de loin, Angus Young le plus très bien nommé ressemble à Didier Barbelivien.

Quand un tube arrive *(Dirty Deeds Done Dirt Cheap, Thunderstruck),* quand un riff atomique d'Angus vient frotter les tympans, un stade entier hurle. Quand, en revanche, les morceaux passionnent un peu moins, un stade entier va pisser – et là, c'est l'enfer, ou le déluge. Pendant une heure et demie, le Madison Square Garden se mue en un concours massif d'air guitar – déhanchements et enchaînements d'accords inclus.

Sur *The Jack,* Angus, et ses fameux pas de deux, entame un strip guignol, qui se termine sur un beau montrage de slip – AC/DC évidemment, disponible pour une poignée de dollars à la sortie. Il y a *Hells Bells* : Johnson grimpe comme un dingue à la corde de la traditionnelle gigacloche, et l'enfer sonne plutôt cool. Sur scène, il y a des flammes, un peu partout, un peu tout le temps : ça fait un peu peur, très plaisir aussi, bref ça fait le spectacle, pour petits et grands.

Quand le train prend feu sur *T.N.T.,* on est au croisement de Méliès et de Nobel, entre l'explosif et le décorum. Sur *Whole Lotta Rosie,* c'est le plus grand et drôle n'importe quoi de l'année : une poupée gonflable géante, obèse comme un immeuble, émerge sur scène, se touche et tape du pied – et on ne peut s'empêcher de penser aux deux roadies payés pour la faire remuer.

For Those About to Rock (We Salute You), le fameux finale au canon, une batterie, entière, tonne la fin de la soirée. *"For Those About to Rock"*... Ou "pour ceux qui sont prêts à mourir" : tout un symbole, un résumé, le dessin final du cirque de gladiateurs qui vient de se dérouler sous nos yeux, ébahis, épatés. Des pains et des jeux : on a eu les deux. ▲

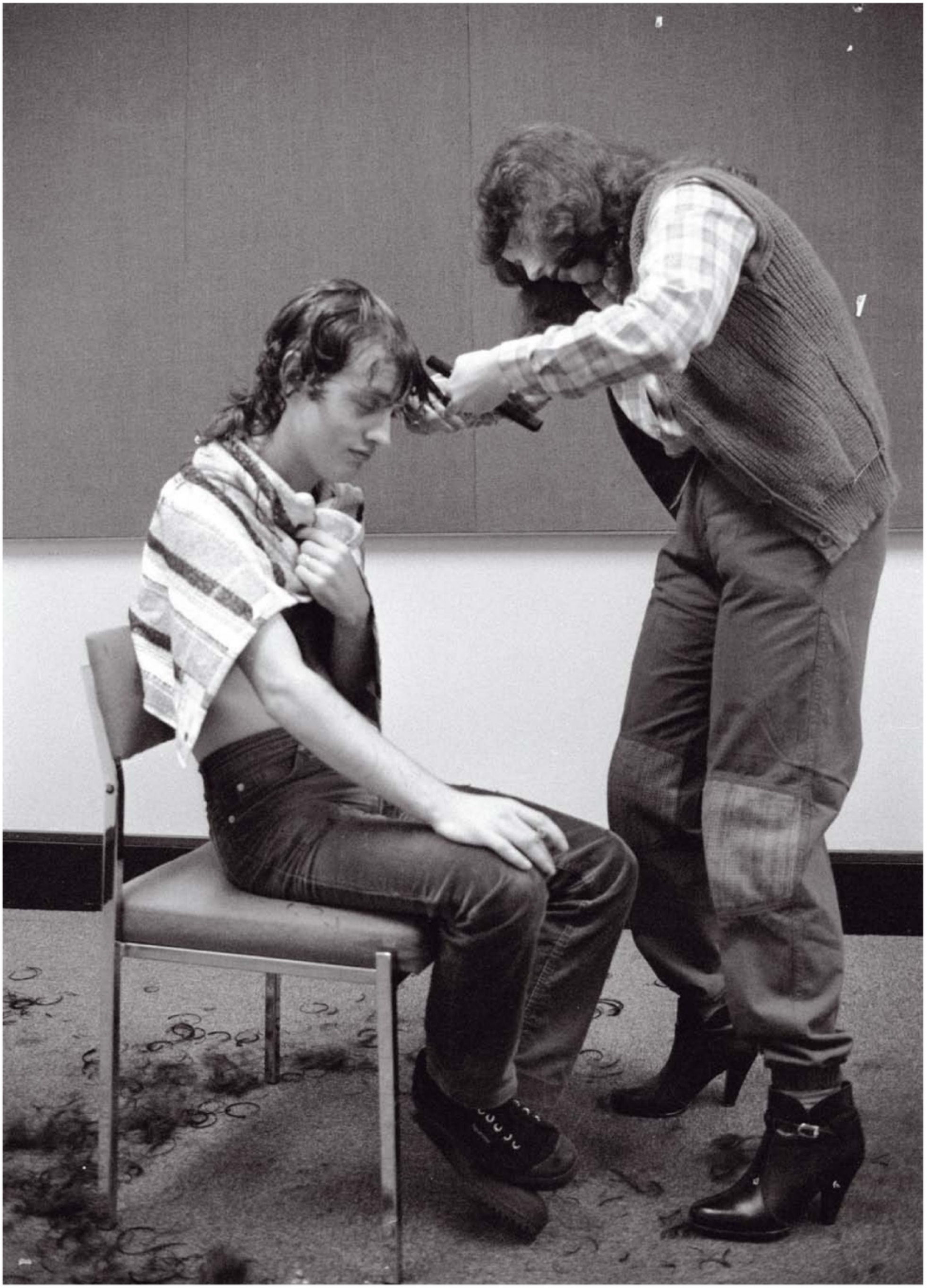
Le barnum AC/DC au Madison Square Garden,
New York, novembre 2008.

Wembley Stadium, Londres, août 1979.

LIVE WIRE

Instantanés de tournées

© ROBERT ELLIS/REPFOTO/DALLE

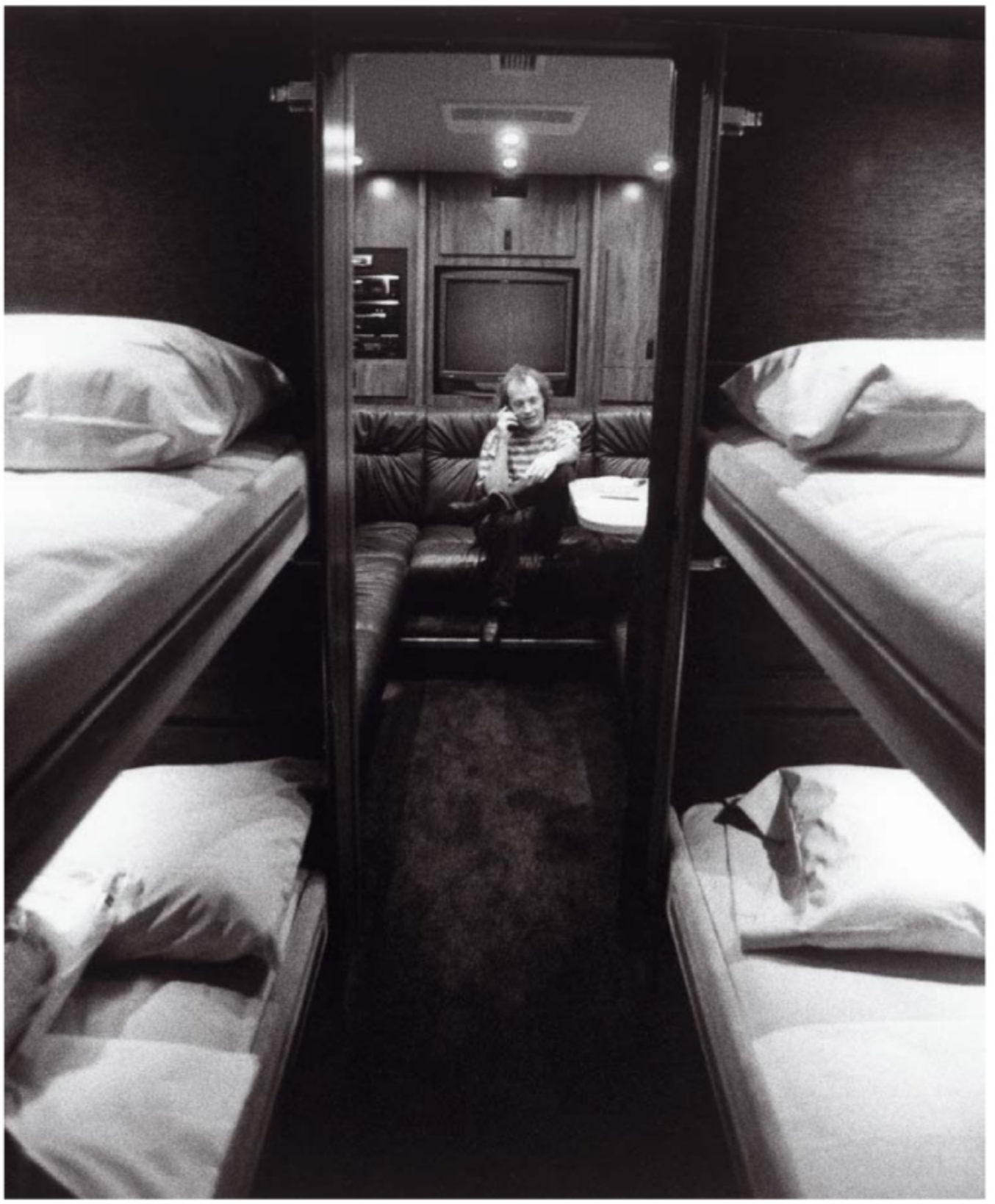


© ROBERT ELLIS/REPFOTO/DALLE

A gauche : National Exhibition Centre, Birmingham, septembre 1982.

Ci-dessus : Wembley Stadium, Londres, août 1979.

© ROBERT ELLIS/REPFOTO/DALLE



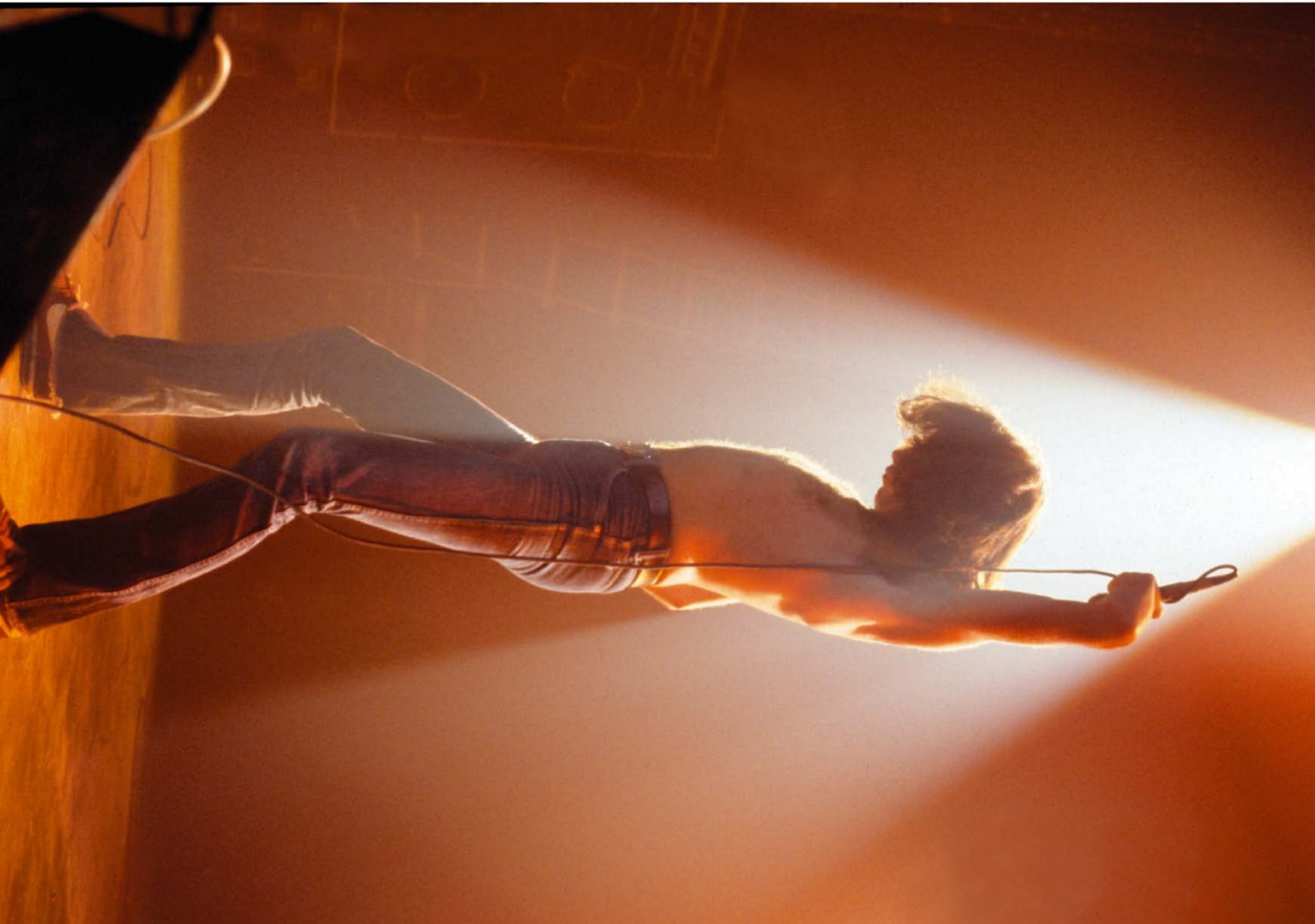
Ci-dessus : National Exhibition Centre, Birmingham, septembre 1982.

A gauche : Angus dans le bus pendant *The Stiff Upper Lip Tour*, 2000-2001.

A droite : Liverpool Empire, Liverpool, novembre 1979.

© ROBERT ELLIS/REPFOTO/DALLE. THE STIFF UPPER LIP TOUR © MICHAEL HALSBAND/LANDOV/DALLE

© ROBERT ELLIS/REPFOTO/DALLE



Chuck Berry, B.B. King, Led Zeppelin ou Free… Le rock d'AC/DC, il vient de là, il vient du blues. Mais aussi de toute une famille issue du rock'n'roll et de la pop des années 1950 à 1970. Par Gilles Dupuy

PRISES DE

COURANTS

Led Zeppelin live
dans les années 1970.

© NEAL PRESTON/RETNA/DALLE

En 1980, au collège La Charme de Clermont-Ferrand, personne ou presque n'y coupait. Avec la musette US Army et les baskets Adidas, le badge ou le T-shirt AC/DC constituaient le summum de l'élégance. Et quiconque osait reproduire le logo du groupe sur la couverture de son carnet de correspondance écopait de la sanction suprême : quatre heures de colle. Cette année-là, les disques frappés de l'éclair et des quatre lettres gothiques tournèrent inlassablement sur l'électrophone en plastique rouge, produisant un boucan fondamental, ferment d'une passion débordante pour la geste binaire. A l'ado de la dernière pluie que j'étais alors, la musique d'AC/DC semblait surgir, brute, indomptée et nue, de quelque planète inconnue ; elle ouvrait en fait des perspectives sur toute l'histoire du rock, de la pureté du blues originel jusqu'aux pires excès du heavy metal. Car sous leurs dehors de petites frappes, les frères Young étaient de vrais érudits, et de ce point de vue, le costume d'écolier dont s'affuble encore le plus jeune d'entre eux pourrait symboliser l'assiduité, le zèle et le respect avec lesquels les deux frangins ont épluché les disques de Little Richard, de Chuck Berry ou de Howlin' Wolf. D'ailleurs, Angus et Malcolm Young n'ont jamais prétendu jouer autre chose que du bon vieux rock'n'roll, le même qu'écoutait passionnément leur grande sœur Margaret, durant leur enfance en Ecosse, puis en Australie. Mais pour être juste, il faut rendre à George Young ce qui lui appartient. Le véritable exemple, c'est lui.

La voie tracée par les Easybeats

En 1963, à peine débarqué de Glasgow, le sixième rejeton de la famille Young forme un groupe avec un autre immigrant – hollandais celui-là –, Johannes Jacob Hendricus Vandenberg, dit Harry Vanda. Sur le mode de la Beatlemania, leurs Easybeats vont susciter un engouement sans précédent en Australie, avant de s'imposer en Angleterre, puis aux Etats-Unis, par la grâce de *Friday on My Mind*, classique parmi les classiques de la pop sixties. Plus tard, Angus et Malcolm Young sauront se souvenir de l'énergie dégagée par des titres comme *Sorry* ou le trépidant *Good Times,* un précipité de soul-rock électrique qui fit s'ébaudir Paul McCartney en personne. En 1980, il sera même question d'embaucher Stevie Wright, le chanteur des Easybeats, pour remplacer le défunt Bon Scott... Accessoirement (?), c'est à son frère aîné que Malcolm Young doit ses premiers rudiments de guitare, et sans doute cet amour du blues qui imprègne les premiers disques d'AC/DC *(Ride On, Crabsody in Blues, Night Prowler...)*.

Angus, de son côté, apprend à jouer seul ou presque, dans sa chambrette, décalquant consciencieusement les standards de B.B. King, Muddy Waters ou Chuck Berry. Dans le panthéon d'AC/DC, ce dernier occupe une place toute particulière, et ce n'est pas un hasard si le deuxième album du groupe *(T.N.T.)* se referme sur une reprise chauffée au rouge de *School Days*. Dans le bréviaire rock du coiffeur pour dames de Saint-Louis, Missouri, le groupe a puisé l'alpha et l'oméga de sa musique (même un morceau aussi sauvage que *Whole Lotta Rosie,* l'explosion finale de l'album *Let There Be Rock,* n'est jamais qu'une transposition de *No Money Down*), cette manière de construire une chanson autour de trois accords basiques et de ne s'en écarter sous aucun prétexte, la classe un peu perverse en moins, la brutalité en plus.

AC/DC a puisé l'alpha et l'oméga de sa musique chez Chuck Berry, cette manière de construire une chanson autour de trois accords basiques.

Brutalité, férocité même... Deux adjectifs qui qualifient au mieux Jerry Lee Lewis, autre influence majeure du groupe. Le boogie woogie obtus d'AC/DC doit bien sûr énormément au Killer, ainsi que le jeu de scène d'Angus Young qui, s'il a emprunté sa fameuse *duck walk* à Chuck Berry, s'invite à cette même danse de Saint-Guy qui disloquait naguère le rival malheureux d'Elvis Presley. Là encore, *Whole Lotta Rosie* fait de l'œil à *Whole Lotta Shakin' Goin' On* et, quand on écoute en parallèle ces deux brûlots que sont *Live at Star Club in Hamburg* et *If You Want Blood*, on est frappé par la part d'animalité, la démesure scénique propres à Jerry Lee Lewis comme à Bon Scott et sa bande.

Entre Swinging London et Blues Boom

Cette déférence pour les pionniers, cet amour du blues et du rock'n'roll s'incarne on ne peut mieux dans la reprise de *Baby Please Don't Go* qui ouvre *High Voltage,* le premier album (australien) d'AC/DC. Pourtant, bizarrement créditée Big Bill Broonzy (alors que c'est un morceau de Big Joe Williams), elle évoque surtout la version débridée de Them, le groupe de Van Morrison. Angus et Malcolm Young n'ont d'ailleurs jamais fait mystère de leur fascination pour le Swinging London des sixties, antécédents familiaux obligent. A ses tout débuts, AC/DC s'est fait les dents sur des reprises des Beatles, des Kinks ou des Who, et l'ombre de Keith Richards plane sur Malcolm Young quand il découpe ses morceaux en tranches de riffs épaisses et saignantes, comme un garçon boucher obstiné, la main toujours un peu trop lourde. De son côté, Angus Young, souvent évasif quand il s'agit de citer d'autres guitaristes, s'est un jour fendu de ce rare compliment : *"J'adore le jeu de Pete Townshend. Quand il balance les bras, il attaque vraiment sa guitare."*

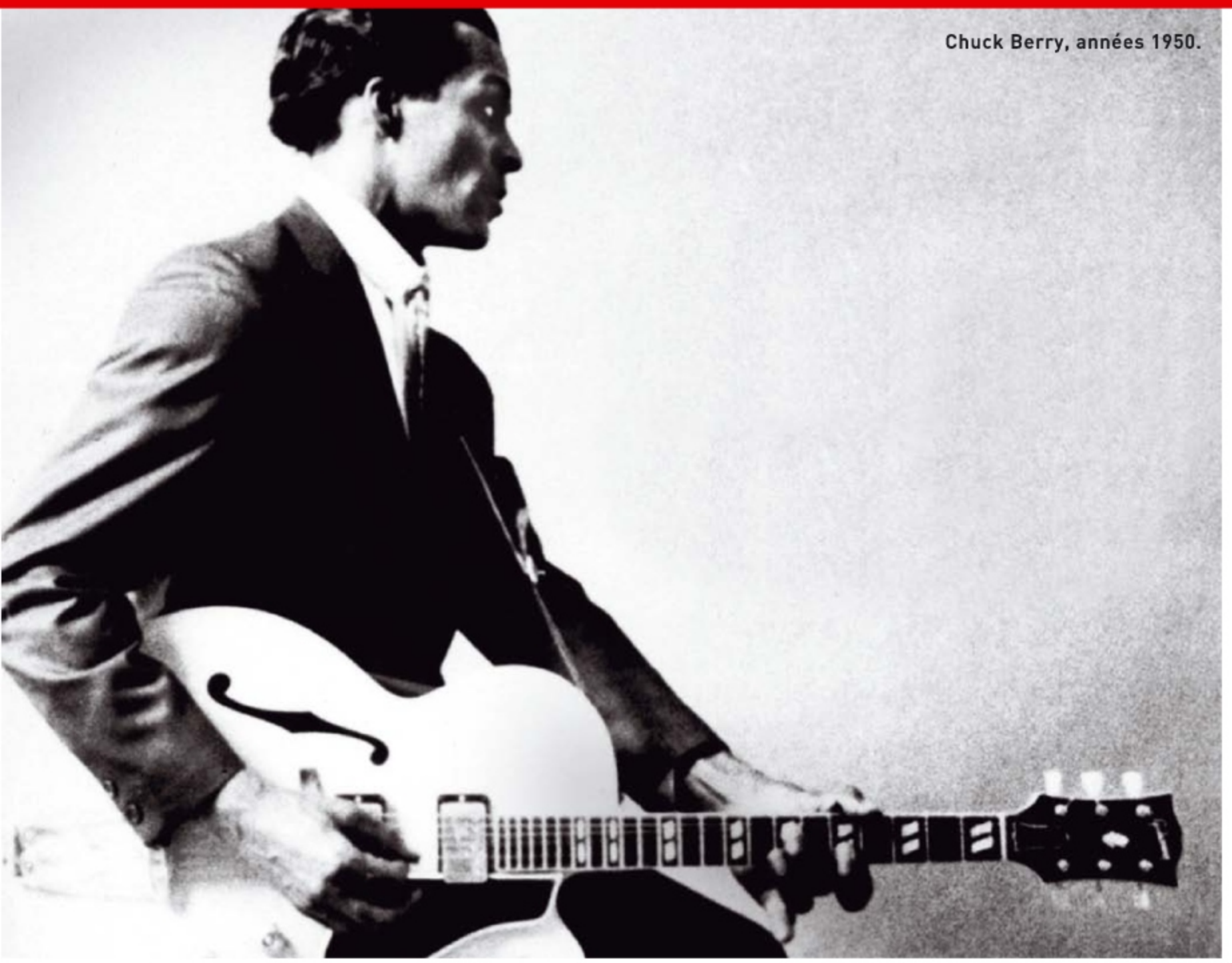
Autre influence revendiquée du nain à casquette : Jeff Beck. Avec les Yardbirds, qu'il rejoint en 1965, Jeff Beck a propulsé le blues dans une dimension psychédélique inédite à l'époque, jouant du feed-back comme d'un yoyo et systématisant l'emploi de la fuzz ou de la distorsion. Aussi inventif qu'imprévisible, ce surdoué avait tout pour devenir un mythe, y compris un caractère de chiotte et une instabilité chronique, qui ont rapidement conduit sa carrière artistique dans une impasse dont il n'est hélas jamais vraiment sorti.

A l'écoute des parties de guitare qui émaillent des morceaux aussi racés que *Lost Woman* ou *Train Kept A-Rollin',* on imagine tout le profit qu'ont pu en tirer le nez creux, les grandes oreilles et la technique d'Angus Young. Les Yardbirds ne résisteront pas longtemps à la défection de Jeff Beck, qui quitte le groupe dès 1966 pour faire place à Jimmy Page, lequel songera plus tard à baptiser son nouveau groupe The New Yardbirds avant de se raviser et d'opter pour Led Zeppelin.

Pour avoir accouché du hard-rock, Led Zep constitue bien sûr un modèle de choix pour AC/DC, mais Angus et Malcolm Young se sont d'abord inspirés de Ten Years After et de la six-cordes logorrhéique d'Alvin Lee *(I'm Going Home),* ou encore des puristes du Blues Boom anglais, tel Fleetwood Mac et son guitariste schizophrène, Peter Green. *Beating Around the Bush*, sur *Highway to Hell,* peut par exemple être considéré comme un plagiat éhonté de leur légendaire *Oh Well.* Cela dit, la référence absolue, le maître-étalon d'AC/DC, c'est Free. Bien oublié aujourd'hui, ce quatuor londonien comptait dans ses rangs un sosie vocal de Bon Scott, Paul Rodgers, mais surtout, en la personne de Paul Kossoff, la grande idole d'Angus Young. Toute l'œuvre d'AC/DC semble d'ailleurs tenir dans la rythmique et le riff archétypaux d'*All Right Now,* une scie inoxydable sur laquelle tous les chevelus de la terre ont un jour hoché du chef. Quant à Paul Kossoff, son jeu limpide et sa gestuelle électrisante ont durablement impressionné le jeune Angus, qui semble parfois reproduire note pour note les solos de ce héros tragique. Héroïnomane compulsif, Paul Kossoff est mort d'une overdose en mars 1976 ; ironie de l'histoire, un mois plus tard, AC/DC assurait la première partie de Back Street Crawler, le groupe qu'il avait formé après la séparation de Free...

Led Zep en écho

Par la suite, au prix d'un labeur de stakhanovistes, enchaînant les disques et les concerts, les cinq teignes d'AC/DC vont rivaliser avec tous les forçats du hard anglais et américain, de Black Sabbath à Rainbow et d'Aerosmith à Ted Nugent. Mais il faudra attendre la disparition de Bon Scott pour que le groupe embrasse véritablement le genre à bras-le-corps. Avec Brian Johnson au chant, l'influence de Led Zeppelin, latente jusqu'ici, se fait désormais patente. Au boogie immuable des débuts se substitue un heavy chromé, une lourde machine de guerre griffée



Chuck Berry, années 1950.

par les hurlements suraigus du Andy Capp de Newcastle. *Back in Black*, le morceau, fait ainsi écho au *Black Dog* de Plant et Page, avec ses breaks et son riff éléphantesques, mais si le triomphe est au rendez-vous, le groupe, dans l'affaire, a perdu son âme. Désormais embringué dans la tournée des grands stades, AC/DC n'a plus grand-chose à voir avec la bande de malotrus des débuts et demeure quelque peu éloigné du son barbare et jouissif qui sortait du haut-parleur famélique de l'électrophone en plastique rouge. On n'a malheureusement pas tous les jours 14 ans... ▲

Aux sources d'AC/DC :

Howlin' Wolf *His Best* (Chess/Universal).
Muddy Waters *His Best, 1947 to 1955* (Chess/Universal).
Little Richard *Here's Little Richard* (Hallmark/Universal).
Chuck Berry *Reelin' & Rockin': the Very Best of Chuck Berry* (Chess/Universal).
B.B. King *Live at the Regal* (MCA/Universal).
Jerry Lee Lewis *Live at Star Club in Hamburg* (Bear Family/Import).
Them *The Angry Young Them* (Deram/Import).
The Easybeats *The Definitive Anthology* (Repertoire/Import).
Yardbirds *Roger the Engineer* (Demon/Import).
The Rolling Stones *Get Yer Ya-Ya's Out!* (Abkco/Universal).
Fleetwood Mac *Then Play On* (Warner/WEA).
Free *Fire and Water* (Island/Universal).
The Who *Who's Next* (Polydor/Universal).
Led Zeppelin *IV* (Atlantic/WEA).

Plus grosse blague salace de l'histoire du rock :
Spinal Tap, le groupe du film de Rob Reiner de 1984.

COUP

Sexe, sucreries et rock'n'roll... AC/DC prend un malin plaisir à abuser de ce joyeux cocktail dans ses textes aux allusions salaces, et s'inscrit ainsi dans une longue tradition. Par Bruno Juffin

DE BOULES

Quand on en a ras le dictionnaire d'épiloguer sur les textes de Thom Yorke, Nick Cave ou Michael Stipe, une petite incursion au royaume de la poésie métallique peut se révéler rafraîchissante. Dans cette oasis de verdeur, peu fréquentée par la prétention ou les profs de lettres, règne en effet une conception décomplexée de l'écriture, dont la meilleure illustration se rencontre dans l'œuvre d'un groupe trop exemplaire pour être vrai, ce qu'il n'est d'ailleurs pas ou, du moins, pas tout à fait.

Avec leur *Big Bottom,* les Spinal Tap résumaient, en 1984, quinze ans de lyrisme heavy metal : *"My baby fits me like a flesh tuxedo/I love to sink her with my pink torpedo"* ("Ma meuf me va comme un smoking de chair/J'aime la couler avec ma torpille rose"). Avant de l'entendre chanter, les amateurs de riffs virils ont déjà vu la torpille en question, dont les cousines pulluleront, sous forme de bombes ou de barils de TNT, dans les refrains d'AC/DC. Au milieu des années 1970, les Anglais des Pretty Things sortent un album intitulé *Silk Torpedo,* sur la pochette duquel une moussaillonne en minijupe chevauche un aérodynamique engin de guerre. En matière de symboles phalliques pour couvertures d'albums, l'engin revendique plusieurs ancêtres. Un avion métallisé placé entre les mains d'une gamine nue vaut au premier et unique album de Blind Faith, groupe de Steve Winwood et Eric Clapton, quelques ennuis avec la censure lors de sa sortie en 1969. Un cactus balaise, orné à sa base de quatre énormes boules épineuses (ancêtres des *Big Balls* d'AC/DC ?), se dresse fièrement l'année suivante sur la pochette du premier album de Cactus, gang néozeppelinesque formé d'un ex-Detroit Wheels et de deux anciens Vanilla Fudge. Ou encore et surtout l'aérostat de Led Zeppelin, étalon incontesté de ce que la presse anglo-saxonne baptisera *cock rock*. Des Led Zeppelin auxquels le hard doit, en 1969, une déterminante razzia dans le songbook du blues. Dans *The Lemon Song, "Squeeze me baby, till the juice runs down my leg/The way you squeeze my lemon, I'm gonna fall right out of bed"* ("Serre-moi chérie, jusqu'à ce que le jus me coule le long de la jambe/Vu la façon dont tu me serres le citron, je ne vais pas tarder à tomber du lit"), Robert Plant remonte, via Willie Dixon, aux couplets salaces de Robert Johnson. Car, avec *Traveling Riverside Blues ("Now you can squeeze my lemon/Till the juice runs down my leg"),* le plus influent fantôme de l'histoire de la musique du siècle dernier avait, en 1937, laissé sur disque une trace (tache ?) du folklore amoureux afro-américain, auquel le rock doit l'essentiel de son inventivité libidinale.

Précis séminal du blues

Avant 1969, année proverbialement érotique, la musique pour jeunes se pique de respectabilité, et tente donc de faire oublier qu'en argot noir *to rock'n'roll* a toujours signifié "baiser". Nonobstant le scandale que suscitent les girations télévisées de son pelvis, Elvis édulcore les paroles, pourtant bien innocentes, de *Shake, Rattle and Roll* : dans sa version, le "Tu portes ces robes décolletées, le soleil les rend transparentes" de Big Joe Turner devient "Tu portes ces robes/Tu es si joliment coiffée". Il faudra toute la malice des compositeurs Leiber & Stoller pour aller dénicher dans *Santa Claus,* blues enregistré en 1938 par un troubadour noir nommé Bo Carter *("Baby let your Santa Claus/Come down your chimney"),* l'inspiration du *Santa Claus Is Back in Town* qu'ils glissent, en 1957, dans le *Christmas Album* d'Elvis : "Accroche tes jolis bas, éteins la lumière/Le père Noël va se glisser dans ta cheminée ce soir." Passé cette séance de ramonage intime, le bonhomme en rouge devra encore attendre quelques années avant de remplir sa hotte de sex toys pour enfants du rock. Seule l'ivresse d'un concert, donné au cœur du quartier chaud de Hambourg, autorisera Jerry Lee Lewis à brailler, entre deux attentats à la pudeur depuis son clavier de piano, un "Si tu n'aimes pas mes pêches/Arrête de me secouer l'arbre" qui n'aurait guère été toléré dans sa Bible Belt natale.

Bien qu'ayant repris sur leur premier album le *I'm a King Bee* de l'apiculteur égrillard Slim Harpo ("Je suis le roi des abeilles, baby/Je bourdonne autour de ta ruche/Oui je peux faire du miel baby/Laisse-moi juste entrer", le miel étant, dans le blues, le fréquent surnom euphémistique du sperme), les Rolling Stones eux-mêmes s'assagiront. Ou, du moins, enroberont de dentelle psychédélique leurs images licencieuses (l'orgasme multicolore de *"She comes in colours",* dans *She's a Rainbow,* 1967) et garderont pour des enregistrements clandestins *(Cocksucker Blues)* leurs audaces les plus ouvertement pornographiques. Et, pour beaucoup plus tard, les séances de rodéo sur bite gonflable du Jagger du milieu des années 1970.

Mais, en 1969, l'ouragan *Whole Lotta Love* fait exploser les ceintures de chasteté. Inspirées d'une composition de Willie Dixon, *You Need Love,* les paroles de Robert Plant ne font même plus semblant d'être métaphoriques : avec *"I'm gonna give you every inch of my love"* ("Je vais te donner jusqu'au dernier centimètre de mon amour"), le hurleur aux boucles blondes ouvre la voie à tous les hardeux (et hardeurs) de la planète testostérone. Onze ans plus tard, en 1980, le *Let Me Put My Love into You* d'AC/DC ("Laisse-moi te mettre mon amour bien profond/Laisse-moi couper ton gâteau avec mon couteau") voguera exactement sur le même canal (séminal). Il faut dire que 1969 a soudain mis la turgescence au cœur (mais pas uniquement) du rock. Quand, en septembre, les Beatles sortent l'ode à l'orgasme simultané qu'est *Come Together,* le MC5 les a précédés cinq mois plus tôt avec *Kick Out the Jams* qui proposait son propre *Come Together,* dont le texte prête peu à confusion : "Dansons la danse, la danse dont viennent toutes les danses/Oui, ensemble dans le noir/Ensemble mignonne, oui, oui, oui/Ensemble poupée, oui, oui, oui, oui...". Même si les hit-parades de l'époque ne diront pas franchement oui au rock en chaleur des énergumènes de Detroit, on garde, intact, le souvenir du choc ressenti en les voyant en action, par une belle soirée de juillet 1970, sur la scène du minuscule Marquee de Londres. La frousse alors ressentie face à un Rob Tyner au casque afro format champignon atomique, aux pas de danse carrément copulatoires et au micro collé sur l'entrejambe, reste aussi mémorable que le dépucelage auditif subi ce jour-là : le MC5 traitait alors les tympans avec la délicatesse de Huns déchirant des hymens de vestales.

Après avoir reçu la visite du micro de Tyner, les braguettes rock auront rendez-vous avec une foule d'instruments : la flûte de Ian Anderson (Jethro Tull), l'harmonica de Lee Brilleaux (Dr. Feelgood) ou les guitares d'une flopée de chevelus en frocs moule-boules. Ces guitares matérialiseront, sur scène, les ancestrales images du blues. Des images dont le rock blanc ne parviendra jamais à réellement égaler la fantaisie : quand Brian Johnson lance "La bombe d'amour approche/La bombe d'amour, fais-la durcir" *(Love Bomb),* on peut trouver plus savoureuse la saucisse de Roosevelt Sykes ("Poulette, j'ai un hot-dog et il est pas froid/Il est juste de la bonne taille pour te remplir le trou" dans *Dirty Mother for You,* 1936) ou la banane que chantait en 1931 Bo Carter ("Laisse-moi mettre ma banane dans ton panier à fruits/Et alors je serai satisfait" dans *Banana in Your Fruit Basket,* 1931). Erotomane d'une monomanie égale à celle des frangins Young, Bo Carter récidivait illico avec "Laisse-moi te planter mon épingle dans le coussin/Parce que ton coussin est chouette et bien chaud" *(Pin in Your Cushion),* puis aggravait son cas avec *Ram Rod Daddy* : "Je suis papa la tige/Mon flingue est toujours chargé pour les chouettes nanas que je rencontre/Je suis papa la tige, ma tige est longue et mince."

Une affaire de calibre

Du flingue de Bo à celui d'AC/DC ("Mon flingue est prêt, il va faire feu à volonté... Je vais appuyer, appuyer, appuyer sur la détente", *Shoot to Thrill*), il n'y a qu'une petite variation de calibre, qu'accompagne toutefois une notable inflation de décibels. En plaquant leurs refrains sur des riffs chauffés à blanc, les Australiens radicalisent la musique de Muddy Waters, transforment le coup de foudre en coup de poutre. Chez eux, les éternelles vantardises amoureuses du blues prennent en

Pour faire passer la crudité des riffs et refrains d'AC/DC, il faut une bonne pincée de second degré.

Blind Faith et Cactus.

Lux Interior et Poison Ivy des Cramps.

© STEVE JENNINGS

effet une tournure assez misogyne, au risque de, parfois, flirter avec la zoophilie. A lui seul, le texte de *Givin' the Dog a Bone* suffirait à transformer nos Chiennes de garde nationales en cousines courroucées du Chien des Baskerville, lequel vengeait, déjà, l'honneur bafoué d'une demoiselle. Car, avec cet hymne à la pipe ("Elle est à genoux... Elle me suce à me rendre dingue/Jusqu'à ce que je sois à cours de munitions... Je suis juste en train de donner un os au chien"), AC/DC s'éloigne de l'érotisme bon enfant dont se parfumait le blues. Musique pour mâles au bord de l'explosion hormonale, le hard-rock recrute d'ailleurs assez peu chez les filles. On y chercherait en vain l'équivalent des chanteuses délurées qui hantèrent autrefois les *juke joints* du Mississippi et les bouges de Chicago. De quoi mettre en évidence la désuétude dans laquelle sont tombées les charmantes images agrestes qu'affectionnait Lil Johnson, interprète de quelques blues fort peu bégueules : "Si tu n'aimes pas ma patate douce/Pourquoi est-ce que tu creuses si profond/Tu creuses dans mon champ de patates, trois ou quatre fois par semaine" (*You'll Never Miss Your Jelly till Your Jelly Roller's Gone,* 1929). Car, dans le blues, sexe et nourriture filent un délectable amour, la confiture pouvant désigner le foutre aussi bien que le sexe féminin, auquel cas elle devient *jelly roll* et peut fournir son nom de scène à un pianiste de jazz, Jelly Roll Morton qui, comme il se doit, débuta sa carrière dans un bordel de La Nouvelle-Orléans. Au registre des desserts aphrodisiaques, le *jelly roll* a pour synonyme le *custard pie,* que Blind Boy Fuller chanta vers 1938 : "Je blague pas et je te raconte pas de bobards/Je veux manger ton gâteau à la crème." Chez AC/DC, qu'un soupçon de surenchère n'a jamais effrayé, l'image vire du simple fantasme de broute minou à la fringale d'ampleur quasi anthropophagique : "Tout ce que je veux/C'est te bouffer toute crue" *(Love Hungry Man).* Cette crudité, commune aux riffs et refrains d'AC/DC, il faut, pour la faire passer, une bonne pincée de second degré. A ce niveau de systématisme, le primitivisme devient, comme chez les Ramones, une forme d'art, éventuellement attendrissante. Plutôt que de s'offusquer de la verdeur du langage des Australiens, on peut regretter qu'ils ne soient pas allés plus loin dans la démesure lubrique. En dehors des Cramps, sur la caboche desquels le soleil des disques Sun a énormément tapé, inspirant à Lux Interior des trouvailles du calibre de *The Hot Pearl Snatch* (où une "perle brûlante" figure l'organe que la célèbre Linda Lovelace du film *Deep Throat – Gorge profonde* – cachait au fond de sa gorge), on ne voit en effet pas quel groupe de rock'n'roll a osé égaler les strophes dessalées du blues hardcore, dont l'une des plus effrontées représentantes reste Lucille Bogan, responsable en 1935 de l'incroyable *Shave 'Em Dry* : "J'ai des tétons sur mes seins, aussi gros que les bouts de mes pouces/J'ai entre les jambes un truc, qui ferait jouir un mort... Toi tes noix pendouillent/Comme un putain de battant de cloche/Et ta bite se dresse comme un clocher/Et ton foutu trou du cul/Est ouvert comme une porte d'église/Les morpions y rentrent en procession..." Pour égaler ce type d'audaces, il aurait peut-être fallu que Bon Scott ait l'occasion d'explorer plus à fond la veine vénérienne de *Big Balls,* où il jouait du double sens du titre ("grands bals" ou "grosses burnes" ?) comme de celui de *to come,* qui peut signifier "jouir" autant que "venir".
A défaut, l'amateur de sous-entendus imagés (format panoramique) se tournera derechef vers les disques des ineffables Spinal Tap. Avec son fantastique *Sex Farm,* ce groupe fantôme a bien gagné sa place au panthéon des athlètes du labourage, en chambre ou sur bottes de paille : "Je sors ma fourche/Je fouille dans ton foin/Je gratte dans ton poulailler/Je renifle ta mangeoire/Je sors par ta porte de derrière/En laissant derrière moi ma semence... Fille de la ferme du sexe/Ne vois-tu pas que mon silo est en train de se dresser." Le groupe a emprunté la porte de derrière, la même que rendirent célèbre, dans l'ordre et le désordre des sens, Howlin' Wolf (le bluesman auteur de *Back Door Man*), les Doors (dans son propre *Back Door Man,* Jim Morrison hurle avec le vieux loup "Les hommes ne savent pas/Mais les petites filles me comprennent") et Led Zep (*"I wanna be your back door man"* dans *Whole Lotta Love*). Ainsi, les Spinal Tap ont fait au blues un bel enfant dans le dos sans, étiquetés comiques qu'ils sont, se mettre à dos les censeurs, trop occupés à se poiler. ▲

Talkin' That Talk – Le Langage du blues et du jazz de Jean-Paul Levet (Hatier, 1992).

CHASSEUR

Le Français Arnaud Durieux est le collectionneur auquel la maison de disques d'AC/DC fait appel pour ses coffrets et rééditions. Tombé en 1980 dans la marmite, ce passionné n'en est toujours pas sorti, comme en témoigne son livre *AC/DC Maximum Rock & Roll*. Entretien Guillaume B. Decherf

Quand as-tu commencé ta collection ?
Le marché du disque de collection a complètement changé depuis l'arrivée du site de ventes aux enchères eBay, donc, comme la plupart, j'achète la majorité de mes pièces sur le site. J'ai commencé par les magasins spécialisés en France, et à l'étranger par correspondance, puis lors de mes déplacements, en particulier à Londres. Dans les années 1980, on trouvait là-bas des tonnes de petits magasins d'occase où l'on dénichait très souvent de belles pièces, pour pas cher. Cet esprit "chasse au trésor", avec au bout la satisfaction de trouver la perle rare dans un vieux magasin poussiéreux, n'existe plus du tout avec eBay, et c'est un peu dommage. Il reste les conventions. J'ai aussi inondé les magasins de disques australiens de listes de recherche pendant un temps. J'ai toujours gardé tout ce que je trouvais sur le groupe depuis 1980.

Peux-tu nous donner quelques cotes ?
A titre d'indication, la pochette du LP australien qui n'est jamais sorti, *12 of the Best,* s'est vendue sur eBay en 2009 pour 3 500 dollars (environ 2 500 euros). Et encore, depuis la crise, les raretés se bradent à environ 50 % de ce qu'elles pouvaient rapporter auparavant. Donc, cela peut démarrer pour un single français, anglais ou américain courant à 5 dollars (environ 3,60 euros), jusqu'à plus de 5 000 dollars (environ 3 600 euros) pour des raretés comme cette pochette. Des sommes assez énormes pour des collectionneurs, mais qui restent tout de même raisonnables, comparées à d'autres types de marchés de collection (art, antiquités ou livres anciens), ou même à d'autres artistes comme Robert Johnson, dont les 78t des années 1930 se vendent entre 5 000 et 10 000 dollars pièce.

T'es-tu par moments laissé déborder par ta passion ?
Déborder, certainement... mais ma femme comprend, elle savait à qui elle avait affaire ! L'écriture du livre *AC/DC Maximum Rock & Roll,* qui a duré cinq ans, est un bon exemple, avec de nombreux week-ends et nuits blanches... Le site ac-dc.net me prend également beaucoup de temps. Quant aux découverts, j'ai toujours eu le bon sens de gérer mon budget pour ne pas tomber dans ce piège. Si tu en arrives à ne vivre que pour ça et à éviter de bouffer pour te payer le dernier bootleg, il y a un problème... J'ai aussi eu la chance que cette passion devienne presque un job à mi-temps entre le livre, le site et mon travail sur les rééditions, DVD et autres. Ma collection est donc devenue un outil de travail.

Tu possèdes 5 à 6 000 pièces : qu'entends-tu par pièce ?
Impossible de te dire exactement combien de pièces je possède. En coupures de presse, beaucoup plus que ça... Je ne fais pas un concours, mais j'ai compté le nombre d'interviews que nous avons lues ou écoutées pour le livre : on en est arrivés à plus de 1 300. Dont 90 % étaient totalement inutiles, avec les mêmes questions et réponses : après trente-cinq ans de carrière, des journalistes demandent encore à Angus comment lui est venue l'idée de l'uniforme d'écolier ! Je comprends maintenant pourquoi ils détestent les interviews.

Tu bosses donc à mi-temps pour Sony US ?
Non, mais ils sont venus me voir dès qu'ils ont signé le groupe, juste avant de rééditer le catalogue en 2003, sur les conseils des gens d'Albert Productions en Australie *(premier label australien du groupe – ndlr)* que je connaissais déjà. Mon travail sur AC/DC est un à-côté qui doit le rester, c'est simplement un bonus. Autrement, je suis designer freelance. Je n'interviens donc que lorsque Sony recherche des archives ou comme conseiller sur les projets du catalogue AC/DC. Toute la production de ces projets se décide à New York, où j'habite, ce qui facilite la tâche de tout le monde.

Comment es-tu devenu un "fan professionnel" ?
Depuis quelques années, les maisons de disques font souvent appel à des fans pour leurs projets, que ce soit pour rechercher des archives ou les conseiller sur ce que le public demande, faisant presque office de *focus group* ("groupe de discussion"). Les fans ont souvent une connaissance historique plus pointue de leurs artistes, et ils en tirent parti. Il faut reconnaître à Sony de ne pas avoir négligé cet aspect depuis qu'ils ont signé AC/DC.

DE PERLES

“Trouver des pièces intéressantes, c’est une recherche sans fin… Il existe encore dans les greniers d’Australie des pièces que personne n’a jamais vues.”

Ils auraient pu se contenter de ressortir les mêmes bandes ou vidéos, mais ils ont toujours insisté sur l’aspect “fan” et les archives inédites, et c’est justement dans ce domaine que j’ai pu les aider. Je déteste ce mot, aujourd’hui utilisé pour n’importe quoi, mais le fan est un éternel insatisfait qui veut que tout sorte, et se plaint quand tel ou tel titre ne figure pas sur un objet. C’est cette demande constante de contenus inédits qui pousse les groupes à ressortir leurs archives. Et pour AC/DC, il est indéniable que depuis 2003 le nombre d’archives mises à disposition est énorme, là où le groupe avait souvent été un peu avare auparavant. Avant 2003, il était impensable d’espérer voir un jour plus de cent vidéos inédites sur un coffret de cinq DVD par exemple.

Est-ce que tes débuts de journaliste dans le magazine *Hard Force* t’ont permis de côtoyer le groupe à une période où il était plus abordable ?

Je les ai rencontrés bien avant de travailler pour *Hard Force,* dans les années 1980, et effectivement ils étaient bien plus faciles d’accès à cette époque où beaucoup de fans les avaient laissés tomber. Je publiais à l’époque le premier fanzine français sur le groupe, *Powerbook,* ce qui m’a ouvert pas mal de portes.

Comprends-tu cette inaccessibilité ?

Tout le monde les veut ! Que ce soit les fans, plus nombreux que jamais, tous les gens du business qui veulent une part du gâteau, les promoteurs qui veulent le groupe en concert, les journalistes qui veulent des interviews, les photographes qui veulent des pass… Tout est devenu tellement énorme aujourd’hui. C’est une véritable machine de guerre, et ils ont toujours voulu protéger leur vie privée et travailler tranquillement. Par le biais de mon site ac-dc.net, je vois les demandes qui peuvent parvenir au groupe ; certains pensent que c’est le site officiel, et je reçois régulièrement des demandes hallucinantes : des gens qui veulent que le groupe vienne jouer pour leur anniversaire, qui demandent des pass backstage, ou qui voudraient que le groupe annonce leur mariage sur scène en plein concert ! Ils ont donné pendant trente-cinq ans quand même, et ils signent encore des tonnes d’autographes après chaque concert, mais leur popularité a pris de telles proportions qu’ils sont obligés de se protéger. Il ne faut pas oublier qu’ils sont juste là pour jouer du rock’n’roll, et ils le font encore parfaitement bien. Tout le reste est secondaire.

Quelle expérience retires-tu de l’écriture du livre, de ces cinq années passées avec le groupe ?

Ça s’est étalé sur cinq ans, mais pas à plein temps, avec des périodes pour souffler un mois ou deux afin de ne pas friser l’overdose. C’était nécessaire pour arriver à ce que l’on voulait : la biographie ultime, sans les faux mythes, avec des témoignages uniques, appuyés par des recherches sur quatre continents couvrant plus de trente ans de carrière. Nous avons beaucoup recoupé nos sources : à l’époque où n’importe qui peut propager des infos sur le net, c’est essentiel. Un exemple flagrant est la rumeur venue d’un forum concernant le titre du dernier album avant qu’il soit enregistré. Un fan a juste inventé que le titre en serait *Strap It On,* et la nouvelle s’est vite retrouvée sur d’autres sites, et même dans une biographie du groupe ! C’est un peu cliché, mais la persévérance et la patience ont payé. Il faut aller au bout de ses rêves : j’avais envie de faire ce livre depuis vingt ans et il a fallu attendre le bon moment et avoir la patience de le réaliser, alors que nous n’avions au départ pas d’éditeur. La seule déception est qu’il ne soit pas sorti en France, alors qu’il est disponible dans tous les pays où AC/DC a un public. Je crains que ce soit une attitude typiquement française, cette aversion du risque. Hongrois et Finlandais ont sorti le livre alors que la France est le troisième meilleur marché pour le groupe… Avis aux éditeurs intéressés !

Comment s’est imposée l’idée d’un livre en commun avec Murray Engleheart ?

Murray avait écrit les notes du coffret *Bonfire* auquel j’avais participé comme archiviste, en retrouvant des masters, notamment. Nous avions tous les deux l’ambition d’écrire un livre sur le groupe et je l’ai contacté un peu après. Il était évident qu’en regroupant nos contacts et archives on pouvait arriver à un résultat intéressant. Nous avions exactement la même vision du projet : un livre complet, approfondi, sans rumeurs et évitant de tomber dans l’angle people que pas mal d’éditeurs voulaient. Ecrire un livre de cette taille sur cinq ans sans même se voir une seule fois a été un challenge – il aurait été impossible de réaliser un tel projet avant l’arrivée du net.

Es-tu toujours aussi excité de dénicher une pièce inédite ?

Ça devient très dur de trouver des pièces intéressantes, mais c’est aussi une recherche sans fin… Il existe encore dans les greniers d’Australie des pièces que personne n’a jamais vues. Donc, il arrive encore de tomber sur des trucs formidables – cela m’est arrivé il y a quelques années, quand un ancien photographe australien m’a envoyé une vidéo du groupe qu’il avait filmée sur scène en 1976 au lycée de St. Albans (à côté de Melbourne) avec une des premières caméras vidéo portables. Un truc privé mais d’assez bonne qualité dont personne ne soupçonnait même l’existence. Quatre titres de cette vidéo ont atterri sur le DVD *Plug Me In.*

Quels sont tes meilleurs souvenirs ?

Mon premier concert d’AC/DC au Bourget en 1982 – une claque évidemment, car le groupe tuait ce soir-là. Un des meilleurs souvenirs est un coup de fil de Cliff Williams qui m’a appelé pour me remercier après avoir lu le livre. C’était une satisfaction personnelle après avoir investi tellement de temps et de travail, une reconnaissance de notre projet. ▲

AC/DC Maximum Rock & Roll d’Arnaud Durieux et Murray Engleheart (Aurum Press, 2009 en anglais), www.ac-dc.net

ROCK'N'ROLL

AC/DC
Highway to Hell 1979

L'enfer, c'est les autres. Ceux qui ont laissé Bon Scott inanimé dans une voiture par une nuit glacée.

OK, selon son style de vie, on peut sûrement trouver pire endroit que l'enfer, comme le chantait déjà Bon Scott sur *Hell Ain't a Bad Place to Be,* mais dans la nuit glacée du 18 au 19 février, le chanteur écossais, ivre mort et transi de froid, succombera dans la voiture du musicien et dealer Alistair Kinnear. Le rock perd une voix unique et Bon prend un aller simple pour la demeure du Grand Cornu. Ironie de l'histoire, sur la pochette de *Highway to Hell,* Angus Young est changé en diablotin avec des cornes sur le front, et c'est lui, Bon Scott, qu'Angus avec un mauvais rictus désigne de sa queue fourchue... Comme le prochain appelé au trépas, à emprunter cette autoroute de l'enfer dont on ne revient pas ? Quand on demande à Angus ce qu'il ferait si Bon revenait sur terre l'espace de quelques heures, il répond qu'il lui demanderait *"ce qu'il y a au menu en enfer"*. Bon a toujours affirmé que c'est là qu'il se trouverait le mieux.

Lynyrd Skynyrd
Street Survivors 1977

Une tragédie grecque à eux seuls dont on ne sait s'il faut en rire ou en pleurer.

Dévorés par les flammes sur la pochette de leur plus gros succès, trois des membres du groupe de Jacksonville le seront hélas au sens propre. Le cinquième album du combo de rock sudiste à peine sorti, le destin s'en mêle ou plutôt s'emmêle ce 20 octobre 1977. A court de fuel, l'avion de tournée du groupe s'écrase dans les marais à Gillsburg, dans le Mississippi. Le chanteur Ronnie Van Zant, le guitariste Steve Gaines et sa sœur choriste Cassie meurent sur le coup ainsi qu'un roadie. La pochette du disque sera vite changée, mais cela n'empêchera pas les autres, tous sévèrement blessés, de ne pas faire de vieux os. Allen Collins, le guitariste, paralysé à la suite d'un accident de voiture où périt sa girlfriend, meurt en 1990 à 37 ans. Le bassiste Leon Wilkeson, malade du foie et des poumons, meurt seul dans une chambre d'hôtel en 2001 à 49 ans. Quant au clavier Billy Powell, il disparaît le 28 janvier 2009 alors qu'il appelait les secours suite à un problème respiratoire. Dernier en date, Ean Evans, le bassiste remplaçant de Wilkeson, quitte ce monde le 6 mai 2009 à 48 ans...

Metallica
Master of Puppets 1986

Une partie de cartes fatale, et c'est la sortie de route.

L'une des pochettes les plus connues du thrash metal renferme l'un des meilleurs disques du genre. Un cimetière militaire surplombé de mains qui tirent les fils des vies des pauvres pantins que nous sommes. Après un show le 27 septembre 1986, sur une route de Suède, c'est le fil de celle du bassiste Cliff Burton, le mentor musical du groupe, qui se voit tranché net. A 7 heures du matin, le bus de tournée se retourne sans qu'on sache pourquoi – le chauffeur dira avoir glissé sur du verglas, mais la police n'en trouvera aucune trace. Le musicien, qui dormait, est projeté à travers une vitre et tué sur le coup. Dans la tête des autres membres qui errent hagards en sous-vêtements sur la route ou restent prostrés, c'est le chaos. La veille, Cliff et Kirk Hammett avaient joué aux cartes dans la couchette fatale, censée être la plus confortable du bus. Cliff avait gagné grâce à un as de pique : la carte symbolisant la mort. Il sera incinéré en Californie dix jours plus tard et ses cendres, dispersées. Il n'y aura jamais de croix funeste à son nom comme celles de la pochette de son dernier disque.

A force de jouer avec le feu et de tenter le diable, certains groupes ont fini par être victimes de véritables malédictions.
Par Guillaume B. Decherf

DAMNATION

Death
Scream Bloody Gore 1987

La mort comme nom de groupe : on ne rigole pas avec ça.

Le nom du groupe semble poser les bases mêmes du destin de son leader, l'autocrate Chuck Schuldiner, un garçon talentueux mais au côté dictatorial affirmé. Saquant son line-up à chaque album, le Floridien, parrain de la scène death metal, avait au moins le mérite de chercher à réaliser les meilleurs disques du genre. A ce titre, il fera coup double sur le grandiose *Human* (1991) et son successeur *Individual Thought Patterns* (1993), mâtinés de touches jazzy. Hélas, la Camarde qui le guettait depuis son trône dès la pochette du premier album emportera le garçon le 13 décembre 2001, à 34 ans, d'une tumeur au cerveau. Dans une interview, il conseillait aux jeunes groupes de s'entourer d'un avocat et d'un comptable pour ne pas se faire avoir. Il avait juste négligé le recours à un bon toubib et à des check-up réguliers.

Def Leppard
High'n'Dry 1981
Pyromania 1983

Les fêtes de fin d'année : période maudite pour Def Leppard.

Les deux meilleurs albums, et de loin, du groupe de Sheffield sont restés associés à leurs pochettes tragiques. Sur *High'n'Dry*, un homme plonge dans une piscine vide, se fracassant on l'imagine les cervicales à l'arrivée. En 1983, rebelote, sur la pochette de *Pyromania*, on peut voir un viseur genre lance-roquettes, en tout cas une machine de guerre capable de tout pulvériser, comme le montre l'immeuble en flammes en ligne de mire. Pour Def Leppard, groupe alors 100 % alcoolisé, c'est leur carrière qui a failli partir en flammes. Le batteur Rick Allen perd son bras gauche à 20 ans lors d'une sortie de route de sa Corvette le jour de la Saint-Sylvestre 1984. Pile dans un mur de pierre à la sortie d'un virage, le choc fut presque aussi rude que s'il avait touché le fond de la piscine en béton de *High'n'Dry*. Mais grâce au carton de *Pyromania* aux USA, ses partenaires attendront patiemment Allen pendant sa rééducation, et le constructeur Ludwig lui concoctera un kit électronique où les fûts sont déclenchés en grande partie aux pieds. Des siècles plus tard – trois ans, l'éternité pour un jeune groupe –, Def Leppard remis en selle sort *Hysteria*. Miracle, on ne les a pas oubliés. Et re-carton plein aux USA, re-10 millions d'exemplaires et re-tragédie. Pendant que ses camarades s'assagissent et que Phil Collen passe aux arts martiaux, à l'eau plate et aux légumes bouillis, l'autre guitariste Steve Clark travaille son alcoolisme au dernier degré au lieu de tenter d'y mettre un terme, tel Malcolm Young deux ans avant. Def Leppard lui donne une vacance de six mois pour se soigner, mais Clark est toujours entre deux désintox. C'est la mort qui sifflera la fin de la récré le 8 janvier 1991, entre médocs et alcool, alors que le blond guitar hero n'avait pas dessoûlé des fêtes. ▲

■ LE RENOUVEAU DU HARD DES 70'S

LES

© FIN COSTELLO/REDFERNS/GETTY IMAGES

Affreux, sale et méchant :
le Motörhead de Lemmy (à droite),
décembre 1980.

BARBARES

Angleterre, 1976 : chevalier de la cause hard, AC/DC entraîne dans son sillage la New Wave of British Heavy Metal, une horde de suiveurs qui mettent les charts et les festivals à feu et à sang.
Par Christian Eudeline

En ce milieu des années 1970, Londres reste une place forte musicale. A tel point que d'AC/DC, personne n'a vraiment besoin. Leurs premières dates anglaises prennent place dans des pubs. Peu importe. Ils resteront en Europe jusqu'à la fin novembre 1976, visitant entre autres l'Allemagne et la France, car deux de leurs albums doivent sortir coup sur coup : *High Voltage* en mai et *Dirty Deeds Done Dirt Cheap* en novembre. Et ils ont bien envie que leur bonne parole se propage. Mais en cette même année, l'Angleterre connaît un autre soubresaut musical. Les premiers punks partent en guerre, ils s'appellent Sex Pistols, Clash, Buzzcocks ou Damned (la liste est longue) et tentent un coup de poker. Sans être musiciens, ils composent des hymnes au ras-le-bol et se coupent les tifs. Ce formidable pied de nez réveillera effectivement de sa léthargie une génération, mais toutes les classes sociales sont loin d'y adhérer. Trop intellectuel et trop artistique, trop branché et trop londonien, peut-être aussi pas assez bon techniquement... Même si l'Histoire se souviendra longtemps de tous ces agités, l'Angleterre profonde préfère continuer à danser sur de la soul, du glam ou du hard. Led Zeppelin, Black Sabbath, Status Quo et Deep Purple ont encore de nombreux fans, les mêmes qui tendent volontiers une oreille en direction d'AC/DC.

Il y a même un certain snobisme à adhérer à ce nouveau genre, car l'histoire du punk-rock contre celle du hard-rock, c'est aussi celle de l'éternelle opposition entre capitale et province, entre Londres la punk et Birmingham la vieillissante. Birmingham, une ville industrielle fière de deux formations majeures du gros son, Black Sabbath et Judas Priest. En ce milieu des années 1970, si les premiers appartiennent déjà au passé, les seconds incarnent le futur : en V. O., on appelle cela la New Wave of British Heavy Metal. Le côté bluesy cher à Led Zeppelin et la légendaire lourdeur de Deep Purple laissent la place à un rock plus acéré et violent, comme un parfait mix des revendications punks et des récents enseignements d'AC/DC.

Judas Priest : rock primal et violent

Judas Priest enregistre son premier album en 1974, après plusieurs changements de personnel et surtout le recrutement d'un chanteur digne de ce nom, Rob Halford ou l'exubérance affichée. Look impossible, entre sadomasochisme gay et excentricité biker à la Village People, Rob jouit de quatre octaves, et peut donc passer du grognement bestial au cri de sorcière. Ce dont il ne se prive pas. Après deux premiers disques prometteurs, Judas Priest signe avec une major en 1977 et sort coup sur coup *Sin After Sin* puis *Stained Class* l'année suivante. Le premier se classe dans les charts et le second devient un classique du groupe, et aussi un acte fondateur du renouveau hard-rock British. Pochette futuriste – le visage d'un mannequin d'acier transpercé d'une lance –, textes épurés, le cœur de cible est ces jeunes déçus par le nihilisme du punk, nourris aux images d'extrême violence façon *Orange mécanique*. C'est aussi sur ce disque qu'une chanson, *Better by You, Better than Me,* contiendrait un message subliminal ayant ordonné à deux jeunes adolescents, James Vance et Ray Belknap, de se donner la mort à Reno dans le Nevada, le 23 décembre 1985.

Par rapport aux deux premiers essais, le son du groupe s'est radicalisé grâce à des riffs énormes qui préfigurent ce que l'on appellera plus tard le metal. Les guitares se croisent et se défient, la voix de Rob échauffe les esprits, Judas Priest devient incontournable. La suite sera du même tonneau, pendant quelques exercices au moins : *British Steel* en 1980 porté par le single *Breaking the Law*, le live *Unleashed in the East* enregistré à Tokyo en février 1979 et le coup d'éclat du groupe, *Screaming for Vengeance,* en 1982.

Judas Priest est alors pour tous le groupe le plus brutal, le plus primal et le plus violent jamais engendré.

Iron Maiden : la grand-messe du no future

Si les deux premières livraisons d'Iron Maiden sonnent aussi punk, c'est sans doute que le groupe est originaire de Londres, et qu'il a autant écouté Black Sabbath que les Sex Pistols. Ils empruntent d'ailleurs à ces derniers l'esprit punk du *do it yourself*. Leur premier single, *The Soundhouse Tapes*, ils l'autoproduisent parce que les majors n'ont pas encore réalisé le formidable potentiel de ce groupe. La maison EMI réagit à temps et leur ouvre ses portes, répondant ainsi à Atlantic qui possède AC/DC et Columbia, Judas Priest.

Les deux membres fondateurs d'Iron Maiden, Steve Harris et David Murray, se voyaient footballeurs, parfaits hooligans devenus musiciens pour évacuer leur trop-plein. La "dame de fer" (ils tirent leur nom d'une torture médiévale) se met en place en 1976, suite aux nombreuses apparitions d'AC/DC dans la capitale. Le chanteur Paul Di'Anno chante comme le mix d'une gargouille et de Johnny Rotten qui pousserait des cris de pucelle. Il colle donc parfaitement à l'air du temps, mais n'apparaîtra que sur les deux premiers albums, *Iron Maiden* en 1980 puis *Killers* en 1981. L'une des raisons de l'immédiat impact d'Iron Maiden, c'est que le groupe propose un rock encore plus déréglé et débridé que celui des punks – les kids en raffolent. Les concerts sont comme des grands-messes dédiées au no future avec des chansons nihilistes à souhait. Comme *Running Free* : *"Just sixteen, a pickup truck, out of money, out of luck..."* ("Juste 16 ans, un camion, pas de fric, aucune chance...") ; ou sur *Innocent Exile* : *"My life is so empty, nothing to live for. My mind is all confusion, 'cos I defied the law..."* ("Ma vie est si vide, rien à quoi me raccrocher. Mon esprit est toute confusion, parce que j'ai défié la loi...").

Iron Maiden refuse de jouer *Running Free* en playback à l'émission musicale phare anglaise du petit écran *Top of the Pops*, et devient le premier groupe depuis les Who à se produire en direct, preuve de leur complète intransigeance. Idée de génie, le groupe imagine une créature hideuse devenue mascotte, Eddie, censée exécuter les basses besognes dont les musiciens rêvent de s'acquitter secrètement. La première d'entre elles : éradiquer de la surface de l'Angleterre le Premier ministre Margaret Thatcher, responsable aux yeux de beaucoup des inégalités sociales se renforçant. Dans le titre *Sanctuary*, Eddie accomplit cette basse besogne politique...

Le deuxième album d'Iron Maiden se vend bien, en Angleterre ainsi qu'aux Etats-Unis, mais Paul abuse de la situation : il picole trop et devient ingérable. Il est remplacé par un autre chanteur, Bruce Dickinson. Le lien avec le punk est définitivement rompu avec l'arrivée d'un remplaçant qui n'est pas loin d'en imposer façon Freddie Mercury. En 1982, l'album *The Number of the Beast* conjugue envolées lyriques et interminables soli. Il sera certifié or au fil des ans dans plusieurs pays et provoquera un scandale car, sur la pochette, Eddie joue avec le diable telle une marionnette. Depuis, le groupe est resté aux sommets et remplit régulièrement Bercy quand il passe en France.

Motörhead : fast and furious

S'il fallait citer un groupe chéri des punks et des hardos, nul doute que Motörhead finirait sur la plus haute marche du podium. Leur ligne de conduite ? Le plus fort et le plus vite possible ! Le nom du groupe est à lui seul une signature, un "motörhead" désignant en argot un bouffeur de speed. *"Le meilleur que j'aie jamais essayé, c'est celui dont se servait l'armée américaine au Vietnam. On pouvait rester éveillé pendant trois jours !"*, racontait Lemmy Kilmister. En 1975, le chevelu se retrouve sans groupe à la fin du mythique Hawkwind, mais pas pour longtemps. Ex-roadie pour Jimi Hendrix et Pink Floyd, il n'a qu'une seule raison de vivre, le rock'n'roll. Bassiste, il fonde Motörhead et trouve rapidement deux frères d'armes, Fast Eddie à la guitare et Phil Taylor à la batterie.

Leurs premiers concerts n'intéressent personne, les punks trouvant même leur formule presque outrancière. Lemmy, avec sa grosse voix monocorde et dure, incarne

Entre sadomasochisme gay et excentricité biker à la Village People, Rob Halford de Judas Priest jouit de quatre octaves, et peut donc passer du grognement bestial au cri de sorcière.

Judas Priest, octobre 1978.

© FIN COSTELLO/REDFERNS/GETTY IMAGES

complètement ce que pourrait être un rock de mauvais garçons. Les premiers fans sont d'ailleurs des Hells Angels, des skins et autres vilains. Le deuxième album, *Overkill,* commercialisé en 1979 (*Motörhead* a été enregistré avant mais ne sortira qu'après), est bourré de brûlots qui ne demandent qu'à exploser : *Overkill, Stay Clean, No Class...* Suivront *Bomber* (1979) et surtout *Ace of Spades* (1980), qui va devenir la troisième meilleure vente anglaise de disques de l'hiver 1980 tous genres confondus, l'année même de *Back in Black*. Fidèles à eux-mêmes, ils sont le bruit et la fureur faits musique. Leur devise, ils l'ont empruntée aux Huns : *"Si l'on joue à côté de chez vous, l'herbe ne repoussera plus !"* Usé par une vie pleine d'excès, Fast Eddie sera le premier à partir en 1982, juste après la cinquième livraison, *Iron Fist*. Depuis, Lemmy, devenu l'incarnation de Motörhead, continue seul le combat.

Il prendra un temps sous sa coupe les demoiselles de Girlschool, l'un des rares girl bands de cette période, quatre jeunes femmes au maquillage outrancier mais qui jamais n'arboreront de minijupe ou d'escarpins. Leur style, c'est plutôt jean et bottes. Repérées en première partie de Motörhead, elles sont signées sur la foi d'un rock à trois accords de facture classique mais aux réminiscences solides. Elles sortiront deux albums, *Demolition* (1980) et *Hit and Run* (1981) puis un maxi en compagnie de Lemmy et sa bande, *St. Valentine's Day Massacre,* avant de connaître quelques mésaventures. Au-delà du frisson qu'elles déclenchent auprès des mâles du premier rang, force est de reconnaître qu'elles se distinguent surtout par leur appartenance au sexe dit faible...

La nouvelle vague heavy metal, 2e division

Complètement oubliés et même souvent moqués par l'intelligentsia, les autres groupes de cette vague ont pour nom Def Leppard, Saxon, Diamond Head, Tygers of Pan Tang ou Vardis. Les premiers ont vendu près de 70 millions d'albums grâce à un mélange de hard, de glam et de rock FM. Sans réel génie, ce sont des besogneux issus de la cité industrielle de Sheffield qui, grâce à leur courage et à leur entêtement, parviendront à gagner un très large public. Un an après leurs premières répétitions, ils assurent même la première partie d'AC/DC sur la fameuse tournée de l'automne 1979 avant de comprendre que c'est en jouant sur plusieurs tableaux (un zeste de Bowie, un doigt de Thin Lizzy, deux mesures de Mott the Hoople, un tiers de Queen) qu'ils parviendront à prendre d'assaut le territoire américain. Les Anglais n'aiment pas cette attitude qu'ils jugent opportuniste, et le public du festival de Reading leur jette des canettes lors de l'édition de 1980. Qu'importe, leur album *Pyromania* est la deuxième meilleure vente aux Etats-Unis en 1982, juste derrière *Thriller* de Michael Jackson. Ce triomphe sera de courte durée puisque, le 31 décembre 1984, le batteur Rick Allen perd son bras gauche dans un accident de la circulation – mais cela ne l'empêchera pas de continuer à son poste. On avait prévenu, ce sont des obstinés.

Diamond Head est un groupe de deuxième division dont s'est toujours gargarisé Metallica. Leur rock affiche quelques similitudes : riffs énormes, tempos assourdissants et voix hurlante, c'est le début du thrash metal. Après un premier album autoproduit, *Lightning to the Nations,* une major les signe pour un vrai ▲▲▲

Iron Maiden, 1985.

Iron Maiden propose un rock encore plus déréglé et débridé que celui des punks – les kids en raffolent.

▲▲▲ disque, *Borrowed Time,* dans la foulée de leur prestation apocalyptique au festival de Reading en 1982. Ce sera leur seule heure de gloire, deux des musiciens déclarant immédiatement forfait.

Les Saxon ont la poisse, car le seul label qui veut bien les signer est français, Carrère, maison de Sheila, pas vraiment une référence en matière de rock. Saxon invente pourtant le style *red noise*, non pas pour leurs costumes couleur sang – pantalons moule-bite et blousons cloutés – qu'ils portent aussi bien à la scène qu'à la ville, mais pour cette recette simple et efficace faite de riffs énergiques habillés d'une rythmique infernale. Une musique qui fait saigner les esgourdes. Multipliant les sorties, avec quatre albums les trois premières années, on retiendra *Denim and Leather* de 1981 et *Power and the Glory* en 1983, qui marquent l'apogée de leur carrière. Mauvais timing, le dernier arrive au moment même où la vague anglaise du heavy metal est sur le déclin.

Autre formation ayant marqué l'Histoire, Tygers of Pan Tang, dont les deux premiers albums (*Wild Cat* et *Spellbound*) font preuve d'une spontanéité et d'une vitalité rares. Enfin, Vardis conserve une image de loser n'ayant jamais eu la chance de passer pro. Ses vinyles sont devenus cultes, surtout le premier intitulé *100 M.P.H.*, porté par le morceau *If I Were King*. L'original se négocie autour des 800 euros et offre un mélange détonant de glam à la Slade, de boogie à la Status Quo avec un zeste de maniérisme emprunté à Jeff Beck et de high energy héritée du MC5.

En France, Trust émerge

A l'aube des années 1980, ce sont les Etats-Unis qui prennent le relais, mixant le son britannique à la deuxième vague du punk, celle du *punk's not dead.* Ils fondent le speed (ou thrash) metal. Nul discours. Nulle prise de position. Nul message. Metallica, Slayer, Anthrax et Megadeth sont lâchés dans l'arène, juste là pour exposer leur savoir-faire technique.

En France aussi, AC/DC fait des vagues, mais seul Trust semble en profiter. Ce sera l'unique groupe français de hard-rock à obtenir un réel succès face à celui... d'AC/DC. La France leur déroule le tapis rouge. Sur le premier 45t du groupe sorti en 1977, la face A *Prends pas ton flingue* (vingt et un ans avant le *Pose ton gun* de NTM) est couplée à une reprise d'AC/DC, *Love at First Feel,* devenue *Paris by Night.* Arrivé en 1977, le groupe n'a rien non plus de l'attitude prétentieuse ou arrogante des agités du punk. Il tourne inlassablement et se forge un public, instruments au poing. Potes d'AC/DC, ils assurent leur première partie au Stadium de Paris au mois d'octobre 1978. Flairant le bon coup, CBS les signe et un premier album est enregistré à Londres. Les chansons *(Police milice, Préfabriqués, Bosser huit heures, Toujours pas une tune...)* sont toutes devenues des classiques car elles s'adressent d'abord aux jeunes issus d'un milieu défavorisé, comme dirait Grand Corps Malade. Le suivant, *Répression,* est dédié au chanteur d'AC/DC Bon Scott récemment décédé ; il est porté par le tube *Anti-social.* Ce hard social n'a aucun concurrent avec des textes en français. Le rap n'a pas encore été inventé, et ce sera lui notre nouvelle vague des années 1990. ▲

Motörhead en concert le 15 novembre au Zénith de Paris. Judas Priest en concert le 17 juin au Zénith de Paris, le 19 juin au Hellfest à Clisson. Réédition de *Defenders of Faith* (30th Anniversary Edition, 3 CD, Sony, 2015).

© ROSS MARINO/DALLE

LES INROCKS STORE

par les inRocKuptibles

enceinte Otis & Eleanor - 129 €

OTIS & ELEANOR

les inRocKs premium

Abonné premium ?

-10 %

-20 %

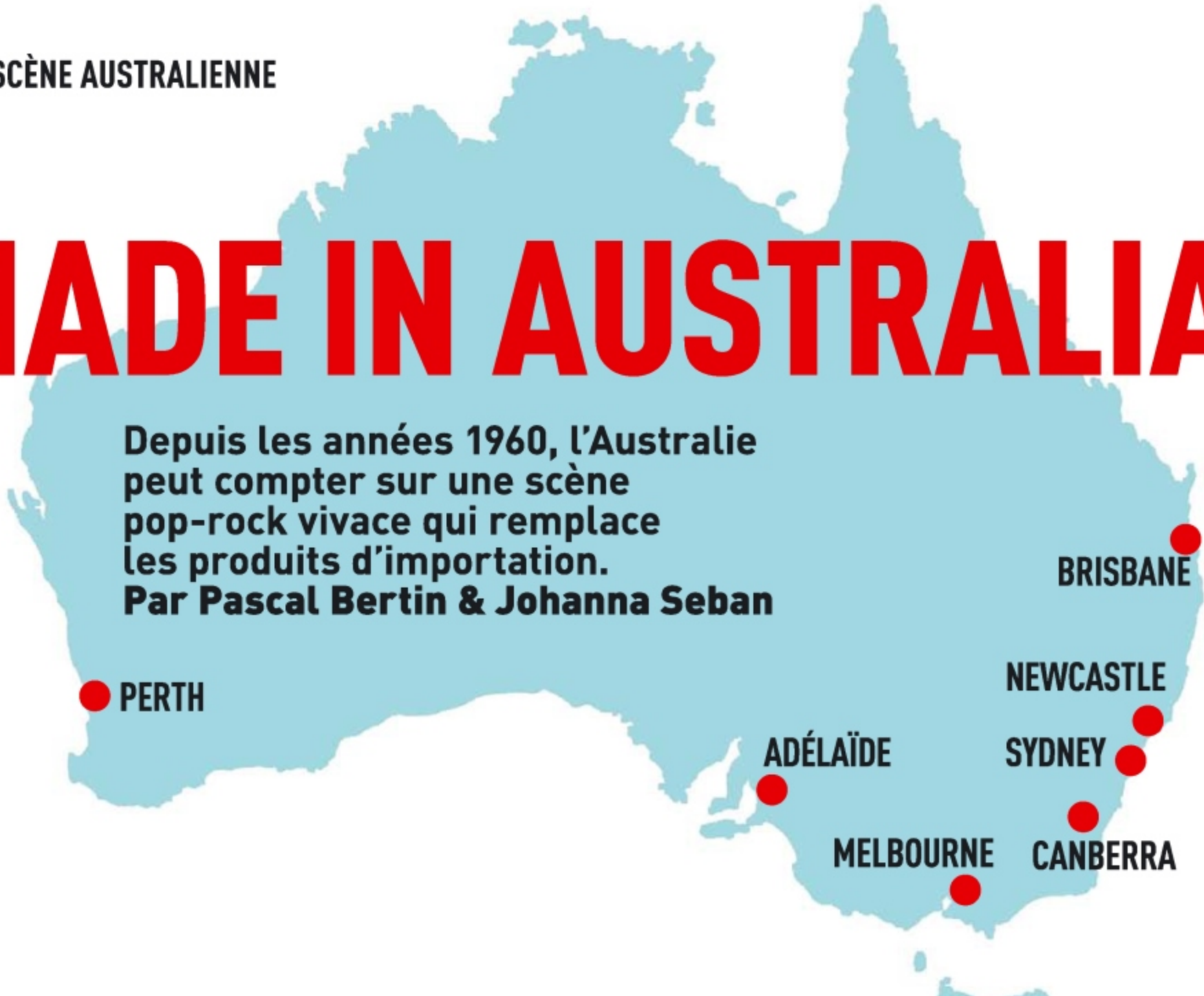
Vous bénéficiez d'avantages sur la boutique :

- **Entre 10 % et 20 % de réduction sur toute la boutique, toute l'année***
- **Chaque mois, des produits en avant-première, ou en édition limitée, réservés aux abonnés inRocKs premium**

*réduction en fonction de l'ancienneté de votre abonnement, hors livres et produits déjà soumis à réduction

MADE IN AUSTRALIA

Depuis les années 1960, l'Australie peut compter sur une scène pop-rock vivace qui remplace les produits d'importation.
Par Pascal Bertin & Johanna Seban



SYDNEY

THE EASYBEATS
Pop-rock 1963-1970
Le plus anglais des groupes pop australiens, avec le grand frère Young et son pote Vanda à la guitare. Et un hit éternel, *Friday on My Mind*.

MIDNIGHT OIL
Pop-rock 1974-2002
Le groupe du besogneux et imposant chanteur Peter Garrett a décroché la timbale au milieu des années 1980 avec des hits en or mastoc où sa pop héroïque croise une conscience sociale et un engagement politique qui lui ont valu le respect.

RADIO BIRDMAN
Punk-rock 1974
Ce groupe protopunk influencé par le rock brûlant de Detroit, des Stooges et du MC5 fera naître des vocations chez plusieurs générations de kangourous à guitares.

INXS
Pop-new-wave 1977-2012
Le groupe a tant bien que mal survécu à la disparition en 1997 de son éphèbe chanteur Michael Hutchence, mais lui doit son rayonnement interplanétaire de la décennie 80.

HOODOO GURUS
Garage rock 1981
Mélange de garage rock psyché et de power pop, ce quatuor est emblématique d'un courant populaire dans l'Australie des 80's (Scientists, Beasts of Bourbon, Lime Spiders, Died Pretty...) – et pas que chez les garagistes.

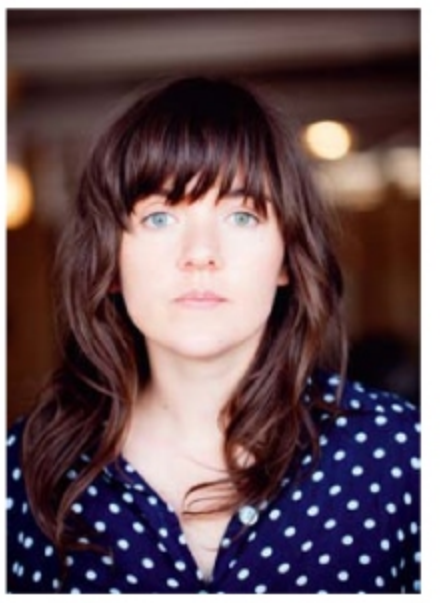
THE VINES
Garage rock 1999
Au début des années 2000, le retour du rock frappe aussi en Australie, où le genre semble n'avoir jamais disparu. Pour preuve, ce quartette inspiré par les Stooges et Nirvana.

WOLFMOTHER
Heavy metal 2000
Ce trio s'est emparé du heavy rock de Led Zep comme du stoner des Queens of the Stone Age. Malins, ils aiment Daft Punk et se sont fait remixer par MSTRKRFT, mais la France les boude toujours.

ANGUS & JULIA STONE
Folk 2006
Un frère et une sœur. Elle a le prénom d'une chanson des Beatles, Julia. Lui porte celui d'un célèbre guitariste de l'histoire du hard-rock, Angus. Angus et Julia ont grandi en Australie, le long des plages qui s'alignent au nord de Sydney. Devenus adultes, ils ont formé un duo et sorti deux beaux recueils de ballades folk-rock, s'offrant même Rick Rubin en producteur du second.

EMPIRE OF THE SUN
Glam pop 2007
Walking on a Dream, la chanson qui avait donné son nom à leur premier album, fut un tube international. Originaire de Sydney, le duo d'Empire of the Sun a depuis publié *Ice on the Dune,* un second album de pop mutante.

JAGWAR MA
Pop 2011
Ils sont australiens, mais leur premier album croisait les Happy Mondays et les Beach Boys, la dance et les guitares, l'electro et le surf. Avec *Howlin',* le duo de Sydney avait ainsi trouvé la recette du bonheur : tout mélanger et secouer fort.



COURTNEY BARNETT
Pop-rock 2010
Ses géniales premières chansons ont fait de Courtney Barnett une chouchoute de la

ANGUS & JULIA STONE © JENNIFER STEINGLEN. COURTNEY BARNETT © MIA MALA MCDONALD

communauté indé : la parution, ce printemps, du premier véritable album de l'Australienne, *Sometimes I Sit and Think, and Sometimes I Just Think,* formidable collection rock d'histoires drôles, amères et cinglantes, en fera sûrement une star internationale

BRISBANE

THE SAINTS
Punk-blues 1974
Mené par le songwriter Chris Bailey, le plus célèbre groupe punk australien a gravé trois albums de classiques éternels avant d'évoluer vers un rock mélodique chauffé au rhythm'n'blues. Le guitariste Ed Kuepper formera lui en 1979 les Laughing Clowns.

BILLY THORPE
Pop-rock 1960-2007
La figure de légende de l'Australian Boom des sixties : bien mieux qu'une pâle copie des grands frères anglo-saxons.

THE GO-BETWEENS
Indie pop 1978-2006
Trois garçons, deux filles, et beaucoup de talent dans leur écriture gracile qui leur vaudra un rapide déménagement à Londres auprès de leurs pairs de l'indie pop européenne. Un retour inespéré dans les années 2000, jusqu'à la disparition du compositeur Grant McLennan en 2006.

THE APARTMENTS
Indie pop 1978
Il y a trente ans, les Australiens menés par Peter Walsh publiaient *The Evening Visits... and Stays for Years,* un premier album mélancolique qui évoquait autant Nick Drake que le Velvet Underground en flanelle de *Loaded*. Cinq disques ont suivi – dont *Apart* en 1997. Après une tournée exceptionnelle en France en 2012, The Apartments ont confirmé leur retour en avril 2015 avec la sortie de leur nouvel album, *No Song, No Spell, No Madrigal.*

NEWCASTLE

SILVERCHAIR
Grunge 1992-2011
Pas bégueules, les Etats-Unis ont adopté Silverchair, qui a pourtant chouravé l'idée du grunge du côté de Seattle. Son évolution pop dans les années 2000 prouve que le groupe valait mieux que son étiquette de départ.

CANBERRA

THE CHURCH
Pop-rock 1980
Néo-psychédélisme, pop ouvragée et romantisme new-wave ont éclairé la musique du groupe mené par le brillantissime auteur-compositeur Steve Kilbey. A noter que ses filles, les jumelles Elektra Kilbey-Jansson et Miranda Kilbey-Jansson, ont créé en 2012 le groupe Say Lou Lou, dont le premier album d'electro-pop soyeuse *(Lucid Dreaming)* vient de sortir.

PERTH

THE TRIFFIDS
Indie rock 1980-1990
Une formation trop méconnue, dont le leader David McComb a pourtant souvent réussi son étonnante synthèse de country rock urbain, de blues et de new-wave.

THE SLEEPY JACKSON
Indie pop 1998
Le pop-rock ouvragé de ce groupe doit beaucoup à la voix de son compositeur Luke Steele, que l'on retrouve au sein du duo electro pop Empire of the Sun.

TAME IMPALA
Pop 2007
Il y a trois ans, Tame Impala sortait *Lonerism,* un chef-d'œuvre pop barré en cavale sur l'arc-en-ciel. En eux, on vit d'emblée des correspondants australiens fortiches de MGMT. Annoncé par le formidable single *Let It Happen,* un second album devrait confirmer le génie de ces étoiles océaniques.

MELBOURNE

KYLIE MINOGUE
Pop 1987
La chanteuse de poche s'est taillé une place de choix dans la pop mondiale, passant de la teenage pop dans les années 1980 à la dance dans les années 2000.

BOBBY & LAURIE
Pop 60's 1964-1967
En s'imposant dans les charts australiens, le duo mixte Bobby Bright-Laurie Allen a contribué à la naissance d'une pop à la hauteur de l'idéal British et du nirvana américain.

THE BIRTHDAY PARTY/NICK CAVE
Postpunk 1976
Nick Cave crée cette formation mythique, où un sombre lyrisme croise une furie no wave destructurée pour deux albums au rayonnement mondial. Depuis, avec The Bad Seeds, il contamine le monde de son blues hanté par un cabaret déglingué.

MEN AT WORK
Pop-new-wave 1979-1985
Ce drôle de quintette excentrique a initié une new-wave locale dans une veine ludique, inventive et efficace, qui lui a valu un succès international mérité.

THE AVALANCHES
Electro 1998
Trois malades de la récup' réalisent une electro ludique et barrée faite de collages et de travail sur les samples. On attend la suite de leur premier album incroyable (*Since I Left You,* 2000), mais sans Darren Seltmann.

LITTLE RIVER BAND
Rock californien 1975
La première formation australienne à s'imposer sur le territoire américain : normal, c'est là qu'elle retrouva ses racines.

JET
Garage pop 2001-2012
Ces quatre-là servent un cocktail détonant qui use de l'héritage rock local et mondial, des Beatles à AC/DC, avec quelques hits à la clef, tel l'imparable *Are You Gonna Be My Girl* qui lorgne sans vergogne sur *Lust for Life* d'Iggy Pop.

MIDNIGHT JUGGERNAUTS
Electrorock 2004
Ce trio fluo offre au pays l'electro qu'il n'a jamais eue en brûlant les étapes et en regardant vers l'avenir (et l'Europe), au milieu d'une scène vivace : Cut Copy, The Presets, PNAU, Empire of the Sun...

THE SEEKERS
British pop 1962
La réponse australienne à l'explosion pop-folk-rock de l'Angleterre des 60's, qui les adopta comme ses fils.

CUT COPY
Synthpop 2001
La musique de Cut Copy pioche un peu partout : elle emprunte au funk, à la synthpop, à la new-wave... Groupe du DJ et graphiste australien Dan Whitford, Cut Copy, formé à Melbourne au début du millénaire, affiche aujourd'hui un copieux CV : quatre albums – le dernier, *Free Your Mind*, date de 2013 –, des tournées partagées avec Franz Ferdinand, Bloc Party ou Daft Punk et quelques réjouissants tubes electro-pop hantés par les 80's *(Need You Now, Hearts on Fire, Lights & Music).*

ADÉLAÏDE

COLD CHISEL
Pub rock 1973
L'un des groupes les plus populaires du rock australien, qui sera bien accro à son solide mélange alcoolisé de hard et de pub rock.

ET AUSSI
Immigrant Union, Twerps, Darren Hanlon, Dick Diver, Scott and Charlene's Wedding, Pond, C.W. Stoneking, The John Steel Singers, Josef Salvat...

LES HÉRITIERS DU TRÔNE

Tour d'horizon des groupes qui marchent sur les brisées des maîtres AC/DC.

Par Guillaume B. Decherf

RIVAL SONS
Etats-Unis

Rivaux d'AC/DC ? Pas tout à fait, ce gang californien de rock vintage étant plutôt désigné comme successeur attitré de Led Zeppelin, au cas où la planète en aurait réellement besoin... Les musiciens s'en défendent, arguant du fait qu'avant de faire partie de Rival Sons, Led Zep ne leur était même jamais venu à l'esprit... En quatre albums, Rival Sons a ramené une certaine dose d'énergie dans un style complètement fossilisé. Remettant de la pression et des bulles dans sa bouteille de pur rock'n'roll, qui sur scène explose façon baril de poudre. Et rappellera aussi par bribes The Black Crowes ou The Black Keys. Croulant sous les louanges de la presse, le chanteur Jay Buchanan et ses sbires attirent à eux un public nombreux et varié, peut-être las de trouer son PEL pour applaudir les ancêtres du classic rock en pilote automatique. Là où, un peu comme un Joe Bonamassa en mode guitare, Rival Sons leur procurera une dose de blues bien léché, fort joliment troussé et où surtout l'excitation demeure.

Album : *Great Western Valkyrie* (Earache, 2014).

En concert au festival La Nuit de l'Erdre le 3 juillet, au Festival de Nîmes le 9 juillet, au festival Musilac d'Aix-les-Bains le 10 juillet, au festival Les Nuits de la guitare de Patrimonio le 24 juillet.

77
Espagne

Ici, pas de doute permis, on est bien en terre d'hommage aux Boyz, l'ère Bon Scott plus précisément. Des intonations vocales à la Bon Scott, en passant par l'ossature des riffs évidemment greffés sur Gibson SG, jusqu'aux chœurs juste ce qu'il faut de nasillard, on a l'impression d'être replongé dans des chutes de *Let There Be Rock* sorti en 1977 – voilà pour le nom de nos Barcelonais, car oui, étonnamment, 77, formé en 2009, est catalan et parle le AC/DC sans la moindre trace d'accent. Leur son, jusqu'au moindre éclat de cymbale, résonne de la voix de son maître, mais uniquement le DC très rock de la première période bluesy. Passé l'impression d'écouter un tribute band qui se serait approprié des chutes de studio, 77 se laisse écouter. Faisant surtout la différence en live, où on a pu les voir ouvrir sur la dernière tournée de D-A-D.

Album : *Maximum Rock'n'Roll* (Listenable, 2013).

77 © CARLES RODRIGUEZ

D-A-D
Danemark

Passé un peu à côté d'une belle carrière, D-A-D n'a toutefois pas raté un beau gros chèque de bienvenue quand Warner US les signa pour plus d'1 million de dollars en 1989 avec l'album *No Fuel Left for the Pilgrims*. Les Danois partis dès 1984 sur une base de country-punk et des lyrics franchement loufoques garderont ce côté fun et décontracté, mais abandonneront vite leur *cowpunk* pour un hard-rock à leur sauce, entre basse à deux cordes et moult pédales d'écho et de delay (comme sur leur titre *Sleeping My Day Away*). L'alliage est constitué de Stig, le bassiste parolier géant, et des frères Binzer – Jesper au chant/guitare et le sous-estimé Jacob à la guitare solo. Quant au jeune batteur Laust Sonne, il est arrivé sur le tard mais a redonné un coup de fouet aux trois lascars. Simple et direct, ou assez léché mélodiquement, le son du quatuor évoque souvent AC/DC *(Jihad, ZCMI)*, voire AC/DC qui aurait mangé Hank Marvin des Shadows pour son goûter *(Girl Nation, Point of View)*. Après une flopée d'albums plus dispensables et non distribués hors de Scandinavie et d'Allemagne, D-A-D renoue avec la curiosité du public à la fin des années 2000. Que ce soit en club ou en festival, leurs shows sont toujours assez incendiaires.

Album : *DIC.NII.LAN.DAFT.ERD.ARK* (Mermaid, 2011).

GIRLSCHOOL
Royaume-Uni

En activité depuis trente ans, on a plus lié le quatuor londonien à Motörhead qu'à AC/DC (un EP commun plus nombre de tournées et d'hectolitres de houblon éclusés), mais dans leur *no bullshit attitude,* ces hargneuses sans compromission n'ont jamais remisé les stilettos, malgré des galères à la pelle. Même en 2007, quand la guitariste Kelly Johnson meurt d'un cancer à 49 ans. Petit rictus post mortem : sur *Legacy,* les cendres de Kelly ont été intégrées à des maracas que le groupe agite sur *Everything's the Same*. A côté, Keith Richards sniffant les cendres de son père, c'est du pipi de chat. Voilà tout Girlschool résumé. Souvent placées, jamais gagnantes, nul *all girl band* n'a pourtant été aussi persévérant. Donc, respect ! Sinon, gare au coup de genou dans les roustons. On attend pour cette année la sortie de *Guilty As Sin*.

Album : *Legacy* (Wacken Records/La Baleine, 2008).

En concert avec Motörhead et Saxon le 15 novembre au Zénith de Paris.

WOLFMOTHER
Australie

Ce trio de Sydney met plus ou moins ses pas dans ceux d'AC/DC. Avec toutefois une propension à donner aux guitares ce fuzz un peu psyché inexistant chez le grand frère. La voix stridente, parfois proche du déraillement d'Andrew Stockdale rappellera en outre plus Ozzy que Brian Johnson. Mais leur look "plus basique tu meurs" est définitivement marqué AC/DC, quoique l'afro du chanteur fasse son petit effet. L'album *Wolfmother* sort en 2005 sous les pouces levés d'un public conquis. Adoubé par le *Rolling Stone* américain comme un des groupes à la fête pour 2006, Wolfmother est du casting de la B. O. de *Spider-Man 3* en 2007. Chris Ross, le bassiste-clavier, et Myles Heskett, le batteur, quittent le groupe en 2008, en butte aux éternelles divergences musicales. Le titre *Joker & the Thief,* choisi pour un spot Peugeot et pour la B. O. de *Very Bad Trip,* replace ensuite provisoirement le groupe sur les radars rock. En 2009 paraît *Cosmic Egg* avec un nouveau line-up, et le groupe ouvre pour AC/DC sur ses dates australiennes début 2010. En 2014, après un nouveau changement de batteur et un album solo de Stockdale (*Keep Moving,* 2013), sort un troisième album autoproduit, *New Crown*.

Album : *New Crown* (2014).

D-A-D © KEVIN WESTENBERG

THUNDER
Angleterre

Apparus en 1989 sur les cendres du groupe Terraplane et sur un mode aussi anachronique qu'AC/DC, Thunder a toujours avancé sur des brisées blues-rock sans se soucier de l'arôme du moment. Le groupe met dans le mille dès son deuxième single, *Dirty Love,* produit comme le premier album par Andy Taylor, guitariste et caution rock de Duran Duran. Leur son enrichi de ballades a toujours touché le public anglais, qui placera leur deuxième album *Laughing on Judgement Day* numéro 2 des charts en pleine folie grunge. Son successeur, *Behind Closed Doors,* sera numéro 5 en 1995, alors que le hard-rock entame une intense traversée du désert. Anomalie British ? Non, car le guitariste et compositeur Luke Morley n'est pas manchot quand il s'agit de pondre un riff accrocheur et, derrière, la voix rauque de Danny Bowes fait des merveilles. Séparé en 2000, revenu aux affaires en 2002 puis 2011, le groupe attire les fans chaque fois qu'il foule une salle anglaise. Et même ignoré de la presse mainstream, Thunder siège aux premières loges d'un certain classic rock briton.
Album : *Wonder Days* (Ear Music/Edel, 2014).
En concert au Divan du Monde, à Paris, le 15 juin.

FURIES
France

Quintette parisien 100 % féminin, Furies fait rimer à l'aise girl power avec eyeliner. Mais aussi avec compos à la hauteur. Leur premier EP enregistré à la hussarde fin 2014 a le son et, sur sa foi, Furies commence à enchaîner les dates, principalement en région parisienne, mais probablement très vite ailleurs si affinités. Les cinq musiciennes ont un look ultra-étudié cuir, cuir & cuir, ainsi que des pseudos qui sentent la nuit éternelle et la mort à l'arrivée. D'âges et de goûts parfois différents, Kim, Meteor, Levana, Roxie et Lynda (remplaçant temporairement Alice) s'entendent toutefois pour porter au pinacle Kiss, Judas Priest, Girlschool ou Mötley Crüe. Mais vingt-cinq ans après, c'est forcément à une sorte de hard ultra-féminin – mais qui envoie velu ! – à la Vixen ou Phantom Blue que l'on pense. Direct, accrocheur : de quoi feuler de la plus belle des manières ! Et le clip *homemade* (à base d'archives de vieux clips ou docus metal) du tubesque *Bury* rappellera plein de souvenirs aux *metalheads* dégarnies.
EP 4 titres sur www.furies-band.com

KORITNI
Australie

Quintette australien emmené par le chanteur Lex Koritni, un autre fan d'alcool fort et d'un look baskets, jean, perf très old school. Le son acéré sait se faire rentre-dedans ou légèrement bluesy, juste comme il faut. Et l'originalité de l'histoire est que le groupe est managé par un Français, Samuel Prévot. Ce fan d'AC/DC leur est tombé dessus dans un bar en Australie alors que le groupe n'était qu'un duo composé de Lex et d'un guitariste Frenchie, Anthony De Lemos. D'abord appelé Green Dollar Colour, le groupe change de nom et de line-up après un album en 2005 soutenu par Zégut sur RTL2. Du coup, Koritni tourne surtout là-bas, comme AC/DC il y a trente ans. Rien n'est donc perdu. Et ici, les guitares savent ce qu'elles doivent aux frères Young comme aux Angels ou à Rose Tattoo. En 2012 est paru *Welcome to the Crossroads* et le groupe s'apprête à sortir le 18 mai *Night Goes On for Days* avec Vivi et Farid (la rythmique de Trust) sur trois titres.
Album : *Night Goes On for Days* (Verycords/Warner, 2015).

AIRBOURNE © MARTIN PHILBEY. FURIES © SONIA BLADE

AIRBOURNE
Australie

Ça chante la route, les chemins de traverse qu'on emprunte pour faire du rock sans y laisser son âme, la fierté d'appartenir au genre. Mais aussi la piquette qui rend fou et les femmes vérolées. Les titres ? Un énoncé aussi rebattu qu'efficace : *Stand Up for Rock'n'Roll, Runnin' Wild, Girls in Black*. Bref, tout risque de propagation sataniste est écarté. Pas de quoi appeler l'exorciste. En revanche, devant leur look d'affreux, sales et méchants, on aimerait connaître le numéro de SOS Stylistes. Entre AC/DC et les groupes thrash de 1986 avec baskets à languette, jeans feu de plancher et rideau de cheveux gras dans les yeux, la copie carbone des Australo-Ecossais, c'est eux. Mais comme AC/DC, ce sont de bons bougres en vérité. Du coup, ça bastonne à donf pour eux, surtout en Allemagne et en France. Airbourne a trois albums à son actif : *Runnin' Wild* (2007), *No Guts. No Glory* (2010) et *Black Dog Barking* (2013).

Album : *Black Dog Barking* (Roadrunner, 2013).
En concert au Hellfest à Clisson le 20 juin.

CRUCIFIED BARBARA
Suède

En quatre albums, ce quatuor de Suédoises créé à Stockholm en 1998, mais dont la formation actuelle remonte à 2001, s'est taillé une formidable réputation scénique. Le premier album ne sort qu'en 2005, avec Mia au chant, mais depuis leur progression va non-stop. Crucified est un groupe biberonné à Nirvana ou Alice in Chains qui a peu à peu élargi son périmètre de jeu, pour offrir un hard-rock survitaminé, parfois teinté de notes metal. Mais rien de black metal chez Crucified, nonobstant les pseudos des quatre musiciennes Mia Coldheart, Ida Evileye, Klara Force et Nicki Wicked (après tout, leurs compatriotes rockers de The Hives ont des sobriquets du même genre). Le vibrato de Mia fait des merveilles sur album et se veut carrément furibard sur scène. Comme si quatre Lita Ford enragées s'étaient réincarnées en 2015. Sans jamais simuler leur rage.

Album : *In the Red* (HIM Music, 2014).
En concert au Festival de Beauregard le 2 juillet, au Rock'n'Roll Train Festival le 12 juillet, au Sylak Festival le 15 août.

THE ANSWER
Irlande

En Irlande, terre de malt et de houblon mais aussi de religion, on ne provoque pas le Malin, on le fait ! Mais The Answer n'a pas vraiment goûté l'enfer. Juste deux albums et les voilà promus *support band* sur toute la tournée 2009 d'AC/DC. Pas de quoi morfler. Mais pas de jalousie : le groupe est sur la brèche depuis 2000. Et assume son côté disciple par une ressemblance flagrante avec AC/DC dans le son et l'attitude : labeur, honnêteté, esprit d'équipe. Plus des guitares exubérantes et, comme les boys, des chœurs travaillés au millimètre *(Too Far Gone)*. Côté micro, Cormac Neeson montre qu'il peut moduler dans l'ultra-aigu comme un Brian Johnson sans casquette. Son organe bluesy un peu laidback lui autorise un registre qui va de Paul Rodgers à Robert Plant, sans compter les respirations bluesy *(Why'd You Change Your Mind)* qui convoquent aussi les mânes de Thin Lizzy. Le groupe a ensuite signé trois autres albums : *Revival* (2011), *New Horizon* (2013) et *Raise a Little Hell,* sorti en mars 2015.

Album : *Raise a Little Hell* (Napalm, 2015).
En concert au Hellfest à Clisson le 20 juin.

SOUS INFLUENCE

Quelques titres où l'on retrouve la patte AC/DC.

Blues Pills (Suède) : *High Class Woman* (2014).
The Deep End (Australie) : *Bigger, Better, Badder* (2012).
Dirty Looks (USA) : *Oh Ruby* (1988) ; *Nobody Rides for Free* (1989).
Entombed (Suède) : *Seeing Red* (2000).
Faster Pussycat (USA) : *Don't Change that Song* (1987) ; *Poison Ivy* (1989).
Great White (USA) : *Lady Red Light* (1987) ; *Psycho City* (1992).
Helix (Canada) : *The Kids Are All Shakin' ; House on Fire* (1985).
Jackyl (USA) : *The Lumberjack ; Down on Me* (1992).
King of the North (Australie) : *Wanted* (2013).
Kix (USA) : *Midnite Dynamite* (1985) ; *Ball Baby* (1995).
L.A. Guns (USA) : *Rip and Tear* (1989).
Nashville Pussy (USA) : *Hate and Whiskey* (2005).
Obituary (USA) : *Don't Care* (1994).
The Poor (Australie) : *More Wine Waiter Please* (1994).
Powerage (Allemagne) : *Down'n'dirty* (1991).
Rhino Bucket (USA) : *One Night Stand* (1990).
Rose Tattoo (Australie) : *Scarred for Life* (1982) ; *Sidewalk Sally* (1981).
Sacred Reich (USA) : *The American Way* (1990).
Salty Dog (USA) : *Come Along* (1990).
Saxon (Grande-Bretagne) : *Wheels of Steel* (1980) ; *Strong Arm of the Law* (1980).
Starfighters (Grande-Bretagne) : *Alley Cat Blues ; Don't Touch Me* (1981).
Steelheart (USA) : *Love Ain't Easy ; Everybody Loves Eileen* (1990).
Tesla (USA) : *Gettin' Better* (1986) ; *Lazy Days, Crazy Nights* (1989).
The Treatment (Grande-Bretagne) : *The Outlaw ; Running with the Dogs* (2014).
Y&T (USA) : *Open Fire ; My Way or the Highway* (1982).

THUNDER © JASON JOYCE. CRUCIFIED BARBARA © HANNES SÖDERLUND. THE ANSWER © STEFAN HEILEMANN

HIGHWAY TO ART

SPACE INVADERS
RUBIK HIGHWAY TO HELL, 2009

L'HOMMAGE
"Je me devais de rendre un jour hommage aux pochettes de disques qui ont tant marqué ma vie... Certaines appartiennent à l'inconscient collectif de ma génération, qui a grandi dans les années 1980 en écoutant du punk ou de la new-wave. J'ai des souvenirs d'enfance très forts liés aux pochettes : je me revois rentrer chez moi l'album sous le bras, puis l'écouter en boucle tout en déchiffrant sa pochette, en l'étudiant dans ses moindres détails. C'est un truc qui disparaît avec les MP3, mais ça faisait partie de l'univers du disque : la pochette ou le logo, c'était aussi important que les chansons. J'étais fasciné par certaines pochettes...

En décidant de réaliser une série d'œuvres reprenant mes dix pochettes d'albums cultes pour l'exposition *Top Ten* dans une galerie new-yorkaise, c'était comme me demander lesquels j'emporterais sur une île déserte. Que choisir : les dix pochettes préférées ou les dix albums préférés ? J'en suis déjà à quinze, ça va plutôt être mon top 50 à l'arrivée ! Dans mes séries *Rubikcubistes,* j'avais jusqu'à maintenant deux thèmes principaux : les chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art en Rubik's Cubes et les *Bad Men*...
Les deux premières pochettes que j'ai faites, c'était dans cette dernière catégorie : Iron Maiden *(Killers)* et AC/DC. J'aimais le côté mauvais garçon d'AC/DC sur la pochette d'*Highway to Hell.* Une fois terminées, j'ai adoré ces deux œuvres et ça a été le déclencheur. J'ai entamé cette nouvelle série parce que, soudain, je devenais acheteur de mon propre travail, je voulais en voir davantage. Bizarrement, je compte pas mal de musiciens de rock ou de gens de la musique parmi mes collectionneurs – alors que, à part Lou Reed, je n'ai pas souvent évoqué le rock dans mon travail."

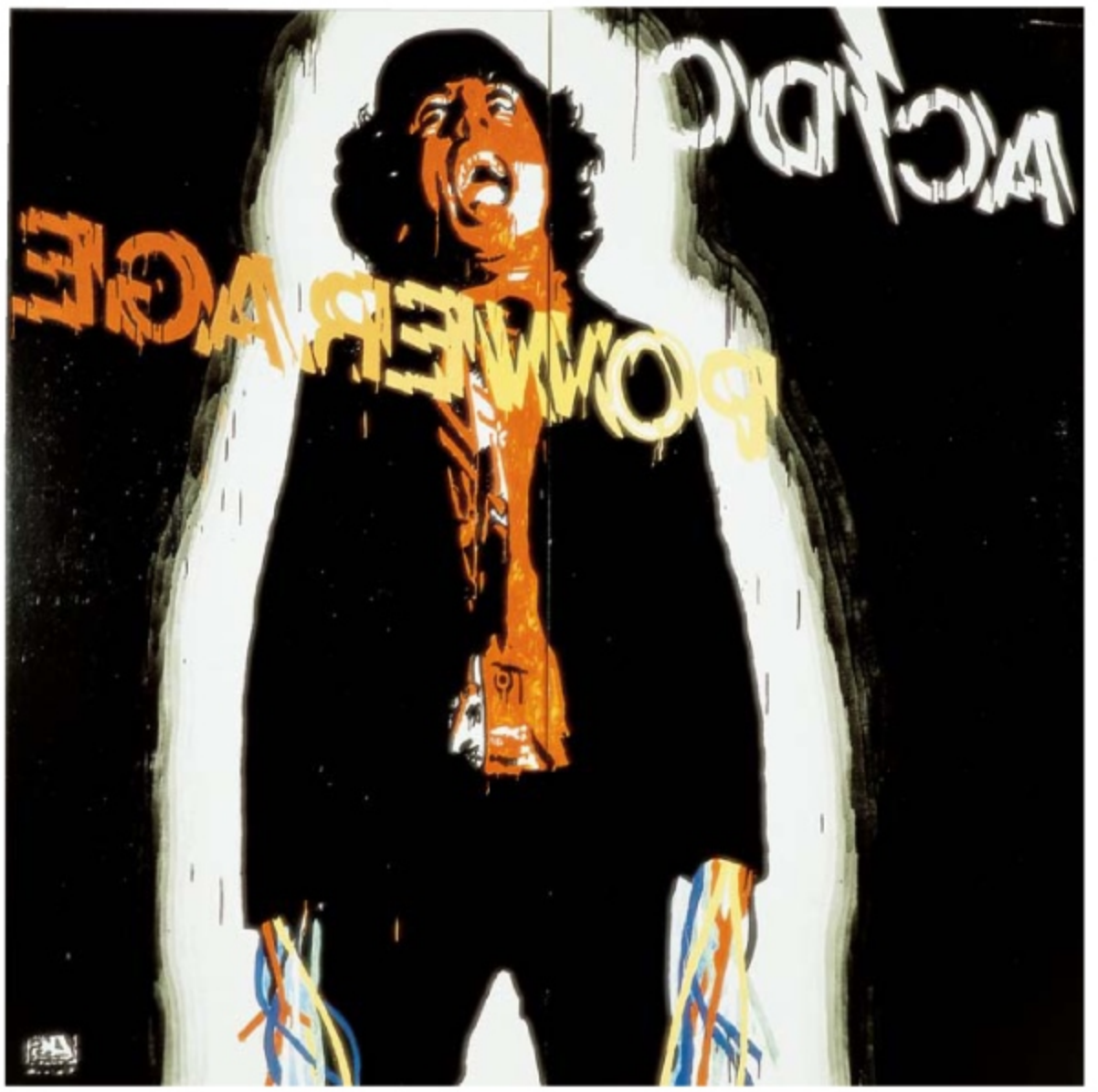
LE RAPPORT À AC/DC
"AC/DC, ça a compté pour moi, ça a été le passage vers une musique plus adulte... J'avais 12 ans, ça m'a ouvert la porte du rock'n'roll. Je me revois même avec ma veste en jean, ma petite guitare en métal émaillé, portant le badge du logo d'AC/DC... J'étais très marqué par Angus Young, notamment par son look collégien et son jeu de jambes : c'était le *moonwalk* de Michael Jackson avant l'heure ! Il y avait un côté un peu sulfureux, presque interdit qui me plaisait beaucoup."

LA REDÉCOUVERTE DU GROUPE
"Le rock tient une place importante dans ma vie, ça m'a amené vers divers horizons, comme la littérature ou l'art. Grâce à ce travail, j'ai redécouvert AC/DC. J'avais fait un rejet total à l'époque du punk et de la new-wave, il n'était alors plus de bon ton d'écouter AC/DC... C'était donc resté la musique de mon enfance, un truc de garçon, mais j'ai eu un certain plaisir à les réécouter ces dernières années. En 2009, j'ai même été agréablement surpris de voir leurs grandes affiches sur tous les murs de Paris. Le logo est devenu une véritable institution, détourné partout mais toujours aussi puissant. Du coup, j'étais vraiment content d'avoir travaillé sur cette pochette. Surtout, je suis ravi d'avoir ressorti ce groupe de mon placard, d'un neurone perdu profond dans mon cerveau."
Propos recueillis par JD Beauvallet

© SPACE INVADERS

La musique et l'imagerie d'AC/DC sont inscrites dans la pop culture. Le street artist parisien Space Invaders et l'artiste Bruno Peinado ont revisité à leur façon une pochette des Australiens. Par JD Beauvallet & Jean-Max Colard

BRUNO PEINADO
SANS TITRE, REMIX, 2000



© COURTESY GALERIE LOEVENBRUCK ; PHOTO © MARC DOMAGE/ADAGP

L'HOMMAGE

"Cette pochette de *Powerage* peinte en 2000 sur deux planches de contreplaqué de 3 m/3 m fait partie d'un ensemble de plusieurs peintures de pochettes mythiques nommé *Remix*. Je les ai montrées pour la première fois lors de mon exposition *Escape* au Confort Moderne de Poitiers en 2000. C'était l'une de mes premières grosses expositions et j'avais à ma disposition les 1 000 m² du lieu. Dans une salle de 300 m² se trouvaient posés au sol, contre les murs : Tina Turner qui croque une tranche de pastèque, Bo Diddley nous saluant sur son Lambretta, cette pochette d'AC/DC ainsi que Kraftwerk en fond d'écran d'ordinateur, alors qu'au centre de la salle plusieurs pièces de mobilier étaient composées de touches d'ordinateur agrandies, nous invitant par leurs propositions de commandes à effacer, entrer, contrôler, copier ou échapper à cette situation. Ce fragment de discothèque idéale était un jeu, une sorte de mise en abyme d'une société alors fascinée par le mélange, le métissage, termes depuis abondamment usités, et qui étaient en train de s'imposer comme les références de tout commentaire sur notre monde contemporain. Le bootleg et les idées du remix étaient ici constitués en une situation à laquelle le spectateur était confronté et pouvait par ces renvois de touches décider d'y adhérer ou, comme le titre de l'exposition le proposait, de s'en échapper."

LE RAPPORT À AC/DC

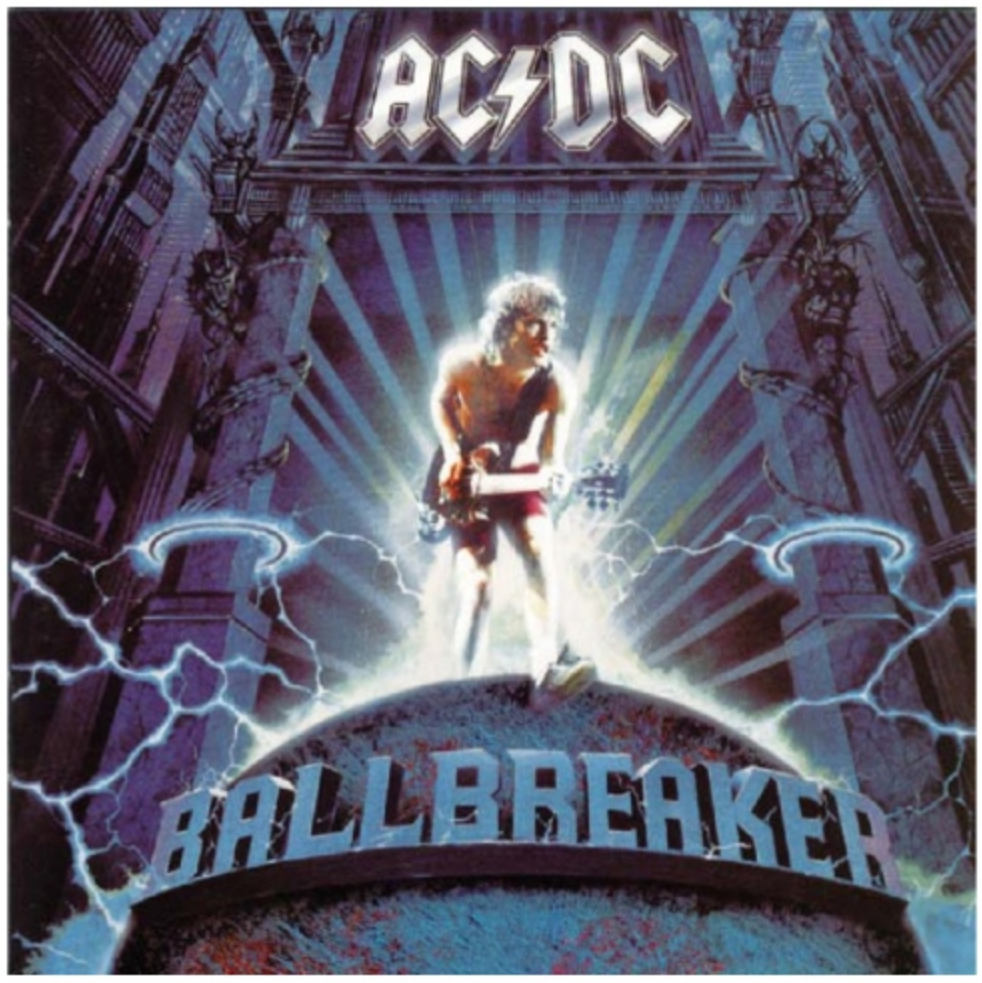
"Dans mon adolescence, la musique était un signe de distinction très fort qui influençait la manière dont on s'habillait, dont on pensait le monde – on appartenait soit à un environnement qui n'écoutait que du hard-rock, de la pop, du reggae, du hardcore, de la new-wave, du hip-hop ou bien du punk, et c'était assez cloisonné. De par ma famille composite biberonnée autant à Buddy Holly qu'à Nina Simone, je naviguais avec plaisir dans ces genres musicaux, écoutant tout aussi bien de la musique noire que Wasp, passant des Buzzcocks à EPMD et de la no wave au raggamuffin. Cette pièce était un clin d'œil à ces segmentations d'une part et à ces temps où les lettres d'AC/DC s'inscrivaient au Bic quatre couleurs sur les sacs US, avec l'éclair au milieu, ainsi qu'à cette réalité d'une culture underground du mix, du sample, du dub ou du bootleg qui s'est imposée petit à petit depuis les années 1970, jusqu'à devenir un référent majeur."

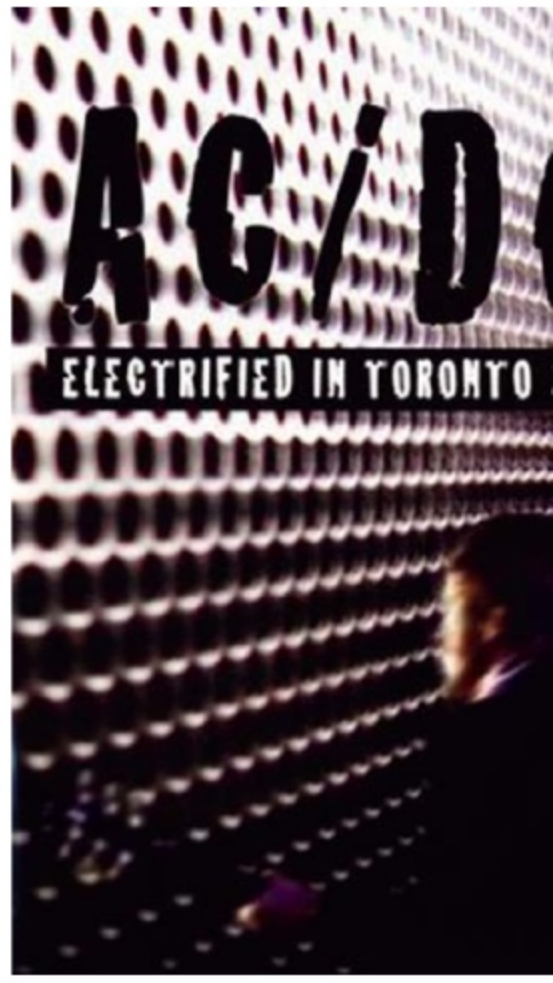
LA REDÉCOUVERTE DU GROUPE

"*Powerage* fait partie de ces monuments d'enfance, de ces premières claques que l'on se prend à 8 ans grâce à la fée électricité, en droite ligne du blues et du rock'n'roll, un son bien rapide qui fait passer toute chambre d'enfant pour une salle de concert dont vous êtes l'Angus Young. Et puis, au moment de cette exposition, j'écoutais aussi beaucoup un vinyle, que j'aimerais retrouver d'ailleurs, de reprises d'AC/DC par Sonic Youth, que mon ami François Jupin m'avait vendu alors qu'il tenait le mythique *record shop* Black & Noir à Nantes." **Propos recueillis par Jean-Max Colard**

AC/DC
BACK IN BLACK

AC/DC
FOR THOSE ABOUT TO ROCK


AC/DC
BALLBREAKER


AC/DC
ELECTRIFIED IN TORONTO

DISCO

AC/DC

AC/DC
LIVE

AC/DC
YOU SHOOK ME ALL NIGHT LONG

AC/DC

AC/DC
BLOW UP YOUR VIDEO

HIGH
AC/DC
VOLTAGE

AC/DC
FLY ON THE WALL

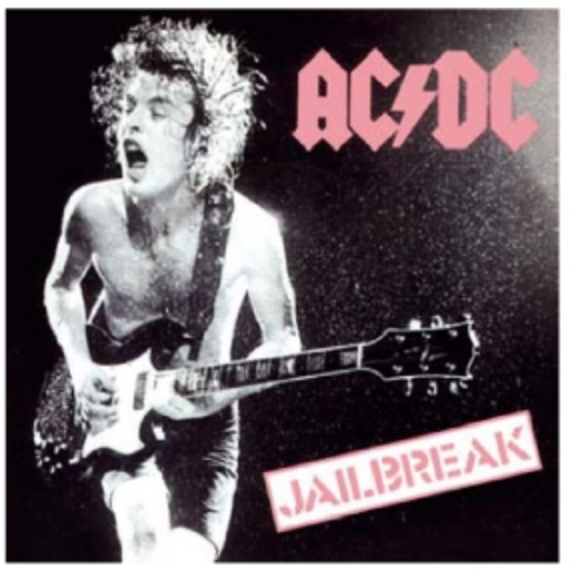
AC/DC
Let There Be Rock

T.N.T.
AC/DC
AC/DC
T.N.T.

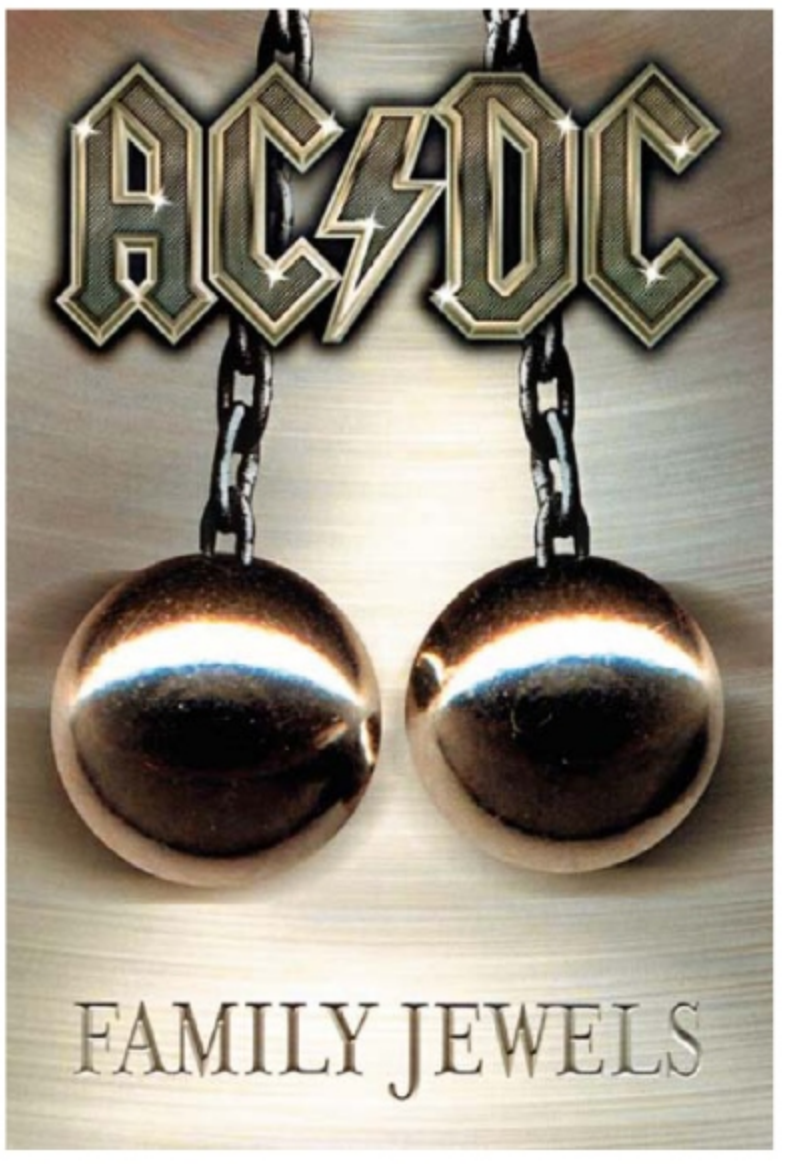
AC/DC
HIGHWAY TO HELL

AC/DC
POWERAGE

GRAPHIE


AC/DC
JAILBREAK

AC/DC
Dirty Deeds Done Dirt Cheap


AC/DC
FAMILY JEWELS

AC/DC
BONFIRE

AC/DC

HIGH VOLTAGE (AUSTRALIE) 1975

- Baby Please Don't Go
- She's Got Balls
- Little Lover
- Stick Around
- Soul Stripper
- You Ain't Got a Hold on Me
- Love Song
- Show Business

T.N.T. (AUSTRALIE) 1975

- It's a Long Way to the Top (If You Wanna Rock'n'Roll)
- Rock'n'Roll Singer
- The Jack
- Live Wire
- T.N.T.
- Rocker
- Can I Sit Next to You Girl
- High Voltage
- School Days

HIGH VOLTAGE 1976

- It's a Long Way to the Top (If You Wanna Rock'n'Roll)
- Rock'n'Roll Singer
- The Jack
- Live Wire
- T.N.T.
- Can I Sit Next to You Girl
- Little Lover
- She's Got Balls
- High Voltage

On dit qu'il a fallu à Dieu sept jours pour construire l'univers. C'est assez paresseux comme rythme, quand on sait qu'il n'a fallu à AC/DC que dix jours pour enregistrer *High Voltage,* texte fondateur d'une religion de la déconne et du gros son. Sur le moment, au milieu des années 1970, alors que le heavy metal s'enferrait dans la prétention et la grandiloquence, il aurait fallu être bien malin pour parier sur l'avenir de ce groupe aux inspirations étroites comme un short d'écolier, rugueuses comme son accent écossais de contrebande, salaces comme une vanne de bus scolaire. Pour beaucoup de groupes de rock, un premier album n'est souvent que le brouillon bruyant de choses à venir, à développer, à déployer. Chez AC/DC, la messe (noire) était déjà dite dès ce premier album, qui présentait à l'Europe une sorte de best of des deux premiers albums australiens du groupe, *High Voltage* (1975) et *T.N.T.* (1975). On ne peut ainsi pas parler des germes de ce qui allait, trente-cinq ans plus tard, faire la joie de tous les Bercy et stades de la planète : tout était déjà développé, élucidé, converti, des riffs jouisseurs d'Angus Young au blues exorbité, des boogies gras comme un burger de festival aux hurlements de diable de Tasmanie en rut. *"It's a long way to the top",* meugle ici Bon Scott, qui ne sait pourtant pas que le groupe est déjà parfaitement au top, formé, pesé et emballé, osant même quelques arrangements insolites, voire absurdes, qu'il n'osera plus jamais ensuite – cas rare de groupe se "dé-sophistiquant" avec l'âge. Il lui manque certes encore un peu de puissance sonique, mais la simplicité fulgurante des mélodies, la rage gouailleuse de ces blues hirsutes et ces trognes invraisemblables vont vite transformer AC/DC en un trademark de l'impertinence, en logo attitré d'une jeunesse qui s'approprie les Australiens en badges, en patchs, en gribouillages sur les cahiers, les vestes en jean et les pupitres d'école.

Entre maléfice de carton-pâte et cartoon band, AC/DC louvoie déjà, tirant une langue lubrique qui voudrait se faire passer pour celle, fourchue, de Satan. Mais personne n'est dupe : sous ses airs méchants, ses postures de caïd et son verbe obsédé de la braguette comme seuls peuvent l'être les lycéens, *High Voltage* est surtout une formidable explosion de testostérone, un album où le blues des ancêtres est malmené par les hormones et les mots douteux de sales mioches. Pas moyen de grandir après un tel manifeste cancre : à vie, Angus devra porter le short d'écolier – et une poutre goguenarde en dessous. **JD Beauvallet**

DIRTY DEEDS DONE DIRT CHEAP 1976

Dirty Deeds Done Dirt Cheap

- Dirty Deeds Done Dirt Cheap
- Love at First Feel
- Big Balls
- Rocker
- Problem Child
- There's Gonna Be Some Rockin'
- Ain't No Fun (Waiting Round to Be a Millionaire)
- Ride On
- Squealer

Pour les non-fans d'AC/DC (dont je suis), *Dirty Deeds Done Dirt Cheap* est une excellente porte d'entrée, facile d'accès, à l'univers du groupe. Un cheval de Troie, et un étalon priapique du rock. Cet album, je me souviens en avoir acquis le pressage vinyle il y a un paquet d'années, dans un vide-grenier. Motifs d'achat : il était pas cher, et ne ressemblait pas à un album d'AC/DC. J'ai toujours eu un problème avec l'esthétique du hard-rock, les lettrages gothiques ou sanguinolents, les vestes de jean sans manches moulant des silhouettes de gladiateurs permanentés, les clichés virils et la provoc' gore de fête foraine. Sur la pochette de *Dirty Deeds Done Dirt Cheap,* rien de tout cela. C'est 1976, et on dirait la new-wave. Pour le nom du groupe, une typo simple, douce et rose (oui, rose), sans le slash en forme d'éclair qui sépare l'AC du DC. Le visuel (des citadins élégants sur le parking d'un motel, aux yeux masqués par des rectangles noirs) semble sorti du générique de *Dallas*. Il n'y a qu'une voiture sur le parking, et c'est une Citroën DS, légende mondiale du design automobile. Cette pochette intrigante a été conçue par les Anglais du groupe de design Hipgnosis, qui a déjà beaucoup œuvré sur des albums de Pink Floyd, Electric Light Orchestra ou Led Zeppelin. C'est pop, c'est moderne, c'est branché. C'est surtout en décalage total avec l'imagerie graisseuse et les genoux écorchés, posée par le groupe sur ses premiers albums. C'est aussi l'exact opposé de la pochette originale australienne de l'album, un horrible dessin d'Angus Young et Bon Scott en train de zoner dans une salle de billard en exhibant un tatouage en gros plan.

La musique, elle, est sans surprise, irréprochable : du boogie blues à la fois minimaliste (comme un écho du pub rock anglais de la même époque) et supersonique, joué au fil du hachoir. Dans le titre de l'album qui ne sortira qu'en 1981 aux Etats-Unis pour les protéger de ses textes crus, il y a *dirty* et *dirt,* et c'est le juste mot : des sales gosses asociaux *(Problem Child)* avec de sales idées (se taper des gamines sur *Love at First Feel* et *Squealer,* devenir des rock stars sur *Ain't No Fun*), qui jouent une musique sale et fruste, cochonnée par la voix de gargouille maléfique de Bon Scott. Cet album séminal est un concentré d'AC/DC, un mélange de farce et de pure méchanceté, où l'on entend les préliminaires des hymnes à venir. *DDDDC,* ou l'ABC d'AC/DC. **Stéphane Deschamps**

DIRTY DEEDS DONE DIRT CHEAP (AUSTRALIE) 1976

- Dirty Deeds Done Dirt Cheap
- Ain't No Fun (Waiting Round to Be a Millionaire)
- There's Gonna Be Some Rockin'
- Problem Child
- Squealer
- Big Balls
- R.I.P. (Rock in Peace)
- Ride On
- Jailbreak

LET THERE BE ROCK
1977

- Go Down
- Dog Eat Dog
- Let There Be Rock
- Bad Boy Boogie
- Overdose
- Problem Child
- Hell Ain't a Bad Place to Be
- Whole Lotta Rosie

C'est un temps que les jeunes bloggers ne peuvent pas connaître. Fin des années 1970, la confusion règne encore dans la discographie d'AC/DC, en grande partie à cause du délai pris par ses albums pour traverser à la nage les océans du globe. *Let There Be Rock* s'offre des sorties presque simultanées en Australie et dans le monde, avec juste trois mois de décalage. Les disques ne diffèrent que d'un titre et par cette pochette qui remplace une main sur un manche de guitare de la couve d'origine australienne. Une pochette avec le groupe en action ajoutée à un titre en forme de manifeste scénique induisaient en erreur en faisant croire à un album live. Sans compter que, des années plus tard, sortirait une vidéo du concert de Paris appelée... *Let There Be Rock*.
Ces considérations matérielles mises à part, en 1977 comme aujourd'hui, l'album sonne telle une immense déflagration, une charge sauvage contre tout ce qui bouge, et surtout tout ce qui ne bouge plus dans la musique, de la boue rock prog à la bouillie FM. En écho lointain d'un punk qui dynamite la musique occidentale, AC/DC concentre sur huit titres une pure violence canalisée grâce à une technique parfaitement maîtrisée par le couple Vanda & Young qui fait honneur à la débauche de riffs de guitares. Servi par un son direct, le groupe déroule ses thèmes de prédilection parmi lesquels le sexe, tels ces mots adressés par Bon à une ex-petite amie sur le *Go Down* d'ouverture, où ce qu'il regrette le plus chez elle, c'est quand elle s'allongeait... Une forme de conscience sociale rugit de *Dog Eat Dog,* hymne taillé pour le fan issu des masses laborieuses. Encore plus fort, le morceau titre de l'album se dresse comme un ordre intimé par une force obscure qui s'inspire des versets de la Bible, donné sur six minutes pour que le rock règne sans partage sur la planète.
D'autres morceaux, par leur titre comme par leur déluge sonique, entrent dans la légende : *Bad Boy Boogie, Problem Child* (hérité de la version australienne de *Dirty Deeds Done Dirt Cheap*) ou encore le *Whole Lotta Rosie* de clôture tout en écho au *Whole Lotta Love* de Led Zep, qui évoque les relations sexuelles de Bon Scott avec une Rosie obèse pesant dans les 120 kg. Une folle cavalcade qui va devenir un morceau de bravoure tout aussi énorme sur scène et qu'on retrouvera fidèlement sur tous les live officiels du groupe. Impossible enfin d'éviter l'apocalyptique *Hell Ain't a Bad Place to Be* où Bon Scott semble demander qu'on lui prépare la chambre du lieu de séjour qu'il rejoindra pour l'éternité trois ans plus tard. En attendant, les forges de l'enfer luiront pour quelques années de ce nouveau brûlot. **Pascal Bertin**

LET THERE BE ROCK (AUSTRALIE) 1977

- Go Down
- Dog Eat Dog
- Let There Be Rock
- Bad Boy Boogie
- Overdose
- Crabsody in Blue
- Hell Ain't a Bad Place to Be
- Whole Lotta Rosie

POWERAGE 1978

- Rock'n'Roll Damnation
- Down Payment Blues
- Gimme a Bullet
- Riff Raff
- Sin City
- What's Next to the Moon
- Gone Shootin'
- Up to My Neck in You
- Kicked in the Teeth
- Cold Hearted Man

Hormis sur le trépidant *Rock'n'Roll Damnation* d'ouverture – rajout suite à son succès en single – ou sur le percutant *Sin City,* on s'aventure ici en terre bluesy. Et c'est limite si, durant l'enregistrement, le groupe ne s'est pas abreuvé à la source de 78t ridés comme un vieux bluesman black sous son porche. Album d'AC/DC préféré de Keith Richards des Stones mais aussi d'Angus et de Phil Rudd, *Powerage* a bénéficié du fait qu'il recycle de vieilles idées que le groupe a pu peaufiner sur la longueur. Des riffs en stock depuis l'ère *High Voltage* mais restés en friche jusque-là et majoritairement blues, mais du blues à la AC/DC : saignant, pimenté, tranchant et relevé à la sauce rock. Qu'ils branchent les amplis, et on est déjà en pleine féerie pentatonique parce que, eux aussi, à l'image d'un certain Johnny, toute la musique qu'ils aiment, elle vient de là... sauf qu'ils n'ont pas besoin de le déclamer au cas où l'on se prendrait à en douter. Quand Bon se déchire le gosier sur le génial *Down Payment Blues,* on y croit, et l'espace de quatre minutes on est ce loqueteux qu'il décrit avec style. *Gimme a Bullet* ou *What's Next to the Moon* ne sont pas en reste, commencées sur un axe de fureur rentrée mais vite prêtes à exploser.

Ce disque fait suite à la tornade électrique qu'était *Let There Be Rock,* sorti à l'époque sous les quolibets. De plus, AC/DC expérimente : un nouveau bassiste a été enrôlé, Cliff Williams, Anglais de 28 ans, également retenu pour son potentiel d'aimant à groupies avec sa minivague à la *Drôles de dames.* Avec Cliff, l'homme tranquille, la rythmique va momentanément se faire plus chatte et la prod se lover dans un cocon atténuant les vibrations *(Gone Shootin').* Seulement voilà, même chez un chaton câlin, les griffes ne sont jamais loin, et batteur en retenue ou non, bassiste au touché fin et élégant ou pas, la sarabande peut reprendre à tout instant, comme le prouve la salve finale qu'est *Up to My Neck in You* couplé à *Kicked in the Teeth.* Cela posé, *Powerage* reste l'album le plus "coin du feu" d'AC/DC. Et certainement le meilleur. Mais chut, c'est un secret d'initiés ! **Guillaume B. Decherf**

LIVE

IF WANT YOU BLOOD 1978

- Riff Raff
- Hell Ain't a Bad Place to Be
- Bad Boy Boogie
- The Jack
- Problem Child
- Whole Lotta Rosie
- Rock'n'Roll Damnation
- High Voltage
- Let There Be Rock
- Rocker

1978 n'est sans doute pas la meilleure année pour parler boogie, blues ou rock'n'roll plombé. C'est pourtant le millésime qu'AC/DC choisit pour publier sa version de l'acte emblématique du metal : l'album live. C'est dire la confiance que le groupe s'accorde. Il faut dire que la tournée qui vient d'accompagner la parution de *Powerage* installe définitivement AC/DC parmi les monstres sacrés. Des salles archi-combles, un groupe soudé à l'extrême, des guitares au sommet de leur puissance pyrotechnique... Et c'est bien entendu le concert de Glasgow qui sera retenu pour immortaliser la spirale ascensionnelle. De retour dans leur ville natale ce 30 avril 1978, les frères Young carbonisent l'Apollo Theatre, transformé pour l'occasion en chaudron éruptif. Témoignage brûlant et essentiel de cette soirée volcanique, *If You Want Blood* est l'un des albums en public les plus justifiés de tous les temps : AC/DC y compacte toutes ses racines en un seul disque pour n'en livrer que l'urgence. Aucune nécessité conjoncturelle ou commerciale ne le sous-tend. Dès les premières mesures de *Riff Raff,* l'affaire est entendue : évident pléonasme bien sûr, mais ce live est vivant. Bon Scott y harangue les foules et écorche de sa voix unique tout ce qui passe à sa portée. Sans gras ni temps morts s'enchaînent les bras de fer (ce *Whole Lotta Rosie* d'anthologie, aussi souple que féroce) et les crochets bluesy. A aucun moment le groupe ne triche, ne se repose ou tire à la ligne : tout le monde est au charbon avec une rigueur et une autorité qui nous assomment toujours avec la même puissance. Tous pour un. Même si, plus encore que sur les albums studio précédents, est souligné ici le rôle prépondérant de la guitare de Malcolm, véritable métronome de l'assaut, garde-fou infaillible et tremplin de tous les excès diaboliques d'Angus... Pour sa dernière station avant d'enquiller le *Highway to Hell* pied au plancher, AC/DC magnifie et codifie à jamais l'enfer sonique (*Hell Ain't a Bad Place to Be* du coup), mais, au bout du compte, c'est toujours à un rock'n'roll noble et purement paradisiaque qu'il donne le dernier mot. **Jean-Luc Manet**

HIGHWAY TO HELL 1979

- **Highway to Hell**
- **Girls Got Rhythm**
- **Walk All Over You**
- **Touch Too Much**
- **Beating Around the Bush**
- **Shot Down in Flames**
- **Get It Hot**
- **If You Want Blood (You've Got It)**
- **Love Hungry Man**
- **Night Prowler**

Lorsqu'on a 16 ans en 1979, on a raté le punk de près. Pour peu que l'on reste allergique aux brumes givrées et aux poses glacées de la new-wave, rétif aux paillettes disco, alors il reste AC/DC. Ou *London Calling,* mais c'est une autre histoire. A l'heure des montées d'hormones, des gueules plus constellées de boutons qu'un ampli Marshall triple corps, du air guitar désespéré, des branlettes frénétiques (*Touch Too Much,* hé hé…) et des mauvaises cuites d'après-râteau, cette bande-son peut provisoirement sauver une vie. *Highway to Hell* tombe donc à pic, son succès fracassant à travers le monde sacrera illico AC/DC en héros des sac US et du *headbanging* libérateur, leur apparente facilité à éjaculer du riff en plomb aussitôt changé en or faisant d'eux les Midas d'une époque qui manquait sérieusement de burnes. Et l'on rend grâce avant toute chose à AC/DC de n'avoir jamais cédé au slow mouille-slip pour tenter de séduire les pimbêches des mercredis après-midi, voire nos mères, l'horreur ! *Girls Got Rhythm* scande d'ailleurs en plage 2 un vieux boogie des familles.

Conglomérée autour de trois singles en béton – l'hymne des cornes de diable *Highway to Hell*, le sec et vitupérant *Touch Too Much* et le saignant *If You Want Blood (You've Got It)* –, cette cinquième saillie rassemble forcément large autour de son ambiance potache, blagues de cul et fixette gore, sympathie pour le devil et poil à gratteux. Oui mais bon, y aura comme un (hard)os dans la moulinette quelques mois plus tard, lorsque ce con de Bon Scott ruinera la fête en ne faisant pas semblant de mourir. Du coup, à rebours, le titre de l'album sonne comme une prémonition, ajoutant la part de tragédie à cette vaste gaudriole, cette malédiction toute spinal-tapienne posant les bases d'une légende en dur. Comme on sait aujourd'hui que tout ça a bien fini, *Highway to Hell* se réécoute gentiment et tient plutôt bien la route (infernale), certains titres secondaires passant aux premières loges. Ce *Beating Around the Bush* qui sonne comme un *My Generation* sous speed, le stonien *Get It Hot*, le presque groovy *Love Hungry Man* qui ressemble à l'improbable emplafonnage entre Led Zep et Sly Stone. On se lasse certes avant les sept minutes laborieuses du bouquet final *(Night Prowler),* mais on remet volontiers un coup de *Touch Too Much* dans le cornet. On a 16 ans à nouveau. Une certaine idée, désormais doucereuse, de l'enfer sur terre. **Christophe Conte**

BACK IN BLACK 1980

- **Hell's Bells**
- **Shoot to Thrill**
- **What Do You Do for Money Honey**
- **Givin' the Dog a Bone**
- **Let Me Put My Love into You**
- **Back in Black**
- **You Shook Me All Night Long**
- **Have a Drink on Me**
- **Shake a Leg**
- **Rock'n'Roll Ain't Noise Pollution**

Ceci est une œuvre unique dans la carrière d'AC/DC, mais aussi dans les annales du rock. Comment un groupe a-t-il pu parvenir à accoucher d'un tel monstre dès juillet 1980, alors que son chanteur venait d'être pris par surprise par la mort en février de la même année ? Même les Anglais new-wave de Joy Division qui perdent leur chanteur à la même époque (mai 1980) mettront un an avant de lui survivre dans une formule encore hésitante avec *Movement,* un premier album de reprise de contact avec le monde des vivants avant une vraie nouvelle vie, un nouvel ordre. Impensable pour eux de chercher à le remplacer ou de continuer sous la même identité.

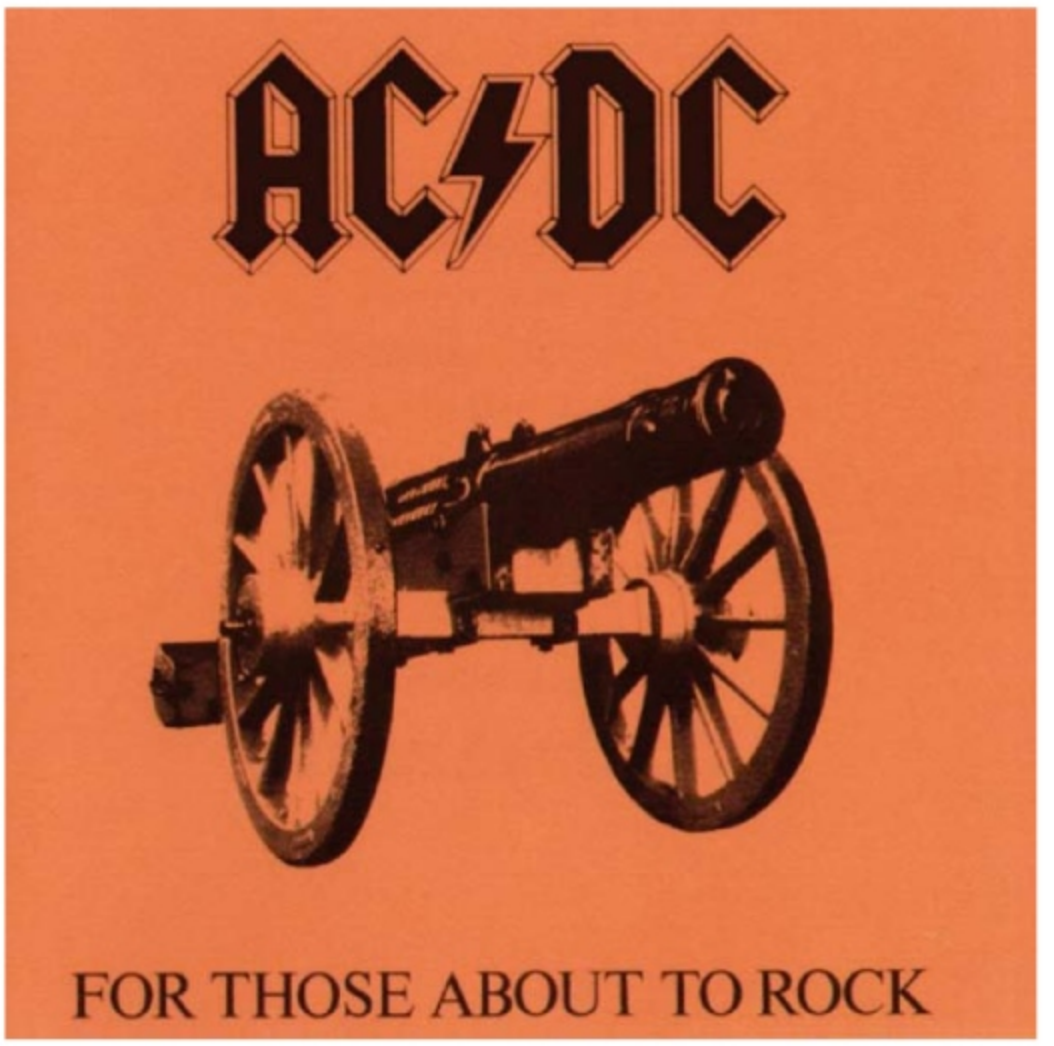
Chez AC/DC, c'est un peu comme si le deuil avait été pudiquement expédié sur disque pour être gardé en soi par chacun des membres, pour l'éternité. Malgré le funeste emballage noir et le titre hommage *(Back in Black),* seul le *Hell's Bells* d'ouverture et son glas funèbre viennent ici fleurir la tombe de Bon Scott pour qui on trinque une dernière fois *(Have a Drink on Me).*

Dès *Shoot to Thrill,* la machine AC/DC s'emballe dans un boogie monstrueux. *What Do You Do for Money Honey* et son refrain héroïque préparent déjà l'intrusion dans le hard FM et dans l'ère MTV. Parfait pour Brian Johnson, dont le coffre est à peu près aussi vaste que celui de la banque d'Angleterre. Dans sa difficile succession à Bon Scott et les inévitables comparaisons qu'il subira, le nouveau chanteur gagne en puissance ce qu'il perd en fragilité. En remplaçant les excès alcoolisés de son prédécesseur par une savante maîtrise de sa personnalité, il contribue aussi à huiler les rouages de la machine de guerre qu'est en train de devenir AC/DC, qui prépare sans le savoir une contre-attaque face aux prochaines vagues menées par Van Halen, Mötley Crüe ou Guns N'Roses.

Les blagues salaces dont Scott raffolait demeurent omniprésentes, de *Let Me Put My Love into You* à *Givin' the Dog a Bone,* et bien sûr *You Shook Me All Night Long* qui va devenir la pièce de choix des festins live du groupe. Enregistré sous le soleil des Bahamas dans les fameux studios Compass Point de Nassau, *Back in Black* est l'album d'une énergie retrouvée, du plaisir comme aux premiers jours, d'un deuil assumé sans regrets ni fausse complaisance. Juste un groupe qui repart sur de nouvelles bases qui le mèneront sur les sentiers de la gloire après cette thérapie de groupe réussie. Plus que l'album de la survie, *Back in Black* s'impose paradoxalement comme l'album de la vie. **Pascal Bertin**

FOR THOSE ABOUT TO ROCK (WE SALUTE YOU)

1981



- **For Those About to Rock (We Salute You)**
- **Put the Finger on You**
- **Let's Get It Up**
- **Inject the Venom**
- **Snowballed**
- **Evil Walks**
- **C.O.D.**
- **Breaking the Rules**
- **Night of the Long Knives**
- **Spellbound**

Demi-dieux en 1980, pied à terre en 1981 ? Les premiers signes de remplissage se font sentir pour AC/DC qui, sur la lancée du triomphe de *Back in Black,* arrive encore à camoufler. Auréolé d'un tel fait d'armes, le groupe qui enchaîne en forçat du rock albums et tournées à un rythme marathon depuis 1975 commence à envoyer des morceaux frôlant la troisième classe. Ainsi, le fort mal nommé *Inject the Venom,* car à l'écoute de ce disque produit de frais par "Mutt" Lange, l'effet du venin ne se fait guère sentir. D'autant qu'on tâche toujours de s'habituer à la voix de Johnson qui n'aura jamais la limpidité du cristal d'Arques certes, mais la comparaison avec le phrasé de Bon a la vie dure et met du temps à disparaître. Or, du temps, AC/DC n'en dispose pas. Les morceaux s'empilent et les albums défilent avec la régularité d'un métronome, mais en cette fin 1981, il ne faut pas être trop regardant sur le contenu, le son clinique et les tempi ralentis. La déception globale se voit juste atténuée par la pochette dorée, "au canon", et son titre détournant la classique formule de salutation à l'empereur des gladiateurs romains promis au trépas *(Ave Caesar, morituri te salutant).*

Visuel sobre mais marquant, tout autant que le plus que classique *For Those About to Rock* d'ouverture. L'un des joyaux du groupe se veut tout en progression mélodique, et si son intro n'est pas du genre à vrombir dès l'allumage, l'ampleur du titre, trésor de puissance rentrée, est telle qu'il clôt tous les shows du groupe depuis des siècles au son joyeux des canons. Mais c'est un peu le baobab qui cache une forêt d'arbrisseaux : hormis *Let's Get It Up,* hymne aux chœurs soulève-fesses en live et autre indispensable du disque, quoi de notable ici ? Peut-être cet *Evil Walks* mid-tempo où la voix de Johnson, appuyée par les chœurs, se fait caustique en diable. Peut-être aussi ce *C.O.D.* direct et *Put the Finger on You,* basique comme du Kiss mais facile à mémoriser. En revanche, sur *Snowballed,* les déraillements suraigus de Johnson sont à la limite du supportable et la fin de l'album se traîne poussivement. Avec ce disque enregistré à Paris, AC/DC commence ses années en dents de scie. Le violoniste Yehudi Menuhin disait ceci : *"Si vous ne jouez pas pendant un jour, vous vous en apercevez. Pendant deux jours, c'est la critique qui s'en aperçoit, pendant trois jours, ce sera le public qui s'en apercevra."* Remplacez jouer par composer, comptez non plus en jours mais en années, et l'équation s'applique parfaitement à AC/DC. **Guillaume B. Decherf**

FLICK OF THE SWITCH 1983

- Rising Power
- This House Is on Fire
- Flick of the Switch
- Nervous Shakedown
- Landslide
- Guns for Hire
- Deep in the Hole
- Bedlam in Belgium
- Badlands
- Brain Shake

Bel euphémisme de dire que le mal-aimé *Flick of the Switch* fut décrié à sa sortie. Mais il fut surtout desservi par son timing à l'été 1983, époque où les lignes de front du hard-rock se déplaçaient clairement du côté de la Californie. Alors, quid de cinq boogiemen énervés certes, mais vieillissants et sans le look outrancier d'alors ? Le K.-O. total de Van Halen, les débuts enflammés de Mötley Crüe, Ratt ou Metallica donnent subitement un coup de vieux aux boys. Et le *"Y en aura d'autres plus jeunes, plus fous pour faire danser les bougalous"* tiré d'*Ordinaire* de Robert Charlebois s'avère une triste réalité. Pour beaucoup, AC/DC approche du terminus, mais certainement pas celui des prétentieux, car le groupe a fait honnêtement le job. Seulement, il peine à trouver sa place dans une ère propice aux artifices, make-up et extensions de crinières. Après la folie *Back in Black* et un *For Those...* qui fit illusion dans la foulée, les tensions s'installent lors de l'enregistrement qui verra le départ du métronomique frappeur Phil Rudd. Mais le son est décent et AC/DC a eu beau céder aux sirènes de l'autoprod, on revient à une base rock après trois albums cadrés par les expérimentations sophistiquées de "Mutt" Lange.

Le *Rising Power* d'intro n'évoque nullement une prochaine baisse d'énergie et le catchy *This House Is on Fire* n'a rien du feu de brindilles façon boy-scout. Un *Flick of the Switch* plus teigneux exerce un effet imparable sur les semelles de l'auditeur, de même que le furieux *Bedlam in Belgium*. On concédera que le pâlichon *Nervous Shakedown* sonne mollement tandis que l'autre single, *Guns for Hire,* convainc autant que ce *Landslide* aux à-coups de guitares frénétiques sur lit de chœurs psychotés. Mais Brian Johnson a beau s'acharner, les frangins Young ne pas déméríter et les refrains s'insinuer dans les caboches, les fans semblent LAC/DC... Pourtant, *Back in Black* à part, *Flick of the Switch* reste l'album le plus consistant des 80's avec un groupe qui va alors lentement s'enfoncer dans la vase, en écho au titre *Deep in the Hole*.

Guillaume B. Decherf

EP

'74 JAILBREAK 1984

- Jailbreak
- You Ain't Got a Hold on Me
- Show Business
- Soul Stripper
- Baby Please Don't Go

Gare à la confusion : cet EP qui inclut cinq reliquats des débuts d'AC/DC est sorti non pas en 1974, mais bien en 1984 pour célébrer les 10 ans du groupe. Même s'il rassemble des titres de 1975 ou 1976... Malgré sa trame de refrain similaire à celle du *Gloria* des Them, le morceau-titre *Jailbreak,* qui n'a rien à voir avec l'homonyme de Thin Lizzy, se révèle farouchement entraînant, surtout dans cette version courte. De là à se le taper sur quinze minutes en live comme le groupe le jouait à une époque... Mais dans cette version, rien à dire : sans chichis et réussi, avec la voix de Bon au premier rang et le reste du groupe surtout présent sur le pré-refrain et le refrain.

A la suite, le superbe *You Ain't Got a Hold on Me* s'offre un canevas de guitare entêtant et surtout un solo très larmoyant, un peu à la Gary Moore, tournure inhabituelle pour le groupe. Vieux boogie blues des familles, *Show Business* est une narration narquoise de Bon sur les gros bonnets à cigare du biz. Après une intro bluesy à rallonge, *Soul Stripper* glisse tout seul avec son long solo à l'écho venu d'ailleurs. Enfin, sur *Baby Please Don't Go,* AC/DC s'offre une version d'un classique du blues signé Big Joe Williams de 1935, déjà repris un bon paquet de fois entre autres par Muddy Waters et John Lee Hooker, et également par les Them de Van Morrison en 1964, en face A de l'hymne *Gloria* évoqué précédemment.

Loin de n'être que de piètres rogatons abandonnés en studio, ces morceaux figuraient au départ sur les éditions australiennes des deux premiers albums du groupe. Seulement, on regrettera que les maisons de disques Albert Productions ou Atlantic n'en aient pas profité pour caser ici *Crabsody in Blue, Stick Around, Love Song, R.I.P.* – bref, les autres inédits des versions australiennes – afin d'arriver à un résultat un peu moins spartiate en terme de contenu, même si la qualité est au rendez-vous. Comme cet EP a toujours été vendu au prix d'un album, le fan eût été en droit de goûter quelques bouchées supplémentaires de ce gâteau d'anniversaire certifié *early years*. **Guillaume B. Decherf**

FLY ON THE WALL 1985

- Fly on the Wall
- Shake Your Foundations
- First Blood
- Danger
- Sink the Pink
- Playing with Girls
- Stand Up
- Hell or High Water
- Back in Business
- Send for the Man

On a laissé AC/DC sur un *Flick of the Switch* autoproduit au souvenir mitigé. On les retrouve carrément à marée basse sur le seul vrai ratage de leur carrière. Si la pochette affiche un sympathique côté cartoon, les chansons, elles, sont en carton. En carton-pâte même, tant ce disque sent le mauvais décor de série B avec des morceaux enregistrés à la va-vite. Le groupe semble d'autant plus en pilote automatique qu'il a décidé, *bis repetita,* de se produire lui-même. Résultat : personne pour indiquer aux frères Young qu'à la console ils ne valent pas tripette. Ni pour les renvoyer composer des titres un peu plus forts que l'immonde *Danger* qui n'effraiera pas grand monde, ou les médiocres *Back in Business, Hell or High Water* ou ce *Fly on the Wall* ouvrant le disque sous de bien piètres auspices. On y devine la voix de Johnson, s'égosillant comme il peut tel un gorille dans la brume. Lointaine, la brume... Il y aurait bien le malicieux *Sink the Pink* aux guitares rafraîchissantes aérant les synapses, ou l'intro sautillante de *Playing with Girls,* mais le mix (batterie, voix) gâte l'affaire. Quant à *Shake Your Foundations,* single gentiment désabusé, il n'entraînera guère de dévissements de cervicales chez les fans. *Trop fou pour toi* chantaient les jeunes métalleux français de Satan Jokers, *"trop mou pour moi"* pourraient entonner en écho les fans d'AC/DC devant ce gloubi-boulga sonore.

Alors que les ventes fondent et que le public se tourne vers de nouvelles *teenage sensations,* AC/DC, bloqué dans son espace-temps mais toujours attraction populaire en live, ne semble pas le remarquer. Doublé sur sa propre surface par une escouade de mavericks qui remettent le hard-rock à la page avec un look, un son et des compos alors autrement plus aboutis que les leurs. Les boys auront besoin de cinq ans de réflexion avant un rebond digne de ce nom avec *The Razor's Edge.* Avec *Fly on the Wall,* Angus n'aura même pas eu besoin de tomber le bermuda pendant son striptease live pour prendre une méchante déculottée.
Guillaume B. Decherf

B. O.

WHO MADE WHO 1986

- Who Made Who
- You Shook Me All Night Long
- D.T.
- Sink the Pink
- Ride On
- Hell's Bells
- Shake Your Foundations
- Chase the Ace
- For Those About to Rock (We Salute You)

Voilà la compile qu'AC/DC s'est toujours refusé à sortir. Certes, elle est habilement présentée sous un enrobage de B. O., mais on y retrouve les tubes du groupe époque Brian "Jonna" Johnson. Avec en bonus le morceau *Who Made Who* qui évoque la prise de pouvoir des machines sur l'homme et non les fesses ou la picole, les deux mamelles de l'inspiration d'AC/DC. Ce titre illustrera le film *Maximum Overdrive* réalisé par Stephen King, œuvre à la destinée bien moins fructueuse que ses livres. A l'inverse, cet hymne fédérateur connaîtra un franc succès et ouvrira les concerts de la tournée US de 1986. Pour la petite histoire, un concours de sosies d'Angus sera mis en place sur ce titre dans plusieurs pays. Les gagnants, dont deux Frenchies, fouleront ainsi les planches en playback au concert new-yorkais du 26 septembre avant qu'AC/DC avec le vrai Angus n'entre en scène ! La portion d'inédits est complétée par le mid-tempo *D.T.* et par *Chase the Ace,* deux instrus un peu quelconques car sortis de leur rôle d'illustration filmique. Pour le reste, on y retrouve le méga-macho hit de 1980 qu'est *You Shook Me All Night Long,* qui bénéficiera d'un second clip. Dans un quartier anglais typique, tout en briques rouges, on y voit Brian casquette vissée et Docs aux pieds dans sa salle de bains. Une fois déodorisé et présentable, il sort suivi de Malcolm et Angus en écoliers se foutant de lui. Le plein de munitions pour une soirée inoubliable s'impose : soit quelques bouteilles et un détour par la pharmacie pour un paquet de *johnnies,* comme disent les Anglais. Puis, arrivé dans la demeure de sa belle, il a droit au grand rodéo...

For Those About to Rock, Hell's Bells, ainsi que *Shake Your Foundations* et *Sink the Pink* dans des versions un chouïa remixées complètent ce disque. *Ride On* est le seul rescapé de l'ère Bon Scott, là où *Let There Be Rock* ou *Highway to Hell* auraient sûrement plus marqué l'esprit du néophyte. Ce qui arriva malgré tout, puisque *Who Made Who* sera leur premier album platine aux USA depuis *For Those About to Rock* en 1981. **Guillaume B. Decherf**

BLOW UP YOUR VIDEO 1988

- Heatseeker
- That's the Way I Wanna Rock'n'Roll
- Meanstreak
- Go Zone
- Kissin' Dynamite
- Nick of Time
- Some Sin for Nuthin'
- Ruff Stuff
- Two's Up
- This Means War

Enfermé dans sa tour d'ivoire, AC/DC ne prend guère plus de risques que précédemment. Toutefois, le groupe a enfin eu l'idée de confier la production à une équipe compétente. Soit le retour du family business avec les duettistes Harry Vanda & George Young, les Hanna-Barbera du son roots et tranchant d'AC/DC. Du côté de l'inspiration musicale, il flirte encore pas mal avec la brasse coulée, mais le single *Heatseeker* qui ouvre l'album est honnête, avec son canevas de guitare épileptique et ses chœurs à l'enthousiasme communicatif. On peut recommencer à dodeliner du chef en tapant distraitement du pied ici ou là – l'accrocheur *Kissin' Dynamite* –, mais pour le *headbanging* pur et dur, il faudra repasser. Du moins émerge-t-on lentement du coma créatif. Ici, ce sont les guitares contagieuses tricotées par Angus sur le bluesy *Meanstreak*. Là, un *Nick of Time* frénétique où il remet les doigts dans la prise. Toutefois, au petit jeu des comparaisons, rien qui ne puisse rivaliser avec la période 1975-1980. Nul classique et aucun morceau qui n'ait fait son lit dans les setlist contemporaines. Pourtant, on fera bien d'écouter *Blow Up...* en entier puisque, une fois n'est pas coutume, c'est *in cauda venenum,* au terminus du disque, que se niche le venin après un couloir de morceaux au mieux inoffensifs *(Go Zone, Some Sin for Nuthin'),* au pire insipides *(Ruff Stuff).* Place donc au mélodiquement très abouti *Two's Up* où déboule toute la classe du groupe durant cinq minutes. Derrière son intro aux faux airs de *For Those About to Rock*, *Two's Up* a tout l'air d'un trésor caché grâce à son pré-refrain classieux, son refrain imparable et un solo en tapping franchement plus heavy metal que bluesy. Le genre de pépite qui rachète tout un album encore bien convalescent. *This Means War* conclut AC/DC. La guerre ! Rien que ça ? La guerre des boutons oui ! Car, avec de telles déclarations de guerre, pas sûr que Napoléon l'ait emporté à Austerlitz. Il faudra encore deux ans à AC/DC pour remettre la main sur des cartouches un peu moins mouillées.
Guillaume B. Decherf

THE RAZOR'S EDGE 1990

- Thunderstruck
- Fire Your Guns
- Moneytalks
- The Razor's Edge
- Mistress for Christmas
- Rock Your Heart Out
- Are You Ready
- Got You by the Balls
- Shot of Love
- Let's Make It
- Goodbye and Good...
- If You Dare

L'album qui va ramener les fans au bercail. Alors qu'aux USA toute la scène permanentée du hard FM et du néoglam à la Warrant, Poison et autres Slaughter ne va pas tarder à s'effondrer dans un fracas de talonnettes et un épais nuage de blush, AC/DC dépoussière son trône et redonne à César ce qui est à César. De nouveau à la tête de tournées gargantuesques, AC/DC ne risque plus rien. Entré dans la légende du riff plombé, le gang des pistoleros d'acier re-signe avec son public un contrat de confiance en platine. Au passage, il en profite l'air de rien pour balancer un hymne, un vrai. *Thunderstruck*, hit imparable à l'intro en tapping en forme de montée d'adrénaline, est sûrement le morceau le plus excitant et rassembleur pondu depuis *For Those About to Rock...* neuf ans plus tôt. En revanche, le single suivant, le très pop et semi-acoustique *Moneytalks,* a mal vieilli. Facile et dispensable avec son refrain bras dessus, bras dessous façon fête de la bière, mais vite à bout de souffle.

On trouve sur ce disque bien d'autres titres festifs et enclins à lever le poing comme *Are You Ready*, AC/DC entamant ainsi la décennie de son renouveau d'humeur badine et sourire aux lèvres. Telle une meute de louveteaux tout excitée de faire fumer sa première grenouille. La preuve : même *Mistress for Christmas* est plus réussi que ce que son titre *cheesy* laisse redouter. Mais les chenapans revenus cheveux au vent avaient également de quoi faire parler la poudre, comme sur *Fire Your Guns,* où l'intitulé du titre colle à 100 % avec la musique. Sans négliger le morceau éponyme *The Razor's Edge,* à l'ambiance théâtrale soignée avec ses voix fantomatiques en écho et son ton un peu dramatique, même si le morceau débute en fausse piste style country au banjo. En dépit de quelques facilités comme l'affreux *Rock Your Heart Out* au refrain bancal, l'évitable *Got You by the Balls,* voilà un album qui tient bien la route et ne s'épuise pas avant la fin. Assez rare pour être souligné sous l'ère Brian Johnson.
Guillaume B. Decherf

LIVE

LIVE 1992

Enregistré un peu partout durant la tournée 1990-1991, marathon de 153 concerts dans 21 pays, ce live n'est que le second témoignage officiel d'AC/DC à la scène. Quand on connaît l'impact des gredins sur scène, on s'interroge. Ensuite, il y eut foultitude de DVD, mais en même temps, pour le réel connaisseur du groupe, rien de plus frustrant qu'un album enregistré en public : ces ersatz ne rendent jamais aussi bien qu'une plongée en vrai dans l'arène, et ne donnent qu'une envie, celle d'acheter son ticket pour retourner fissa jumper dans la chaleur de la nuit... En tout cas, ce live avec Jonna au micro représente un parfait panorama du répertoire d'AC/DC, toutes époques représentées (hormis *Flick of the Switch* et *Fly on the Wall*). Et grâce au single live d'*Highway to Hell,* on réentendra l'immarcescible tube partout en radio à sa sortie. La version de *Thunderstruck* qui entame les hostilités est une tuerie totale, portée par l'écho des gosiers de 72 500 fans, lors de l'étape anglaise des Monsters of Rock de 1991 à Donington. L'essentiel de la setlist provient de cette date, avec quelques incursions à Dublin, Auburn Hills (Detroit), Glasgow, Edmonton, Paris, l'Allemagne ou Moscou. Bon, le son sonne parfois si propre qu'on soupçonne quelques overdubs ici et là, la production étant à mille lieues du côté rudimentaire mais si attachant du *If You Want Blood*. Finie, la dimension sauvage et brutale, mais la setlist aux petits oignons défonce 135 minutes durant. Chœurs au millimètre, attaques de gratte en piqué, cloche, canons, poupée gonflable taille XXXL, pluie de dollars siglés AC/DC, cinq extraits du récent *The Razor's Edge* et quasi tous les incontournables du répertoire. Et pour votre serviteur, dont le Bercy de mars 1991 constituait la première visite de courtoisie aux frères Young, ce fut un hénaurme événement. Même l'individu le plus rétif au blues-rock survitaminé d'AC/DC aurait eu du mal à rester de marbre si on l'avait emmené faire un tour sur cette tournée. Vas-y, trépigne sous les roulements de toms, fais les cornes du diable et tape des pieds ! Non, tape pas des mains, ça c'est les Forbans ! Mais chante, danse et mets tes baskets quand même, ou plutôt balance-les dans la fosse. *Yeah, rock!*

Guillaume B. Decherf

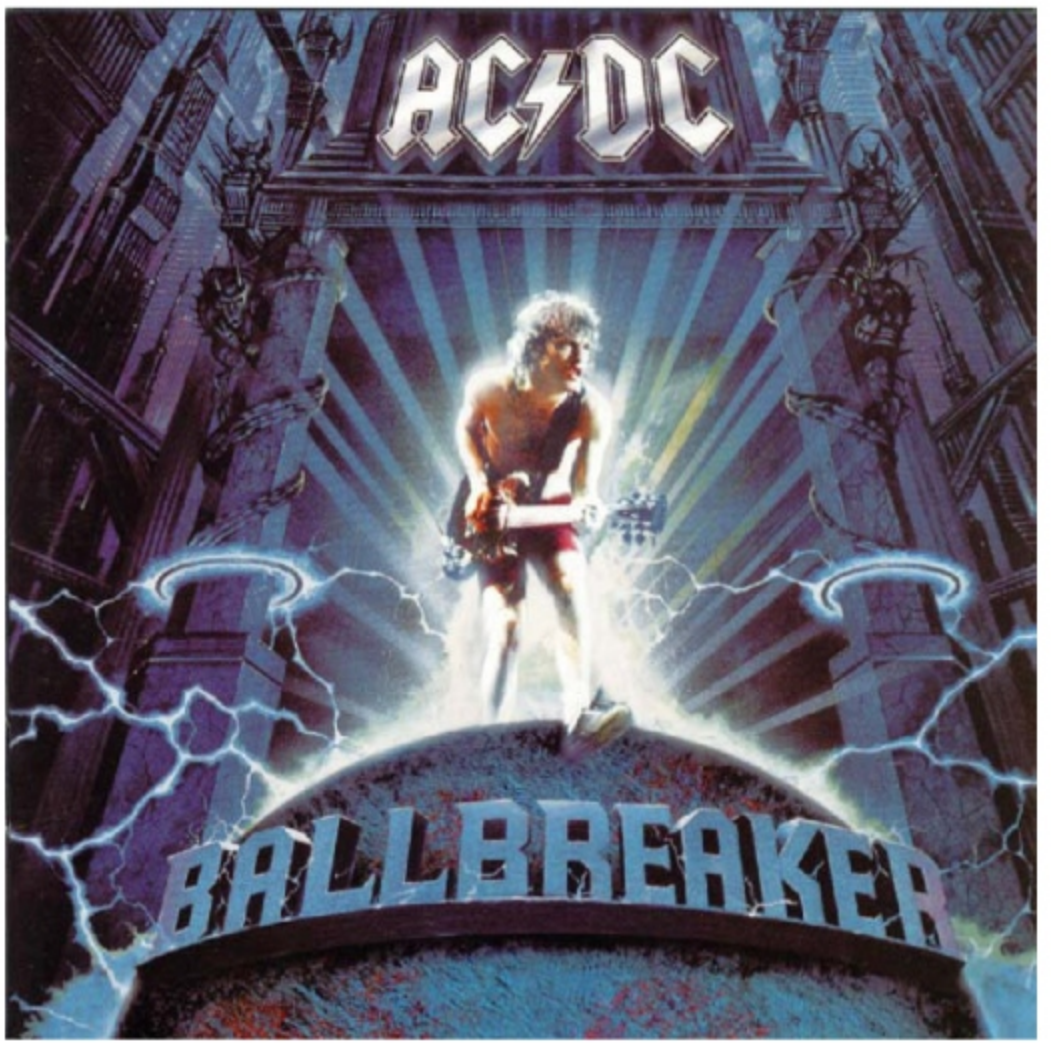
Disque 1

- **Thunderstruck**
- **Shoot to Thrill**
- **Back in Black**
- **Sin City**
- **Who Made Who**
- **Heatseeker**
- **Fire Your Guns**
- **Jailbreak**
- **The Jack**
- **The Razor's Edge**
- **Dirty Deeds Done Dirt Cheap**
- **Moneytalks**

Disque 2

- **Hell's Bells**
- **Are You Ready**
- **That's the Way I Wanna Rock'n'Roll**
- **High Voltage**
- **You Shook Me All Night Long**
- **Whole Lotta Rosie**
- **Let There Be Rock**
- **Bonny**
- **Highway to Hell**
- **T.N.T.**
- **For Those About to Rock (We Salute You)**

BALLBREAKER 1995



- **Hard As a Rock**
- **Cover You in Oil**
- **The Furor**
- **Boogie Man**
- **The Honey Roll**
- **Burnin' Alive**
- **Hail Caesar**
- **Love Bomb**
- **Caught with Your Pants Down**
- **Whiskey on the Rocks**
- **Ballbreaker**

De retour en tête de gondole, AC/DC à présent marque déposée du hard-rock revient casser les pieds aux opposants du genre. Si le gage de constance qu'il promettait à ses débuts tonitruants n'agit plus que par intermittence, le public s'est réapproprié son groupe devenu une locomotive intemporelle aux shows dantesques. Quelque part entre les Stones pour les poupées gonflables (cette chère Rosie) et Iron Maiden pour les lights et colifichets divers, le barnum d'AC/DC a fait de la franchise Young une valeur sûre. Et le groupe en phase avec son temps s'est ici adjoint le *mojo* de Rick Rubin, producteur hype s'il en est (Beastie Boys, Red Hot Chili Peppers, Johnny Cash...). On ne sait de quel grigri s'est servi le gourou barbu américain qui aime finasser en studio (50 prises de suite !), mais le son est là. Enfin, grâce soit aussi rendue au coproducteur Mike Fraser, l'homme qui pousse réellement les boutons. Le grunge ayant redonné du souffle à tout ce qui porte guitares, c'est un AC/DC regonflé qui annonce fièrement le programme dès l'entame : *Hard as a Rock* ils étaient, *Hard As a Rock* ils restent, décochant au passage un de leurs habituels sous-entendus grivois. Mais étrangement, ce single plutôt poppy est en décalage avec une pochette plus stylée heroic fantasy qu'à l'accoutumée et avec un livret bardé de caricatures metal. Le quintette entend aussi saluer le retour du maestro Phil Rudd à la batterie. Son empreinte, associée à la guitare de Malcolm, est aussi énorme que le coup de masse d'intro des shows du *Ballbreaker Tour*. Côté textes, *Cover You in Oil* ne pisse pas loin, mais sa structure faussement laidback agit. *Boogie Man* est la première tentative bluesy depuis des lustres. L'hymne *Hail Caesar* est un titre "poing levé" plus fait pour le live que pour le studio. Et parmi une cohorte de morceaux de seconde classe, on déterre quand même une truffe, *The Furor* où, passé une intro "sudiste", la voix d'un Brian Johnson au top épouse une mélodie suivie d'un solo alien d'Angus. L'un des seuls où il ne soit pas coupé net dans ses tentatives d'envolées *(Burnin' Alive)*. Car, clairement ici, la mariée s'appelle Brian et ses demoiselles d'honneur, Malcolm et Phil. **Guillaume B. Decherf**

COFFRET

BONFIRE 1997

Disque 1
Live from the Atlantic Studios – Live in New York
Disque 2
Let There Be Rock: the Movie – Live in Paris
Disque 3
Let There Be Rock: the Movie – Live in Paris
Disque 4
Volts
Disque 5
Back in Black

Avec ce coffret, il s'agit de décorer à titre posthume Bon Scott de l'ordre du mérite du rock et de mettre fin au commerce parallèle des pirates. *"Le rock a fait un retour en arrière avec des choses comme Woodstock et les hippies. Nous pensons être la première cassure entre ces trucs folk et le reste. Les Easybeats sont le dernier groupe de rock que j'ai aimé. On a décollé au moment où ils se sont arrêtés"*, déclarait Bon Scott en 1978 dans un élan de fayotage caractérisé (le leader des Easybeats n'était autre que George Young, producteur d'AC/DC et frère aîné de ses deux muscles increvables Malcolm et Angus). Bon point, car, si l'intelligentsia du rock a longtemps célébré les Rolling Stones comme joailliers attitrés du blues de Willie Dixon ou vu dans les Who une réincarnation de la dinguerie de Little Richard, elle a rarement fait cas de la part de travail accomplie par AC/DC dans la réappropriation britannique de la musique blues et rock noire. Car si le groupe porte passeport australien, personne n'est dupe : AC/DC est fondamentalement britannique.
Une filiation rétablie symboliquement par leur reprise du *School Days* de Chuck Berry sur *Volts* (le quatrième volet de ce coffret compilant raretés et premières versions studio de *Get It Hot, Touch Too Much, If You Want Blood...*) et définitivement soudée par le concert radiodiffusé depuis l'Atlantic Studio, objet du premier volume de ce *Bonfire*. Devant un public confidentiel et avec un son brut de décoffrage, AC/DC y joue son blues blanc électrocuté, à peine ébarbé, jouissif et terriblement cousin de celui des Who (avant les élucubrations babas et la quête de crédibilité quadrophéniaque), un rock de prolos nourris à l'énergie de Chuck Berry et élevés au combat de rue, imbibés de Muddy Waters. Une musique imperturbable, aussi à l'aise en comité restreint que soumise à l'épreuve du son et des salles déjà trop grandes, comme en témoigne le dernier document sonore de *Bonfire*, la bande-son du mémorable live au Pavillon de Paris de 1979.
Marc Besse

STIFF UPPER LIP 2000

- Stiff Upper Lip
- Meltdown
- House of Jazz
- Hold Me Back
- Safe in New York City
- Can't Stand Still
- Can't Stop Rock'n'Roll
- Satellite Blues
- Damned
- Come and Get It
- All Screwed Up
- Give It Up

C'est le disque porté par Junior, la statue de bronze d'Angus de la pochette qui sera ensuite invitée sur scène avec ses orbites lance-flammes. Une statue qui résiste aux fientes de pigeon pour un AC/DC à la stature devenue légendaire. Contrairement à son prédécesseur *Ballbreaker, Stiff Upper Lip* est un album super-bluesy, sanctifiant chaque coup de médiator d'Angus et au final sacrément réussi. Dès le premier coup de cymbales Charley de Phil Rudd, on y entend un groupe se faire plaisir en famille, soudé par cet amour du blues. Car George Young est de retour à la console, et ça se sent. Avec *Stiff Upper Lip,* le single pour les filles qui gonflent leurs lèvres pour mieux travailler leurs moues boudeuses, les frangins filent donc à tombeau ouvert sur les traces de leur idole de toujours, Chuck Berry. Le batteur Phil Rudd profite du retour de George pour sonner comme jamais et les six premiers titres réalisent le sans-faute. *Meltdown* est imparable, le beat de *Hold Me Back* pénètre tous les pores de la peau et *Can't Stand Still* a tout d'un tube avec ses faux airs de *Thunderstruck*. Ne serait-ce la voix de Brian, plutôt en forme d'ailleurs, on se croirait revenu à l'époque de *Powerage*. D'autant que, depuis le décès de Bon Scott, on note pour la première fois quelques textes plus engagés sur *Satellite Blues* ou *Safe in New York City*. Cette dernière sera le second single du disque et se verra même censurée sur les ondes américaines après le 11 Septembre.
Si la seconde moitié du disque est moins marquante, elle reste un régal de guitares et de blues-rock. La mauvaise surprise sera de n'entendre que les deux singles précités sur la tournée suivante. Sinon, *Satellite Blues* sera joué au début du tour américain mais pas en Europe, tandis que *Meltdown* remplacera parfois l'oldie *Get It Hot*. Mais au vu de leur forme à ce moment, on se dit que si les Young sont invincibles, s'ils vieillissent comme ce vieux pervers de Chuck qui, à 60 balais passés, installait des caméras dans les toilettes pour dames, on les retrouvera sur scène à 80 ans.
Guillaume B. Decherf

BLACK ICE 2008

- Rock'n'Roll Train
- Skies on Fire
- Big Jack
- Anything Goes
- War Machine
- Smash N Grab
- Spoilin' for a Fight
- Wheels
- Decibel
- Stormy May Day
- She Likes Rock'n'Roll
- Money Made
- Rock'n'Roll Dream
- Rocking All the Way
- Black Ice

Après huit ans à compter ses points retraite, AC/DC s'est dit qu'il devait lui manquer quelques trimestres pour partir au top. Du coup, déboule *Black Ice* et ses quinze titres à l'allure de *short sharp shock* comme un TGV chamboulant les neurones. AC/DC signe peut-être son disque le plus varié, si ce n'est le plus réussi, depuis *Back in Black* en 1980, leur requiem pour un Bon (Scott, l'organe vintage disparu cette année-là). Car même s'il remâche les mêmes canevas bluesy soft et les mêmes éructations râpeuses, le quintette tente ici de s'affranchir du conservatisme qui sied à son style. Ainsi ce *Anything Goes,* guilleret autant que springsteenien, qui fera son petit effet dans les stades, *Money Made* et sa boucle de guitare gentiment lancinante ou ce *Stormy May Day* sur lequel glisse le bottleneck et où Brian Johnson s'essaie au chant clair. La production bien huilée signée Brendan "Seattle Sound" O'Brien ne lésine pas sur les refrains catchy et les chœurs qui glissent bien. Sur *Big Jack* ou *Decibel*, la diction de Johnson se fait plus pâteuse encore qu'à l'habitude, mais ce type pourrait chanter en yaourt, ça ne sonnerait pas plus ridicule que son éternelle casquette (et pourtant !). Ajoutons une rythmique toujours tendue comme le cordage de Nadal, et la mise en place signée Malcolm Young, frère aîné d'Angus et poumon du groupe – malgré ses deux paquets/jour. Alors certes, pas de blues étiré à la *The Jack*, point d'emportement bave aux lèvres style *Let There Be Rock*. Pas trace de brûlots à la *Rock'n'Roll Damnation,* ni d'instants chair de poule à la *Hell's Bells*. Mais on ne va pas mégoter et demander à ces cinq-là de réinventer le rock, quand ils le respirent naturellement. Le venin plonge toujours direct au cœur et on mord toujours à l'hameçon, fût-il accroché à du fil blanc. **Guillaume B. Decherf**

B. O.

IRON MAN 2 2010

- Shoot to Thrill
- Rock'n'Roll Damnation
- Guns for Hire
- Cold Hearted Man
- Back in Black
- Thunderstruck
- If You Want Blood (You've Got It)
- Evil Walks
- T.N.T.
- Hell Ain't a Bad Place to Be
- Have a Drink on Me
- The Razor's Edge
- Let There Be Rock
- War Machine
- Highway to Hell

Cette B. O. peut s'écouter comme un best of officieux à combiner avec *Who Made Who,* précédente œuvre de commande conçue pour la B. O. de *Maximum Overdrive*. Comme Stephen King en 1986, Jon Favreau, le réalisateur d'*Iron Man 2,* est aussi un fan ultime d'AC/DC. Combinant les deux écoles Bon/Brian, le disque permet de découvrir le rare joyau – pas si joyeux – qu'est *Cold Hearted Man,* sorti sur le 33 tours européen de *Powerage*. Son contemporain *Rock'n'roll Damnation* ou le fascinant *The Razor's Edge* pour l'ère Brian. Plus l'avalanche de hits toujours joués live où seul *Hell's Bells* manque à l'appel. **Guillaume B. Decherf**

LIVE

LIVE AT RIVER PLATE 2012

- Rock'n'Roll Train
- Hell Ain't a Bad Place to Be
- Back in Black
- Big Jack
- Dirty Deeds Done Dirt Cheap
- Shot Down in Flames
- Thunderstruck
- Black Ice
- The Jack
- Hell's Bells
- Shoot to Thrill
- War Machine
- Dog Eat Dog
- You Shook Me All Night Long
- T.N.T.
- Whole Lotta Rosie
- Let There Be Rock
- Highway to Hell
- For Those About to Rock (We Salute You)

Version album du DVD capté à Buenos Aires sur trois soirs en décembre 2009, le manque d'images n'empêche ici nullement de les recréer dans sa tête, tant la folie des fans sud-américains est constamment palpable. Ce continent où tout le monde répond présent lorsqu'il s'agit de rajouter du bois dans la chaudière pour tout faire péter a d'ailleurs aussi inspiré un DVD live à Iron Maiden peu avant. Et, galvanisé par l'écho avec un public "sixième membre du groupe", AC/DC, en dépit de huit ans d'absence scénique, est en forme olympique. Un sans-faute de dix-neuf titres où l'on notera quatre extraits de *Black Ice,* le guilleret single *Rock'n'Roll Train* ouvrant d'ailleurs le bal. Rayon classiques, l'ère Bon Scott fait presque jeu égal avec celle de Brian Johnson (huit titres contre neuf). Et si *Dog Eat Dog,* présent sur *Let There Be Rock,* est la seule rareté de ce *Live at River Plate,* cela n'entame en rien la montée d'adrénaline qui s'amplifie alors que défilent les gros calibres, *Thunderstruck, T.N.T., Highway to Hell,* forcément. Et ces hymnes éternels que restent *Dirty Deeds Done Dirt Cheap, Whole Lotta Rosie* ou *Hell's Bells.* Une fois la dernière salve d'obus envoyée sur *For Those About to Rock,* on verrait presque la poudre de canon retomber autour des baffles... **Guillaume B. Decherf**

ROCK OR BUST 2014

- Rock or Bust
- Play Ball
- Rock the Blues Away
- Miss Adventure
- Dogs of War
- Got Some Rock & Roll Thunder
- Hard Times
- Baptism by Fire
- Rock the House
- Sweet Candy
- Emission Control

Rock or bust! soit en V. F., "du rock ou *peanuts* !", voilà le cri du cœur gravé au fronton du seizième album d'AC/DC. Un disque qui ne musarde jamais en chemin, là où son prédécesseur *Black Ice* s'enlisait sur la longueur. Trente-cinq minutes qui convainquent, avec morceaux où l'on rentre de plain-pied, solos esquissés et blues jamais étirés. A commencer par l'imparable duo de singles taille patron que sont *Rock or Bust/Play Ball.* Car si AC/DC a personnellement connu son *annus horribilis* en 2014 (exit Malcolm Young atteint de graves pertes de mémoire, Phil Rudd à deux doigts de la prison...), il s'est imposé musicalement sur la ligne d'arrivée et pourrait encore élargir son auditoire. Comme avec ce *Rock the Blues Away,* second appel du pied springsteenien après *Anything Goes* sur *Black Ice.* Sans oublier *Rock or Bust,* à l'arôme de classique instantané grâce à son riff évoquant celui de *Back in Black,* mettant d'emblée le fan dans de bonnes dispositions auditives.

Mais AC/DC se rit aussi de la doxa du rock binaire sur *Dogs of War,* heureuse variation blues-rock où Brian Johnson psalmodie en intro, ou ce *Rock the House* à l'arrière-goût de Led Zep (*Black Dog,* non ?) Quant à Angus Young, il possède toujours l'art des canevas de guitare vrille en tête, comme sur *Hard Times* ou *Emission Control* qui boucle le chapitre 2014 d'AC/DC. Après, on pourra zapper *Miss Adventure* (et ses chœurs par trop simplistes) ou *Got Some Rock & Roll Thunder.* Ainsi que *Baptism by Fire* où il ne se passe pas grand-chose de notable. Mais ces baisses d'inspiration comptent-elles vraiment quand, *in fine,* on s'avoue juste heureux de voir l'histoire continuer. Qu'importe les paroles parfois faciles, les titres sur le même fil : tant qu'il y aura du riff, qu'on sentira la patte Angus derrière et que la voix de Brian Johnson ne sera pas prise en défaut, on sera toujours à la bonne adresse. Et *Rock or Bust,* court et serré comme un double expresso, est souvent aussi excitant. Ajoutons un mot sur le livret qui touchera au cœur les nostalgiques, avec ses photos noir et blanc de vieux badges et de vestes à patchs, mettant largement à l'honneur l'ère Bon Scott. Et puis, aussi sobre que de coutume, une ligne de remerciements à Malcolm sans qui... **Guillaume B. Decherf**

SINGLES

1974
- Can I Sit Next to You, Girl/Rockin' in the Parlour single australien

1975
- Baby Please Don't Go/Love Song single australien
- High Voltage/Soul Stripper single australien
- T.N.T./Rocker single australien

1976
- It's a Long Way to the Top/Can I Sit Next to You, Girl
- Jailbreak/Fling Thing
- High Voltage/Live Wire
- Dirty Deeds Done Dirt Cheap/R.I.P. single australien

1977
- Grab Hold of This One! (Dirty Deeds Done Dirt Cheap/Big Balls/The Jack)
- Love at First Feel/Problem Child single australien
- Dog Eat Dog/Carry Me Home single australien
- Let There Be Rock/Problem Child
- Whole Lotta Rosie/Dog Eat Dog

1978
- Rock'n'Roll Damnation/Sin City
- Rock'n'Roll Damnation/Cold Hearted Man single australien
- Whole Lotta Rosie (live)/Hell Ain't a Bad Place to Be (live)
- Whole Lotta Rosie (live)/Dog Eat Dog (live) single australien

1979
- Highway to Hell/If You Want Blood
- Girls Got Rhythm/Get It Hot

1980
- Touch Too Much/Live Wire (live)/Shot Down in Flames (live)
- Touch Too Much/Highway to Hell
- You Shook Me All Night Long/Have a Drink on Me
- Hell's Bells/What Do You Do for Money Honey
- Rock'n'Roll Ain't Noise Pollution/Hell's Bells

1981
- Back in Black/What Do You Do for Money Honey

1982
- Let's Get It Up/Back in Black (live)
- For Those About to Rock/Let There Be Rock (live)

1983
- Guns for Hire/Landslide
- Flick of the Switch/Badlands

1984
- Jailbreak/Show Business
- Nervous Shakedown/Rock'n'Roll Ain't Noise Pollution (live)

1985
- Danger/Back in Business
- Sink the Pink/Shake Your Foundations
- Shake Your Foundations/Stand Up

1986
- Who Made Who/Guns for Hire (live)
- You Shook Me All Night Long/She's Got Balls (live)

1988
- Heatseeker/Go Zone
- That's the Way I Wanna Rock'n'Roll/Kissin' Dynamite

1990
- Thunderstruck/Fire Your Guns
- Moneytalks/Mistress for Christmas
- Are You Ready/Got You by the Balls/DT/Chase the Ace single australien
- Rock Your Heart Out/Shot of Love single australien

1992
- Highway to Hell/Hell's Bells

1993
- Big Gun/Back in Black (live)

1995
- Hard as a Rock/Caught with Your Pants Down
- Hail Caesar/Whiskey on the Rocks/Whole Lotta Rosie (live)

1996
- Cover You in Oil/Love Bomb/Ballbreaker
- Ballbreaker/You Shook Me All Night Long/Back in Black/Thunderstruck (live)

2000
- Safe in New York City/Cyberspace/Back in Black (live)
- Satellite Blues/Whole Lotta Rosie (live)/Let There Be Rock (live)

2001
- Stiff Upper Lip/Hard as a Rock (live)/Ballbreaker (live)

2008
- Rock'n'Roll Train/War Machine single vinyle
- Big Jack single vinyle

2009
- Anything Goes/Big Jack

2014
- Play Ball/Rock or Bust
- Rock or Bust/Play Ball

DVD

The Rolling Stones & AC/DC: Toronto Rocks
WEA, 2004

Family Jewels
Sony, 2005, 2 DVD

Stiff Upper Lip Live
Warner Vision France, 2005

Plug Me In
Sony, 2007, 3 DVD

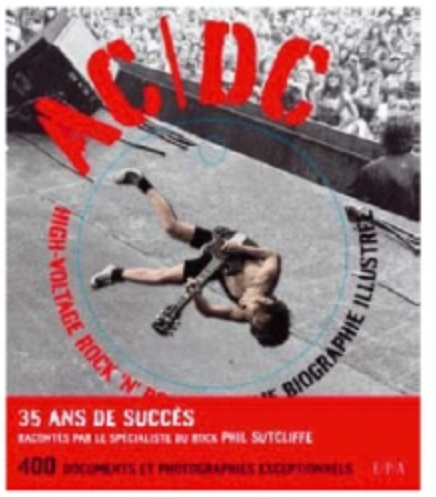
Live at Donington
Sony, 2007

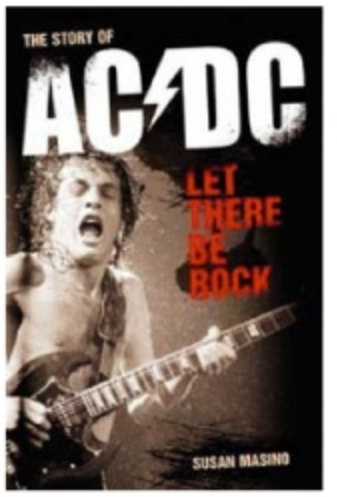
No Bull – The Director's Cut
Sony, 2008

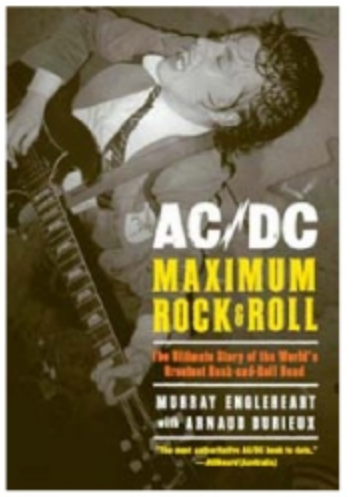
Electrified in Toronto
Intergroove, 2009

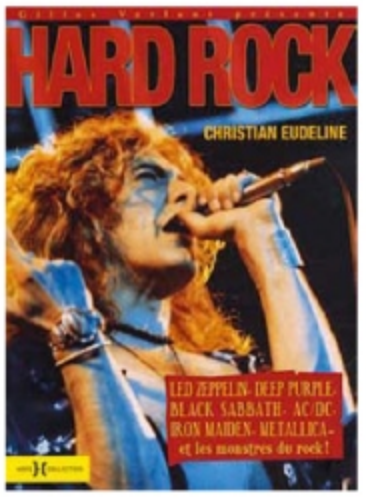
Live at River Plate
Columbia, 2011

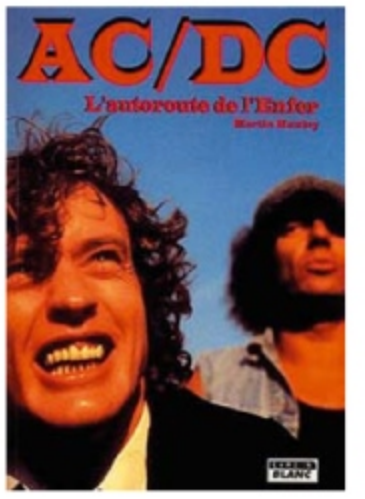
LIVRES











AC/DC : Tours de France, 1976-2014
de Philippe Lageat et Baptiste Brelet
Point Barre, 2014
Un éclairage à 360 degrés qui ne laisse nulle zone d'ombre sur les étapes françaises du groupe depuis 1976.

AC/DC de Jerry Ewing
Fetjaine, 2013
Journaliste d'origine australienne, Jerry Ewing raconte quarante ans d'AC/DC dans ce livre contenant des fac-similés d'affiches et de billets.

AC/DC : High Voltage Rock'n'roll
de Phil Sutcliffe
EPA, 2011
Une biographie complète, limpide et abondamment illustrée par le journaliste britannique Phil Sutcliffe *(Mojo, Q...)*.

AC/DC : Let There Be Rock
de Susan Masino
Camion Blanc, 2010
Journaliste et fan, Susan Masino a rencontré AC/DC à plusieurs reprises depuis une trentaine d'années et livre ici une histoire vue de l'intérieur.

AC/DC Maximum Rock & Roll
de Murray Engleheart et Arnaud Durieux
Harper Collins, 2009, en anglais
Non traduit en français, l'ouvrage indispensable du fan et archiviste français Arnaud Durieux coréalisé avec un journaliste australien.

Hard Rock – Led Zeppelin, Deep Purple, Black Sabbath, AC/DC...
de Christian Eudeline
Hors Collection, 2007
Premier ouvrage en français consacré au genre hard-rock et à son histoire. AC/DC y tient une place importante, entre son statut de pionnier du genre et son influence sur les jeunes générations.

AC/DC de A à Z d'Hervé Guilleminot
Music Book, 2003
Dans la série facile à lire et abordable des "A à Z", les Australiens racontés par un auteur qui a également écrit sur Hendrix, les Stones, Nirvana, U2...

AC/DC de Richard Thomas
Prélude & Fugue, 1998
Sous-titrée *"Guide complet et pratique sur la musique d'AC/DC"*, une biographie axée sur l'histoire et l'ascension des Australiens.

L'Autoroute de l'enfer de Martin Huxley
Camion Blanc, 1997
Un ouvrage dû à un journaliste et rock critic également auteur de bios et d'essais sur Aerosmith, Eminem et Nine Inch Nails.

AC/DC de Thierry Chatain
Albin Michel, 1996
L'incontournable biographie en français par un spécialiste du groupe et du hard depuis les années 1970, journaliste à *Rock & Folk*.

Sosh aime les inROCKS lab

LABORATOIRE de DÉCOUVERTES

CONCERTS
PROJECTIONS VIDÉOS
DÉGUSTATIONS
ATELIERS

FESTIVAL DES LAURÉATS

SOSH AIME LES INROCKS LAB

29 30 31 MAI 2015
GAÎTÉ LYRIQUE
PARIS

Musique

—

Aloha Orchestra
Ana Zimmer
Baptiste W. Hamon
Des Roses
Justine Mauvin
Kazy Lambist
Louis Aguilar
Martin Mey
Milan
Minuit
Presque L'Amour
Sin Tiempo
The Grand Bay
The Slow Sliders
Volin
Adrien Soleiman
(coup de cœur
de la rédaction)

Cuisine

—

Création à la racine
(Mehdi Favri & François Veltin)
Morgane Hurbourg
Sarah Saint-Germain

Création Vidéo

—

Arthur Flechard
Baptist Penetticobra
Caroline Detournay
& Paulina Pisarek
Dania Reymond
Kevin Senant
Marilou Poncin
Raphaële Bezin

ENTRÉE GRATUITE SUR INVITATION
RETIREZ VOS PLACES SUR DIGITICK.COM

Suivez le concours #soshinrockslab

@lesinrockslab | les inRocKs lab

Visuel Valère Dutemel, concept & design Gabrielle Kotte, photo Yann Jolin.

TRADE MARK

Heineken®

open your world*

Heineken fut créée à Amsterdam par Gerard A. Heineken, et fut brassée pour la première fois à la brasserie «De Hooiberg» située au cœur de la ville d'Amsterdam.
*Ouvrir une Heineken, c'est consommer une bière vendue dans le monde entier.

PUBLICIS CONSEIL RCS Nanterre 414 842 062

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.